



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

851P44
Or. Fp
V.3

~~LIBRARY~~
DEPARTMENT

Return this book on or before the
Latest Date stamped below. A
charge is made on all overdue
books.

University of Illinois Library

DEC 16 1950

JAN 19 1951

SEP 26 1994

JAN 25 1995

RIMES

DE

PÉTRARQUE



RIMES

DE

PÉTRARQUE

TRADUITES EN VERS, TEXTE EN REGARD

PAR

JOSEPH POULENC

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

BOULEVARD MONTMARTRE, 15, AU COIN DE LA RUE VIVIENNE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}

ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

—
1865

Tous droits réservés.

1811

PAID BY THE
TREASURER OF THE
STATE OF NEW YORK

RECEIVED

1811

1811

1811

PAID BY THE
TREASURER OF THE
STATE OF NEW YORK

RECEIVED

851P44

Or. Fp

v.3

LIBRARY
MUSEUM
OF THE
ACADEMY OF SCIENCES
AND ARTS
OF THE
INSTITUTION OF FRANCE

DEUXIÈME PARTIE.

SONNETS ET CANZONES

SUR LA

MORT DE LAURE

536824

SONETTO I.

Elogio di Laura nell'atto di sfogare l'acerbità del dolore
per la morte di lei.

Oimè il bel viso, oimè il soave sguardo,
Oimè il leggiadro portamento altero,
Oimè 'l parlar ch' ogni aspro ingegno e fero
Faceva umile, ed ogni uom vil, gagliardo;

Ed oimè il dolce riso ond' uscìo 'l dardo
Di che morte, altro bene omai non spero;
Alma real, dignissima d' impero,
Se non fossi fra noi scesa sì tardo;

Per voi conven ch' io arda e 'n voi respire:
Ch' i' pur fui vostro; e se di voi son privo,
Via men d' ogni sventura altra mi dole.

Di speranza m' empieste e di desire
Quand' io parti' dal sommo piacer vivo;
Ma 'l vento ne portava le parole.

SONNET I. *res*

Il fait l'éloge de Laure en cherchant à soulager la cruelle douleur que lui cause sa mort. Pétrarque était en Vénétie lorsqu'il en apprit la fâcheuse nouvelle.

Tu n'es plus, beau visage, et toi, bien doux regard ;
Tu n'es plus, fier maintien qui faisais mon martyr ;
Tu n'es plus, beau parler qui l'homme enclin à l'ire
Pacifique rendais et le craintif gaillard ;

Tu n'es plus, doux souris d'où s'échappa le dard
Qui fait que maintenant au seul trépas j'aspire ;
Ame noble, royale et digne d'un empire,
Si tu n'étais venue en ce monde si tard ;

Pour vous je dois brûler, soutenir l'existence,
Car je fus votre bien ; je trouverais plus doux
Le sort le plus cruel que de vivre sans vous.

Je partis plein d'amour et de douce espérance,
Quand mon souverain bien je laissai tout vivant ;
Mais nos discours portaient sur les ailes du vent.

CANZONE I.

La morte di Laura lo priva d' ogni conforto ; e non vivrà
che per cantar le sue lodi.

Chè debbo io far ? che mi consigli, Amore ?

Tempo è ben di morire ;

Ed ho tardato più ch' i' non vorrei.

Madonna è morta, ed ha seco 'l mio core ;

E volendol seguire,

Interromper conven quest' anni rei :

Perchè mai veder lei

Di qua non spero ; e l' aspettar m' è noia :

Poscia ch' ogni mia gioia,

Per lo suo dipartire, in pianto è volta,

Ogni dolcezza di mia vita è tolta.

Amor, tu 'l senti, ond' io teco mi doglio,

Quant' è 'l danno aspro e grave ;

E so che del mio mal ti pesa e dole,

Anzi del nostro ; perch' ad uno scoglio

Avem rotto la nave,

CÁNZONE I.

La mort de Laure le prive de toute consolation, et il ne vivra
que pour chanter ses louanges.

Que dois-je faire, Amour ? Que me conseilles-tu ?

Il est bien temps que je meure ;

Et je dis qu'à mon gré j'ai par trop attendu.

Laure est morte, et mon cœur avec elle demeure ;

Voulant courir après lui,

Je dois donc mettre fin à ces jours pleins d'ennui ;

Car de la revoir sur terre

Ne pouvant plus compter, tout délai m'exaspère ;

Et ma joie et mes plaisirs

Sont tous par son départ convertis en soupirs ;

L'existence, en un mot, n'a plus rien pour me plaire.

Amour, tu le ressens, commun est notre deuil,

Combien ma perte est pénible ;

Je sais qu'à mon malheur tu te montres sensible,

A nos malheurs je dis : sur un fatal écueil

S'est brisé notre navire,

Ed in un punto n' è scurato il sole.
Qual ingegno a parole
Poria agguagliar il mio doglioso stato ?
Ahi orbo mondo ingrato !
Gran cagion hai di dever pianger meco ;
Che quel ben ch' era in te, perdut' hai seco.

Caduta è la tua gloria, e tu nol vedi :
Nè degno eri, mentr' ella
Visse quaggiù, d' aver sua conoscenza,
Nè d' esser tocco da' suoi santi piedi ;
Perchè cosa sì bella
Devea 'l ciel adornar di sua presenza.
Ma io, lasso, che senza
Lei, nè vita mortal nè me stess' amo,
Piangendo la richiamo :
Questo m' avanza di cotanta spene,
E questo solo ancor qui mi mantene.

Oimè, terra è fatto il suo bel viso,
Che solea far del cielo
E del ben di lassù fede fra noi
L' invisibil sua forma è in paradiso,
Disciolta di quel velo
Che qui fece ombra al fior degli anni suoi,
Per rivestirsen poi
Un' altra volta, e mai più non spogliarsi ;

Le soleil a cessé de luire en un clin d'œil.

Quel savoir saurait traduire

La dure affliction de mon fâcheux état ?

Ah ! monde dur, monde ingrat !

Avec moi tu devrais baigner tes yeux de larmes,

Car la perdant, tu perds tes attraits et tes charmes.

Ta gloire a disparu, tu sembles l'ignorer ;

Et durant son existence

Bien peu digne tu fus d'avoir sa connaissance,

Ni de voir son beau pied sur ta surface errer ;

Car une chose si belle

Devait orner le ciel de sa grande clarté.

Et moi qui, séparé d'elle,

De la vie et de moi me sens si dégoûté,

Dans les larmes je l'appelle.

D'un si brillant espoir voilà ce qui survit ;

Cela seul même, encor me soutient, me ravit.

En poussière est réduit, hélas ! son beau visage,

Qui sur terre fut toujours

Pour nous du paradis, de son bonheur, l'image.

Sa belle âme est partie aux éternels séjours,

Du voile ¹ brisant l'étreinte

Qui la fleur de ses ans retint dans son enceinte

Pour de nouveau s'en parer

Plus tard, et pour ne plus jamais s'en séparer ;

Quand' alma e bella farsi
Tanto più la vedrem, quanto più vale
Sempiterna bellezza che mortale.

Più che mai bella e più leggiadra donna
Tornami innanzi, come
Là dove più gradir sua vista sente.
Quest' è del viver mio l' una colonna.
L' altra è 'l suo chiaro nome,
Che sona nel mio cor sì dolcemente.
Ma tornandomi a mente
Che pur morta è la mia speranza, viva
Allor ch' ella fioriva,
Sa ben Amor qual io divento, e (spero)
Vedel colei ch' è or sì presso al vero.

Donne, voi che miraste sua beltate
E l' angelica vita
Con quel celeste portamento in terra,
Di me vi doglia e vincavi pietate,
Non di lei, ch' è salita
A tanta pace, e me ha lasciato in guerra;
Tal che s' altri mi serra
Lungo tempo il cammin da seguitarla,
Quel ch' Amor meco parla,
Sol mi riten ch' io non recida il nodo;
Ma e' ragiona dentro in eotal modo :

Quand des formes d'autant belles
 Elle prendra, qu'on voit les beautés éternelles,
 Les beautés d'ici-bas tellement surpasser.

Plus belle devant moi, plus que jamais galante,
 Madame se représente,

Sachant que de la voir nul n'est plus satisfait.

Ainsi l'un des soutiens de ma vie elle fait ;

Et mon autre colonne

C'est son nom , qui pour moi si doucement résonne.

Mais quand je me ressouviens

Que morte elle est, vraiment, ma si belle espérance

A la fleur de l'existence,

L'Amour n'ignore pas ce qu'alors je deviens,

Et celle qui de Dieu jouit, de sa présence

O vous qui sa beauté, ses charmes, sa vertu !

Mesdames, avez bien vu,

Et sur terre du ciel les grâces ravissantes,

Plaiguez mon sort, soyez pour moi compatissantes ;

Non pour elle, qui la paix

Possède, me laissant de la guerre le faix ;

Mais s'il tarde encore à poindre,

Le jour qu'il me sera donné de la rejoindre,

L'Amour seul qui m'entretient,

De ne briser mes nœuds s'empresse de m'enjoindre ;

Et voyant mes transports, tels discours il me tient :

Pon freno al gran dolor che ti trasporta;
Che per soverchie voglie
Si perde 'l cielo, ove 'l tuo core aspira;
Dov' è viva colei ch' altrui par morta;
E di sue belle spoglie
Seco sorride, e sol di te sospira;
E sua fama che spira
In molte parti ancor per la tua lingua,
Prega che non estingua;
Anzi la voce al suo nome rischiari,
Se gli occhi suoi ti fur dolci nè cari.

Fuggi 'l sereno e 'l verde,
Non t' appressar ove sia riso o canto,
Canzon mia, no, ma pianto.
Non fa per te di star fra gente allegra,
Vedova sconsolata in vesta negra.

Maitrise ta douleur qui si fort te transporte ;
Car de trop brûlants désirs
Nous font perdre le ciel, objet de tes soupirs ;
Ou bien vivante on voit celle que l'on croit morte ;
Qui ses beaux restes mortels
Méprise, ne pensant qu'à tes maux si cruels,
Priant que sa renommée
Qui par ta langue au loin tous les jours est semée,
Ait toujours des reflets tels ;
Et que son nom par toi rayonne de lumière,
Si vraiment la douceur de ses yeux te fut chère.

Fuis tout brillant horizon ,
Les rires et les chants dès aujourd'hui délaisse
Non les larmes, ma canzon ;
Éloigne-toi des gens que flatte l'allégresse,
De la veuve le deuil épouse et sa tristesse.

SONETTO II.

Compiange se stesso per la doppia perdita e del suo Colonna
e della sua Laura.

Rotta è l' alta Colonna e 'l verde Lauro,
Che facean ombra al mio stanco pensiero ;
Perdut' ho quel che ritrovar non spero
Dal borea all' austro, o dal mar indo al mauro.

Tolto m' hai, Morte, il mio doppio tesoro,
Che mi fea viver lieto e gire altero ;
E ristorar nol può terra nè impero,
Nè gemma oriental nè forza d' auro.

Ma se consentimento è di destino,
Che poss' io più se no aver l' alma trista,
Umidi gli occhi sempre e 'l viso chino ?

O nostra vita, ch' è sì bella in vista,
Com' perde agevolmente in un mattino
Quel che 'n molt' anni a gran pena s' acquista !

SONNET II.

Il déplore son propre sort, à cause de la double perte de son ami
Colonna et de Laure.

Brisée est la Colonne, et le Laurier est mort,
Sous l'ombrage desquels j'allégeois ma souffrance ;
Et que je puisse ailleurs retrouver, je ne pense,
Tels amis dont l'absence attriste tant mon sort.

O mort, tu m'as ravi mon double et beau trésor !
Double source pour moi d'ardeur, de jouissance ;
Et la terre ne peut, ne peut nulle puissance
Ma perte compenser, ni diamants ni l'or.

Mais puisque ainsi le veut ma dure destinée,
Je dois bien y souscrire et, la tête inclinée,
Et sans cesse pleurant, me plonger dans le deuil.

Oh ! la vie à nos yeux qui si belle nous semble,
Perd bien rapidement, et même en un clin d'œil,
Ce que pendant des ans avec peine on rassemble !

CANZONE II.

Se Amore non sa nè può ridonarle la vita, ei non teme più
di cader ne' lacci di lui.

Amor, se vuo' ch' i' torni al giogo antico,
Come par che tu mostri, un' altra prova
Maravigliosa e nova,
Per domar me, convienti vincer pria :
Il mio amato tesoro in terra trova,
Che m' è nascosto, ond' io son sì mendico ;
E 'l cor saggio pudico,
Ove suol albergar la vita mia :
E s' egli è ver che tua potenza sia
Nel ciel sì grande come si ragiona,
E nell' abisso (perchè qui fra noi
Quel che tu vali e puoi,
Credo che 'l senta ogni gentil persona);
Ritogli a morte quel ch' ella n' ha tolto,
E ripon lè tue insegne nel bel volto.

Riponi entro 'l bel viso il vivo lume,
Ch' era mia scorta; e la soave fiamma,

CANZONE II.

Si l'Amour ne sait ni ne peut plus redonner la vie à Laure ,
il ne craint plus de tomber dans ses pièges.

Si tu veux que ton joug de nouveau je ressente,
Amour, je crois le voir, si tu veux me dompter,
Tu dois avant surmonter
Une épreuve nouvelle, épreuve surprenante :
Mon bien-aimé trésor du sol est dépendant,
Et sa vue à mes yeux est durement ravie,
Et ce cœur pur et prudent
Où toujours j'ai trouvé la source de ma vie ;
Mais si, comme on le dit, dans le ciel ton pouvoir
Se fait tant ressentir, même dans les abîmes ;
Puisque aussi la valeur et le puissant savoir
Que sur nous tu peux avoir,
Toute âme aimante doit les sentir bien intimes ;
Ce dont il m'a privé prends-le donc au trépas,
Et sur le beau visage étale tes appas.

Rends donc à ces beaux yeux cette vive lumière
Qui me guidait ; rends-leur ce foyer chaleureux

Ch' ancor, lasso, m' infiamma
Essendo spenta; or che fea dunque ardendo?
E' non si vide mai cervo nè damma
Con tal desio cercar fonte nè fiume,
Qual io il dolce costume,
Ond' ho già molto amaro, e più n' attendo,
Se ben me stesso e mia vaghezza intendo:
Che mi fa vaneggiar sol del pensiero
E gir in parte ove la strada manca,
E con la mente stanca
Cosa seguir che mai giugner non spero.
Or al tuo richiamar venir non degno,
Che signoria non hai fuor del tuo regno.

Fammi sentir di quell' aura gentile
Di fuor, siccome dentro ancor si sente;
La qual era possente,
Cantando, d' acquetar gli sdegni e l' ire;
Di serenar la tempestosa mente,
E sgombrar d' ogni nebbia oscura e vile;
Ed alzava 'l mio stile
Sovra di se, dov' or non poria gire.
Agguaglia la speranza col desire;
E poi che l' alma è in sua ragion più forte,
Rendi agli occhi, agli orecchi il proprio obbietto.
Senza 'l qual, imperfetto
È lor oprar, e 'l mio viver è morte.

Qui m'embrase étant poussière ;
 Que faisait-il alors qu'étincelaient ses feux ?
 Et jamais on ne vit ni les cerfs ni les daines
 Tellement rechercher les fleuves, les fontaines,
 Comme moi le doux trésor
 Qui m'a fait tant de mal, qui m'en promet encor,
 Si je me sais moi-même et mes ardeurs comprendre,
 Qui par le penser seul me font encore éprendre,
 Et courir au hasard sans nul chemin tracé ;
 Puis avec l'esprit lassé
 Suivre ce que jamais je doute que j'atteigne,
 D'écouter ton appel aujourd'hui je dédaigne,
 Car tes droits n'ont jamais ton règne outrepassé.

Fais donc qu'à mon oreille encore retentisse
 Sa voix, qui dans mon cœur persistante se glisse ;
 Qui tant pouvait par ses chants
 Calmer et la colère et les desseins méchants ;
 Rendre calme l'esprit troublé par la tempête,
 En chassant toute idée abjecte et malhonnête ;
 Rendre mon style étonnant
 Comme je ne saurais le rendre maintenant.
 Fais donc que mes désirs égale l'espérance.
 Et puisque l'âme encor conserve sa puissance
 A mes oreilles, rends à mes yeux leur objet
 Sans lequel est sans sujet
 Leur action, sans lui morte est leur existence.

Indarno or sopra me tua forza adopre,
Mentre 'l mio primo amor terra ricopre.

Fa ch' io riveggia il bel guardo, ch' un sole
Fu sopra 'l ghiaccio ond' io solea gir carico;
Fa ch' io ti trovi al varco
Onde senza tornar passò 'l mio core;
Prendi i dorati strali e prendi l' arco,
E facciamisi udir, siccome sole,
Col suon delle parole
Nelle quali io 'mparai che cosa è amore;
Movi la lingua ov' erano a tutt' ore
Disposti gli ami ov' io fui preso, e l' esca
Ch' i' bramo sempre; e i tuoi lacci nascondi
Fra i capei crespi e biondi,
Che 'l mio voler altrove non s' invesca;
Spargi con le tue man le chiome al vento,
Ivi mi lega, e puomi far contento.

Dal laccio d' or non fia mai chi mi scioglia,
Negletto ad arte, e 'nmanellato ed irto;
Nè dall' ardente spirito
Della sua vista dolcemente acerba,
La qual dì e notte, più che lauro o mirto,
Tenea in me verde l' amorosa voglia,
Quando si veste e spoglia
Di fronde il bosco e la campagna d' erba.

Mais tant que mes amours sous terre dormiront,
Tes forces contre moi toujours vaines seront.

Fais que le beau regard je puisse voir, de grâce,
Qui dans moi dissipait comme un soleil la glace ;

Que je te trouve en ces yeux

Où mon cœur s'envola, d'y rester envieux ;

Arme-toi de ton arc, de ta flèche dorée,

Et que j'entende encor sa parole adorée

Dont les sons m'ont tant épris,

Qui si bien de l'amour l'essence m'ont appris.

Fais mouvoir cette langue abondante de charmes

Qui me firent captif et qui furent tes armes,

Que toujours je désire ; et dans ses blonds cheveux

Tes filets cache à mes yeux ;

Car de toute autre flamme est mon âme bien pure ;

Avec ta main au vent livre sa chevelure ;

Tout en me liant là tu me rendras joyeux.

Des beaux filets dorés frisant sans artifices,

Que j'en sente toujours sans cesser les effets,

Et les chaleureux reflets

De son aspect si doux pour moi dans ses sévices,

Qui savait dans mon cœur faire verdir l'amour

Plus que myrte et laurier, la nuit comme le jour,

Soit quand les champs leur verdure

Prenaient, ou qu'ils perdaient leur brillante parure.

Ma poi che Morte è stata sì superba
Che spezzò 'l nodo ond' io temea scampare;
Nè trovar puoi, quantunque gira il mondo,
Di che ordisci 'l secondo;
Che giova, Amor, tuo' ingegni ritentare ?
Passata è la stagion, perduto hai l' arme
Di ch' io tremava : omai che puoi tu farne ?

L' arme tue furon gli occhi onde l' accese
Saette uscivan d' invisibil foco,
E ragion temean poco,
Che contra il Ciel non val difesa umana ;
Il pensar e 'l tacer, il riso e 'l gioco,
L' abito onesto e 'l ragionar cortese,
Le parole che 'ntese
Avrian fatto gentil d' alma villana ;
L' angelica sembianza, umile e piana,
Ch' or quinci or quindi udia tanto lodarsi ;
E 'l sedere e lo star, che spesso altrui
Poser in dubbio a cui
Devesse il pregio di più laude darsi.
Con quest' arme vincevi ogni cor duro :
Or se' tu disarmato, i' son sicuro.

Gli animi ch' al tuo regno il Cielo inchina
Leghi ora in uno ed ora in altro modo :
Ma me sol ad un nodo

Mais puisque sans pitié la Mort a pu briser
Le beau nœud que je n'eusse osé, moi, délaisser ;
(Son semblable jamais la nature féconde
 Ne produisit dans le monde) ;
Que sert, pour me reprendre, Amour, de t'épuiser ?
La saison est passée, et tu n'as plus ces armes
Qui me faisaient trembler : je suis bien sans alarmes.

Ton arme était ses yeux, d'où des flèches de feu
Invisibles sortaient et de vigueur si pleines,
 Qui la raison craignaient peu ;
Vaines contre le Ciel sont les luttes humaines :
Son penser, son silence, et ses ris, et ses jeux ,
Son honnête maintien, ses manières sereines ,
 Et les sons mélodieux
De sa voix, qui rendaient bien noble une âme vile ;
Son angélique aspect, si modeste et tranquille,
Que j'entendais louer alternativement ;
Sa marche, son repos, qui des gens fréquemment
 Tenaient l'esprit en balance ,
Lequel des deux avait droit à la préférence.
Ces armes t'auraient fait de tout homme vainqueur ;
Te voilà désarmé, j'ai cessé d'avoir peur.

Ceux qui de par le Ciel ta puissance subissent ,
Sous mille jous divers tu peux les enchaîner ;
 Mais que d'autres nœuds m'unissent,

Legar potei; che 'l Ciel di più non volse.
Quell' uno è rotto; e 'n libertà non godo,
Ma piango, e grido : Ahi nobil pellegrina,
Qual sentenza divina
Me legò innanzi, e te prima disciolse?
Dio, che sì tosto al mondo ti ritolse,
Ne mostrò tanta e sì alta virtute
Solo per infiammar nostro desio.
Certo omai non tem' io,
Amor, della tua man nove ferute.
Indarno tendi l' arco, a voto scocchi :
Sua virtù cadde al chiuder de' begli occhi.

Morte m' ha sciolto, Amor, d' ogni tua legge :
Quella che fu mia donna, al cielo è gita,
Lasciando trista e libera mia vita.

Le Ciel ne veut : un seul tu pus donc me donner.
Ce nœud étant rompu, la liberté m'ennuie ,
Et pleurant je m'écrie : Hélas ! noble beauté,
 Quelle haute volonté
M'enchaîna le premier, première te délie ?
Dieu, qui si promptement t'a ravie aux humains,
A nos yeux n'étala tes vertus éclatantes
Que pour rendre en nos cœurs les flamines plus ardentes;
 Désormais donc je ne crains
Plus de blessure, Amour, nouvelle de tes mains :
Laisse donc là ton arc , son but est insensible ;
Les beaux yeux n'étant plus, ton dard n'est plus nuisible.

La mort de tes liens, Amour, m'a dégagé ;
Celle que j'aimais tant au ciel s'est envolée ,
Me laissant l'existence et libre et désolée.

SONETTO III.

Tentò Amore d' invescarlo di nuovo, ma la morte ne ruppe 'l nodo,
e lo rese libero.

L' ardente nodo ov' io fui d' ora in ora,
Contando anni ventuno interi, preso,
Morte disciolse: nè giammai tal peso
Provai; nè credo ch' uom di dolor mora.

Non volendomi Amor perder ancora,
Ebbe un altro lacciol fra l' erba teso,
E di nov' esca un altro foco acceso,
Tal ch' a gran pena indi scampato fora.

E se non fosse esperienza molta
De' primi affanni, i' sarei preso ed arso
Tanto più quanto son men verde legno.

Morte m' ha liberato un' altra volta,
E rotto 'l nodo, e 'l foco ha spento e sparso;
Contra la qual non val forza nè 'ngegno.

SONNET III.

L'Amour voudrait le séduire de nouveau, mais la mort a brisé
ses chaînes et l'a rendu libre.

Le trépas a brisé le nœud que j'ai porté
Pendant vingt et un ans, comptant heure par heure ;
Et je doute beaucoup que de douleur on meure :
Jamais d'un pareil poids je ne me suis lesté.

L'Amour, qui ne voulait me voir en liberté,
D'autres filets dans l'herbe établit en demeure,
Et d'un feu tout nouveau voulut me prendre au leurre,
Tel qu'avec peine j'eusse ensuite déserté.

Que si je n'avais eu ma grande expérience,
J'étais pris et brûlé sans nulle résistance,
D'autant plus promptement que je ne suis bois vert.

Une autre fois la mort a libéré mon âme,
Rompu mes nœuds, éteint et dispersé ma flamme :
Contre elle rien ne peut nous tenir à couvert.

SONETTO IV.

Morta Laura, il passato, il presente, il futuro, tutto gli è
di tormento e di pena.

La vita fugge e non s' arresta un' ora ;
E la morte vien dietro a gran giornate ;
E le cose presenti e le passate
Mi danno guerra e le future ancora ;

E 'l rimembrar e l' aspettar m' accora
Or quinci or quindi sì, che 'n veritate,
Se non ch' i' hò di me stesso pietate,
I' sarei già di questi pensier fora.

Tornami avanti s' alcun dolce mai
Ebbe 'l cor tristo ; e poi dall' altra parte
Veggio al mio navigar turbati i venti :

Veggio fortuna in porto, e stanco omai
Il mio nocchier, e rotte arbore e sarte,
E i lumi bei che mirar soglio, spenti.

SONNET IV.

Laure étant morte, le passé, le présent, l'avenir, tout est pour lui
peines et tourments.

La vie alerte fuit, ne s'arrête au passage ;
Derrière vient la mort d'un pas précipité ;
Du passé, du présent, je suis tant irrité,
Et du futur j'attends un semblable dommage.

Le souvenir, l'attente, épuisent mon courage ,
Et de tant de façons , et tant qu'en vérité ,
Si de moi je n'avais une grande pitié ,
De vivre et de penser j'aurais perdu l'usage.

Si mon cœur désolé quelque douceur parfois
Dégusta, j'y repense , et d'autre part je vois
Mon esquif ballotté par des vents bien contraires.

Ma fortune est au port, lorsque mon nautonier
Est désormais bien las, et sans mât mon voilier,
Quand bien éteintes sont mes deux belles lumières.

SONETTO V.

Invita la sua anima ad alzarsi a Dio, ed abbandonar le vanità
di quaggiù.

Che fai ? che pensi ? che pur dietro guardi,
Nel tempo che tornar non pote omai,
Anima sconsolata ? che pur vai
Giugnendo legne al foco ove tu ardi ?

Le soavi parole e i dolci sguardi,
Ch' ad un ad un descritti e dipint' hai,
Son levati da terra; ed è (ben sai)
Qui ricercargli intempestivo e tardi.

Deh non rinnovellar quel che n' ancide ;
Non seguir più pensier vago fallace,
Ma saldo e certo ch' a buon fin ne guide.

Cerchiamo 'l ciel, se qui nulla ne piace ;
Che mal per noi quella beltà si vide,
Se viva e morta ne devea tor pace.

SONNET V.

Il invite son âme à s'élever vers Dieu, et à renoncer aux vanités
du monde.

Que fais, que penses-tu ? pourquoi voir en arrière
Ce temps qu'il serait vain de vouloir arrêter ?
Mon âme au désespoir , pourquoi donc ajouter
Du bois dans ton brasier, déjà si délétère ?

La parole suave et la douce lumière ,
Qu'un par un tu m'as peints et si bien su vanter,
Ne sont plus ici-bas ; tu ne peux en douter ,
Il est oiseux et tard de les chercher sur terre.

Laisse là ces projets , qui sont pernicieux ;
Ne suis plus ces pensers errants, qui tant nous nuisent,
Mais ceux qui, droits et sains, au vrai but nous conduisent.

Quand rien ici ne plaît, recherchons donc les cieux,
Sa beauté fut pour nous fâcheusement visible ,
Puisque vivante ou morte elle est toujours nuisible.

SONETTO VI.

Non può mai aver pace co' suoi pensieri, e la colpa è del cuore,
che li ricetta.

Datemi pace, o duri miei pensieri :
Non basta ben ch' Amor, Fortuna e Morte
Mi fanno guerra intorno e 'n su le porte,
Senza trovarmi dentro altri guerrieri !

E tu, mio cor, ancor se' pur qual eri,
Disleal a me sol ; che fere scorte
Vai ricettando, e sei fatto consorte
De' miei nemici sì pronti e leggieri.

In te i secreti suoi messaggi Amore,
In te spiega Fortuna ogni sua pompa,
E Morte la memoria di quel colpo

Che l'avanzo di me conven che rompa ;
In te i vaghi pensier s' arman d' errore :
Perchè d' ogni mio mal te solo incolpo.

SONNET VI.

Il ne peut jamais avoir la paix avec ses pensers, et c'est la faute
de son cœur, qui leur donne asile.

Donnez-moi donc la paix, pensers, vous mon supplice ;
C'est assez qu'au dehors contre moi se soient mis
L'Amour et la Fortune et la Mort réunis,
Sans que d'autres guerriers dans moi je trouve en lice.

Toi, mon cœur, que n'es-tu, sans changer de caprice,
Pour moi seul déloyal ? Après avoir admis
Telle escorte en ton sein, de tous mes ennemis
Si prompts et si légers tu te fais le complice.

Ses secrets messagers dans toi cache l'Amour,
La Fortune déploie en toi toute sa gloire,
Et la Mort cache en toi de ce coup la mémoire

Qui devrait en finir avec mon dernier jour ;
Dans toi les doux pensers s'arment d'outrecuidance ;
J'accuse aussi toi seul de ma longue souffrance.

SONETTO VII.

Rimproverato a torto da' suoi sensi, cerca d' acquetarli
co' pensieri del cielo.

Occhi miei, oscurato è 'l nostro Sole ;
Anzi è salito al cielo, ed ivi splende ;
Ivi 'l vedremo ancor, ivi n' attende,
E di nostro tardar forse li dole.

Orecchie mie, l' angeliche parole
Suonano in parte ov' è chi meglio intende.
Piè miei, vostra ragion là non si stende
Ov' è colei ch' esercitar vi sole.

Dunque perchè mi date questa guerra?
Già di perder a voi cagion non fui
Vederla, udirla e ritrovarla in terra.

Morte biasmate; anzi laudate lui
Che lega e scioglie e 'n un punto apre e serra,
E dopo 'l pianto sa far lieto altrui.

SONNET VII.

Blâmé à tort par ses sens, il cherche à les calmer par la pensée
du ciel.

Mes yeux, notre Soleil voile son auréole ;
Que dis-je ! il est au ciel, il y brille éclatant ;
Nous l'y verrons encore, et même il nous attend ;
De notre long retard peut-être il se désole.

Mes oreilles, là-haut l'angélique parole
Résonne en paradis, où bien mieux on l'entend ;
D'arriver où celle est qui vous exerça tant,
Mes pieds, n'ayez donc point la prétention folle.

Pourquoi par votre guerre encore m'éprouver ?
De la voir, de l'ouïr, ici de la trouver ,
S'il vous est défendu, suis-je donc moi la cause ?

Plaignez-vous à la Mort, et bénissez Celui
Qui lui seul ici-bas à son gré tout dispose ,
Et qui fait succéder la joie aux pleurs d'autrui.

SONETTO VIII.

Perduto l' unico rimedio ai mali di questa vita, desidera sol
di morire.

Poi che la vista angelica serena,
Per subita partenza, in gran dolore
Lasciato ha l' alma e 'n tenebroso orrore.
Cerco, parlando, d' allentar mia pena.

Giusto duol certo a lamentar mi mena :
Sassel chi 'n è cagion, e sallo Amore ;
Ch' altro rimedio non avea 'l mio core
Contra i fastidi onde la vita è piena.

Quest' un, Morte, m' ha tolto la tua mano :
E tu che copri e guardi ed hai hor teco,
Felice terra, quel bel viso umano ;

Me dove lasci, sconsolato e cieco,
Poscia che 'l dolce ed amoroso e piano
Lume degli occhi miei non è più meco ?

SONNET VIII.

Ayant perdu l'unique remède aux maux de cette vie, il ne désire
plus que la mort.

Puisque la douce vue, angélique et sereine,
Par son départ subit, dans si grande douleur
A pu plonger mon âme et dans si sombre horreur,
Je cherche en discourant à tempérer ma peine.

Un chagrin légitime à me plaindre me mène;
L'Amour le sait fort bien, et de mon deuil l'auteur,
Que nul autre moyen ne possédait mon cœur
Pour calmer les ennuis dont cette vie est pleine.

Ce seul remède, ô Mort ! me l'a ravi ta main ;
Et toi, sol fortuné, qui cet astre adorable
Nous caches, et le tiens pour toi seul dans ton sein .

Où me laisses-tu donc, aveugle, inconsolable,
Depuis que le Soleil si doux et si charmant
De mes yeux j'ai perdu par son éloignement.

SONETTO IX.

Non ha più speranza di rivederla ; e però si conforta coll'
immaginarsela in cielo.

S' Amor novo consiglio non n' apporta,
Per forza converrà che 'l viver cange :
Tanta paura e duol l' alma trista ange,
Che 'l desir vive et la speranza è morta.

Onde si sbigottisce e si sconforta
Mia vita in tutto, e notte e giorno piange,
Stanca, senza governo in mar che frange,
E 'n dubbia via senza fidata scorta.

Immaginata guida la conduce ;
Che la vera è sotterra ; anzi è nel cielo,
Onde più che mai chiara al cor traluce ;

Agli occhi no, che un doloroso velo
Contende lor la desiata luce,
E me fa sì per tempo cangiar pelo.

SONNET IX.

Il n'a plus d'espoir de la revoir; néanmoins il se console en se
la figurant telle qu'elle est dans le ciel.

Quelque nouveau conseil si je n'ai de l'Amour ,
De ma prison terrestre il faudra que je sorte ;
Si grande est la frayeur qui mon âme transporte ;
Je désire, et l'espoir déserte mon séjour ;

Aussi ma vie est-elle, et la nuit et le jour,
Constamment dans les pleurs, et puis se déconforte.
Étant sans gouvernail et sans fidèle escorte,
Sur une mer qui brise et mugit tout autour.

Précédée elle va d'un guide imaginaire ;
Car le vrai sous terre est, ou plutôt dans les cieux ;
De là plus que jamais pour mon cœur elle est claire ;

Hélas ! non pour mes yeux : un voile douloureux
Du Soleil tant aimé les prive de l'usage ,
Et mes cheveux sont blancs longtemps même avant l'âge !

SONETTO X.

Brama morir senza indugio, onde seguirla coll' anima,
come fa col pensiero.

Nell' età sua più bella e più fiorita,
Quand' aver suol Amor in noi più forza,
Lasciando in terra la terrena scorza,
È Laura mia vital da me partita,

E viva e bella e nuda al ciel salita :
Indi mi signoreggia, indi mi sforza.
Deh perchè me del mio mortal non scorza
L' ultimo dì, ch' è primo all' altra vita ?

Che come i miei pensier dietro a lei vanno,
Così leve, espedita e lieta l' alma
La segua, ed io sia fuor di tanto affanno.

Ciò che s' indugia è proprio per mio danno,
Per far me stesso a me più grave salma.
O che bel morir era oggi è terz' anno !

SONNET X.

Il voudrait mourir sans délai, pour qu'alors son âme puisse la suivre,
comme aujourd'hui sa pensée.

A l'âge où nous sentons l'amour plus vigoureux ,
A la fleur de ses jours, quand elle était plus belle ,
Ma Laure, mon soutien alors m'a privé d'elle,
Sa terrestre prison laissant en ces bas lieux.

Belle, nue et vivante elle est montée aux cieux ;
Et de là je ressens sa force, sa tutelle ;
Que ne brise-t-il donc mon écorce mortelle ,
Mon dernier jour, premier d'un sort bien plus joyeux !

Et, comme mes pensers sont toujours à sa suite ,
Que légère et sans frein elle aille à sa poursuite ,
Mon âme, et que finis soient mes maux incessants.

Tout délai fait pour moi ma douleur plus cuisante,
Et de moi-même rend la charge plus pesante ;
Qu'il eût fait beau mourir ce jourd'hui fait trois ans !

SONETTO XI.

Dovunque si trovi gli par di vederla , e quasi di sentirla parlare.

Se lamentar augelli, o verdi fronde
Mover soavemente a l' aura estiva,
O roco mormorar di lucid' onde
S' ode d' una fiorita e fresca riva,

Là 'v' io seggia d'amor pensoso, e scriva ;
Lei che 'l ciel ne mostrò, terra n'a sconde,
Veggio ed odo ed intendo, ch' ancor viva
Di sì lontano a' sospir miei risponde.

Deh perchè innanzi tempo ti consume?
Mi dice con pietate : a che pur versi
Degli occhi tristi un doloroso fiume ?

Di me non pianger tu ; ch' e' miei di fersi,
Morendo, eterni ; e nell' eterno lume,
Quando mostrai di chiuder, gli occhi apersi.

SONNET XI.

Partout où il se trouve, il lui semble la voir; il croit même
l'entendre parler.

Si le chant des oiseaux, si le bruit des zéphyrs
Par leur souffle agitant la feuille verdoyante ,
Si le murmure sourd de l'onde transparente
j'entends sur quelque bord bien propice aux loisirs,

De la place où j'écris ces amoureux désirs;
Celle qu'on vit si peu, qui sous terre est latente
Je vois, j'entends, j'écoute, encore elle est vivante,
Et de si loin répond à mes brûlants soupirs.

Pourquoi donc te réduire à si mortelle épreuve?
Dit-elle avec pitié; pourquoi donc un tel fleuve
De larmes de douleur verses-tu donc toujours ?

Sur moi ne pleure point ; car lorsque ma paupière
Se ferma je l'ouvris alors à la lumière
Éternelle, éternels je fis aussi mes jours.

SONETTO XII.

Rammenta in solitudine gli antichi suoi lacci d' amore,
e sprezza i novelli.

Mai non fu' in parte ove sì chiar vedessi
Quel che veder vorrei, poi ch' io nol vidi :
Nè dove in tanta libertà mi stessi,
Nè 'mpiessi 'l Ciel di sì amorosi stridi ;

Nè giammai vidi valle aver sì spessi
Luoghi da sospirar riposti e fidi :
Nè credo già ch' Amor in Cipro avessi,
O in altra riva, sì soavi nidi.

L' acque parlan d'amore e l' ôra e i rami
E gli augelletti e i pesci e fiori e l' erba,
Tutti insieme pregando ch' i' sempr' ami.

Ma tu, ben nata, che dal ciel mi chiami,
Per la memoria di tua morte acerba
Preghi ch' i' sprezzi 'l mondo e suoi dolci ami.

SONNET XII.

Dans sa solitude, il se rappelle ses anciens liens d'amour
et il méprise les nouveaux.

Ce que je veux revoir depuis sa longue absence,
Jamais si clair qu'ici n'apparut à mes yeux ;
Jamais le Ciel n'ouït de tels cris amoureux ,
Et nulle part je n'eus si belle indépendance ;

Nul vallon n'eut jamais , puis en telle abondance ,
Des lieux pour soupirer tellement précieux ;
En Chypre si beaux nids, ni sous tant d'autres cieux
L'Amour n'a possédé, c'est ma ferme croyance.

Les eaux parlent d'amour , et l'herbe et les rameaux ,
Les poissons et les fleurs, les zéphyrs, les oiseaux ,
Ensemble me priant d'entretenir mes flammes.

Mais toi, si noble esprit, qui du ciel me réclames ,
Fais donc qu'en souvenir de ton bien dur trépas
Je méprise le monde et ses plus doux appas.

SONETTO XIII.

Videla in Valchiusa sotto varie figure, ed in atto di compassione verso di lui.

Quante fiate al mio dolce ricetto,
Fuggendo altrui, e, s' esser può, me stesso,
Vo con gli occhi bagnando l' erba e 'l petto,
Rompendo co' sospir l' aere da presso !

Quante fiate sol, pien di sospetto,
Per luoghi ombrosi e foschi mi son messo,
Cercando col pensier l' alto diletto,
Che morte ha tolto, ond' io la chiamo spesso !

Or in forma di ninfa o d' altra diva,
Che del più chiaro fondo di Sorga esca,
E pongasi a seder in su la riva ;

Or l' ho veduta su per l' erba fresca
Calcar i fior com' una donna viva, -
Mostrando in vista che di me le 'ncrezca.

SONETTO XIV.

La ringrazia che di quando in quando torni a racconsolarlo
colla sua presenza.

Alma felice, che sovente torni
A consolar le mie notti dolenti
Con gli occhi tuoi, che morte non ha spenti
Ma sovra 'l mortal modo fatti adorni ;

Quanto gradisco ch' e' miei tristi giorni
A rallegrar di tua vista consenti !
Così incomincio a ritrovar presenti
Le tue bellezze a' suoi usati soggiorni.

Là 've cantando andai di te molt' anni,
Or, come vedi, vo di te piangendo ;
Di te piangendo no, ma de' miei danni.

Sol un riposo trovo in molti affanni ;
Che, quando torni, ti conosco e 'ntendo
All' andar, alla voce, al volto, a' panni.

SONNET XIV.

Il la remercie de ce qu'elle vient de temps en temps le consoler
par sa présence.

Heureux esprit qui viens par de fréquents retours
Consoler de mes nuits l'éternelle souffrance
Par tes yeux, dont la mort n'éteint point l'existence,
Mais qu'elle a décorés de célestes atours ;

Combien je suis charmé que mes malheureux jours
Tu daignes égayer par ta douce présence !
A retrouver ici présentes je commence
Tes charmantes beautés dans leurs connus séjours.

Où j'allai bien longtemps en bénissant tes charmes,
Aujourd'hui, tu le vois, en pleurant je m'y rends,
Et mon sort, non le tien, me fait verser des larmes.

Et, lorsque tu reviens, je connais et j'entends
Ta démarche, ta voix, tes traits et tes parures ;
Ce seul repos je trouve à mes longues tortures.

SONETTO XV.

I pietosi apparimenti di Laura gli danno un soccorso
nel suo dolore.

Discolorato hai, Morte, il più bel volto
Che mai si vide, e i più begli occhi spenti;
Spirto più acceso di virtuti ardenti,
Del più leggiadro e più bel nodo hai sciolto.

In un momento ogni mio ben m' hai tolto :
Posto hai silenzio a' più soavi accenti
Che mai s' udiro; e me pien di lamenti.
Quant' io veggio m' è noia e quant' io ascolto.

Ben torna a consolar tanto dolore
Madonna, ove pietà la riconduce :
Nè trovo in questa vita altro soccorso.

E se com' ella parla e come luce
Ridir potessi, accenderei d' amore,
Non dirò d' uom, un cor di tigre o d' orso.

SONNET XV.

Les apparitions touchantes de Laure viennent tempérer sa douleur.

O Mort ! tu l'as pâli le plus beau des visages
Que l'homme vit jamais, éteint les plus beaux yeux,
Et du plus bel esprit en vertus radieux
Le beau séjour mortel soumis à tes ravages.

En un instant tu m'as pris tous mes avantages ;
Tu l'as rendu muet ce parler gracieux
Qui n'eut point son semblable, et moi tant soucieux ;
Ce que j'entends et vois vient grossir mes dommages.

Pour calmer les accès de mes grandes douleurs,
Madonne m'apparaît douce et compatissante :
Je n'ai d'autre secours sur terre à mes malheurs.

Et si comme elle parle et comme elle est brillante
Je savais raconter, l'amour par mes discours
Enflammerait les cœurs, même celui d'un ours.

SONETTO XVI.

Gode di averla presente col pensiero : ma trova poi scarso
un tale conforto.

Si breve è 'l tempo e 'l pensier sì veloce
Che mi rendon Madonna così morta,
Ch' al gran dolor la medicina è corta;
Pur, mentr' io veggio lei, nulla mi noce.

Amor, che m' ha legato e tienmi in croce,
Trema quando la vede in su la porta
Dell' alma, ove m' ancide ancor sì scorta,
Sì dolce in vista e sì soave in voce.

Come donna in suo albergo, altera vene,
Scacciando dell' oscuro e grave core.
Con la fronte serena i pensier tristi.

L' alma, che tanta luce non sostiene,
Sospira, e dice : O benedette l' ore
Del dì che questa via con gli occhi apristi !

SONNET XVI.

Il se réjouit de l'avoir présente dans sa pensée , néanmoins il trouve
ce soulagement insuffisant.

Le penser est si prompt , le temps si court je vois,
Qui rendent à mes yeux mon idole ainsi morte ,
Que le remède est bref pour ma douleur si forte ,
Mais, tant que je la vois, bienheureux je me crois.

L'Amour, qui m'a lié, qui me tient sur la croix,
Frémit quand il la voit paraître sur la porte
De mon âme qui meurt de la voir de la sorte ,
Tant est douce sa vue et si douce sa voix.

Comme dans son logis elle entre avec prestesse,
Et de mon cœur plongé dans la sombre tristesse
Bannit les noirs pensers par son front radieux ;

L'âme, qu'un tel éclat a bien vite éblouie,
S'écrie en soupirant : Que l'heure soit bénie
Du jour que ce sentier fut ouvert pour vos yeux !

SONETTO XVII.

Scend' ella dal cielo per consigliarlo alla virtù, e levar tosto
l' anima a Dio.

Nè mai pietosa madre al caro figlio,
Nè donna accesa al suo sposo diletto
Diè con tanti sospir, con tal sospetto
In dubbio stato sì fedel consiglio ;

Come a me quella che 'l mio grave esiglio
Mirando dal suo eterno alto ricetto,
Spesso a me torna con l' usato affetto ;
E di doppia pietate ornata il ciglio,

Or di madre or d' amante : or teme or arde
D' onesto foco ; e nel parlar mi mostra
Quel che 'n questo viaggio fugga o segua,

Contando i casi della vita nostra,
Pregando ch' a levar l' alma non tarde :
E sol quant' ella parla ho pace o tregua.

SONNET XVII.

Elle descend du ciel pour lui conseiller la vertu et d'élever
promptement son âme vers Dieu.

Jamais mère à son fils né sut dans aucun âge ,
Ni femme à son époux pour elle précieux ,
Avec tant de soupirs, d'un air si soucieux
Leur donner dans le doute un conseil aussi sage ;

Comme à moi celle-là qui de la haute plage
Avec peine voyant mon exil ennuyeux ,
Vers moi revient souvent d'un air affectueux ,
D'une double pitié décorant son visage ,

Soit de mère , ou d'amante ; et timide ou montrant
Le plus honnête feu , m'apprend à reconnaître
Ce qui, pour mon salut, bon ou mauvais peut être ;

De la vie ici-bas les mécomptes nombrant,
Priant que sans tarder mon âme au ciel s'élève ;
Et, tant qu'elle me parle , alors j'ai paix ou trêve.

SONETTO XVIII.

Torna pietosa a riconfortarlo co' suoi consigli; ed ei non può
non piegarvisi.

Se quell' aura soave de' sospiri
Ch' i' odo di colei che qui fu mia
Donna, or è in cielo, ed ancor par qui sia,
E viva e senta e vada ed ami e spiri,

Ritrar potessi; o che caldi desiri
Movrei parlando! sì gelosa e pia
Torna ov' io son, temendo non fra via
Mi stanchi, o 'ndietro o da man manca giri.

Ir dritto alto m' insegna: ed io che 'ntendo
Le sue caste lusinghe e i giusti preghi
Col dolce mormorar pietoso e basso,

Secondo lei conven mi regga e pieghi,
Per la dolcezza che del suo dir prendo,
Ch' avria virtù di far piangere un sasso.

SONNET XVIII.

Compatissante , elle vient le consoler par ses conseils , et il ne peut se refuser à les suivre.

Si le souffle si doux des soupirs que j'écoute
De celle qui jadis captiva tant mes yeux ,
Qu'ici me semble encor (quoiqu'elle soit aux cieux)
Vivre , aimer et sentir sous la céleste voûte ,

Bien peindre je pouvais ; oh ! quels feux , je n'en doute ,
Feraient naître mes vers ! Si pieuse en tous lieux
Elle me suit , craignant quelque arrêt ennuyeux ,
Ou que je ne recule , ou prenne une autre route.

D'aller droit elle insiste ; et moi qui les doux sons
De sa voix suppliante et ses chastes avances
Si bien comprends et sens et ses justes instances ,

Ses préceptes je dois donc suivre et ses leçons ,
De ses doux entretiens subjugué par les charmes
Qui du plus dur rocher feraient couler des larmes.

SONETTO XIX.

Morto Sennuccio, lo prega di far sapere a Laura l'infelicità
del suo stato.

Sennuccio mio, benchè doglioso e solo
M' abbi lasciato, i' pur mi riconforto,
Perchè del corpo, ov' eri preso e morto,
Alteramente se' levato a volo.

Or vedi insieme l' uno e l' altro polo,
Le stelle vaghe e lor viaggio torto ;
E vedi 'l veder nostro quanto è corto :
Onde col tuo gioir tempro 'l mio duolo.

Ma ben ti prego che 'n la terza spera
Guitton saluti e messer Cino e Dante,
Franceschin nostro, e tutta quella schiera.

Alla mia donna puoi ben dire in quante
Lagrima i' vivo ; e son fatto una fera,
Membrando 'l suo bel viso e l' opre sante.

SÓNNET XIX.

Sennuccio étant mort, il le prie de faire connaître à Laure
le triste état de sa situation.

O cher Sennuccio ! je sais me satisfaire ,
Quoique je sois resté seul et bien soucieux ,
Quand je vois que ton âme a volé vers les cieux ;
Morte elle était sur terre et du corps prisonnière ;

Tu contemples de là l'un et l'autre hémisphère ,
Les astres vagabonds, leurs parcours sinueux,
Et la faible portée où parviennent nos yeux ;
Moi, mon deuil par ta joie ici-bas je tempère.

Dans le troisième ciel daigne donc présenter
Mes saluts à Guiton, à Cino, puis au Dante,
A notre cher François, à la cohorte aimante ;

Et Laure, tu peux bien ne pas laisser douter
Que je vis dans les pleurs, que je deviens sauvage,
A ses œuvres pensant, puis à son beau visage.

SONETTO XX.

Mirando là dov' ella nacque e morì, va sfogando co' sospiri
l' acerba sua pena.

I' ho pien di sospir quest' aer tutto,
D' aspri colli mirando il dolce piano
Ove nacque colei ch' avendo in mano
Mio cor in sul fiorire e 'n sul far frutto,

È gita al cielo, ed hammi a tal condotto
Col subito partir, che di lontano
Gli occhi miei stanchi lei cercando in vano,
Presso di se non lassan loco asciutto.

Non è sterpo nè sasso in questi monti,
Non ramo o fronda verde in queste piagge,
Non fior in queste valli o foglia d' erba;

Stilla d' acqua non vien di queste fonti,
Nè fiere han questi boschi sì selvagge,
Che non sappian quant' è mia pena acerba.

SONNET XX.

En contemplant les lieux où elle prit naissance et où elle mourut,
il soulage par ses soupirs la rudesse de son affliction.

Toujours de mes soupirs l'atmosphère résonne,
Quand sur ces durs coteaux je vois le lieu serein
Où naquit celle-là, qui, tenant dans sa main
Mon cœur dès mon printemps et jusqu'à mon automne,

Au ciel s'est envolée, et tant de deuil me donne
Par son départ si prompt, que mes yeux au lointain
De vouloir la chercher se fatiguent en vain,
Quand tout lieu près de moi de leurs larmes foisonne.

Nulle tige on ne voit, nul roc sur ce coteau,
Ni feuilles, ni rameaux sur cette verte plage,
Ni, dans ces beaux vallons, nulle fleur, nul ombrage;

De ces sources ne vient même une goutte d'eau,
Et dans ces bois il n'est de bêtes si cruelles
Qui ne sachent combien mes peines sont mortelles.

SONETTO XXI.

Adesso e' conosce quant' ella era saggia nel dimostrarsi severa
verso di lui.

L' alma mia fiamma oltra le belle bella,
Ch' ebbe qui 'l Ciel sì amico e sì cortese,
Anzi tempo per me nel suo paese
È ritornata ed alla par sua stella.

Or comincio a svegliarmi, e veggio ch' ella
Per lo migliore al mio desir contese,
E quelle voglie giovenili accese
Temprò con una vista dolce e fella.

Lei ne ringrazio e 'l suo alto consiglio,
Che col bel viso e co' soavi sdegni
Fecemi, ardendo, pensar mia salute.

O leggiadre arti e lor effetti degni :
L' un con la lingua oprar, l' altra col ciglio,
Io gloria in lei ed ella in me virtute !

SONNET XXI.

Il connait actuellement combien elle était sage en se montrant
sévère envers lui.

Ma flamme, qui fut tant beauté d'élection,
Qui sur terre eut de Dieu les faveurs et la grâce,
Trop vite est repartie, allant prendre sa place
Au ciel, où l'attendait sa constellation.

La lumière aujourd'hui se fait ; elle eut raison
D'avoir su dédaigner ma passion vivace,
Et si bien tempéré ma juvénile audace
Par son aspect sévère et plein d'attention.

Combien je reconnais votre conseil si sage ;
Par vos bien doux dédains, par votre beau visage,
Brûlant, vous m'avez fait penser à mon salut.

O divin artifice et belles ses conquêtes !
Chez vous l'œil et chez moi la langue atteint le but,
Votre gloire je fais, vertueux vous me faites.

SONETTO XXII.

Chiamava crudele quella che guidavalo alla virtù. Si pente,
e la ringrazia.

Come va 'l mondo ! or mi diletta e piace
Quel che più mi dispiacque ; or veggio e sento
Che per aver salute ebbi tormento,
E breve guerra per eterna pace.

O speranza, o desir sempre fallace,
E degli amanti più ben per un cento !
O quant' era 'l peggior farmi contento
Quella ch' or siede in cielo e 'n terra giace !

Ma 'l cieco amor e la mia sorda mente
Mi traviavan sì, ch' andar per viva
Forza mi convenia dove morte era.

Benedetta colei ch' a miglior riva
Volsè 'l mio corso, e l' empia voglia ardente,
Lusingando, affrenò, perch' io non pera.

SONNET XXII.

Il appelait cruelle celle qui le menait dans le sentier de la vertu ;
il s'en repent et lui en témoigne sa reconnaissance.

Ainsi le monde va ! j'aime présentement
Ce qui tant me déplut ; et je vois sans mystère
Que j'ai pour mon salut bien souffert la misère,
Pour une paix sans fin un court engagement.

O trompeuse espérance, ô faux enchantement,
Qui tant de dupes font des amants dans la sphère,
Fâcheux serait qu'elle eût voulu me satisfaire
Celle qui git sous terre et plane au firmament.

Mais mon amour aveugle et mon âme sans crainte
M'égarèrent tellement, que leur vive contrainte
Malgré moi me poussait où m'attendait la mort.

Que bénie elle soit celle qui vers un port
Meilleur me conduisit, et qui sut rendre inerte
Ma passion fébrile et conjurer ma perte.

SONETTO XXIII.

Tristo 'l di e la notte, in sull' aurora gli par di vederla,
e gli si doppia la pena.

Quand' io veggio dal ciel scender l' Aurora
Con la fronte di rose e co' crin d' oro,
Amor m' assale; ond' io mi discoloro,
E dico sospirando : Ivi è Laura ora.

O felice Titon! tu sai ben l' ora
Da ricovrare il tuo caro tesoro ;-
Ma io che debbo far del dolce alloro ?
Che se 'l vo' riveder conven ch' io mora.

I vostri dipartir non son sì duri ;
Ch' almen di notte suol tornar colei
Che non ha a schifo le tue bianche chiome :

Le mie notti fa triste e i giorni oscuri
Quella che n' ha portato i 'penser miei
Nè di se m' ha lasciato altro che 'l nome.

SONNET XXIII.

Triste la nuit et le jour, il croit la voir au lever de l'aurore,
et sa souffrance redouble.

Sitôt que descendant du ciel je vois l'Aurore
Au teint couleur de rose, au beau cheveu doré,
L'amour je sens, mon front vite est décoloré,
Et soupirant je dis : Là maintenant est Laure.

O bienheureux Titon, ton cœur l'heure n'ignore
Qu'il reviendra vers toi ton trésor adoré;
Que dois-je faire moi, de l'amour dévoré,
Quand il me faut mourir pour la revoir encore ?

Vos adieux sont bien loin pour vous d'être si durs ;
Au moins quand la nuit vient, toujours elle retourne,
Et de tes blancs cheveux nullement se détourne,

Quand tristes fait mes nuits et mes jours tant obscurs,
Celle qui mes pensers a tous en sa puissance,
Me laissant son nom seul pour toute jouissance.

SONETTO XXIV.

Mette fine a parlare di quelle grazie e di quelle bellezze
che già non son più.

Gli occhi di ch' io parlai sì caldamente,
E le braccia e le mani e i piedi e 'l viso
Che m' avean sì da me stesso diviso
E fatto singular dall' altra gente ;

Le cresse chiome d' or puro lucente,
E 'l lampeggiar dell' angelico riso
Che solean far in terra un paradiso,
Poca polvere son, che nulla sente.

Ed io pur vivo; onde mi doglio e sdegno,
Rimaso senza 'l lume ch' amai tanto,
In gran fortuna e 'n disarmato legno.

Or sia qui fine al mio amoroso canto :
Secca è la vena dell' usato ingegno,
E la cetera mia rivolta in pianto.

SONNET XXIV,

Il cesse de parler de ses grâces et de ses vertus qui ne sont plus.

Ces bras, ces mains, ces pieds et ce brillant visage,
Ces yeux dont j'ai parlé si chaleureusement,
Qui transformé m'avaient et si complètement,
En me rendant un être et bizarre et sauvage,

Et les cheveux d'or pur à l'éclatant mirage,
Et les éclairs du rire au doux enchantement,
Qui faisaient de la terre un paradis charmant,
La mort a tout réduit en poudre dans sa rage.

Quand moi je leur survis, j'en suis bien malheureux,
Privé du bel éclat de ma si chère étoile,
Battu par la tempête et mon vaisseau sans voile.

Que ce soit donc la fin de mes chants amoureux ;
De ma verve je sens la source bien tarie,
Et dès ce jour ma joie est en pleurs convertie.

SONNETTO XXV.

Tardi conosce quanto piacessero le sue rime d' amore.
Vorria più limarle, e nol può.

S' io avessi pensato che sì care
Fossin le voci de' sospir miei in rima,
Fatte l' avrei dal sospirar mio prima
In numero più spesse, in stil più rare.

Morta colei che mi facea parlare,
E che si stava de' pensier miei in cima,
Non posso (e non ho più sì dolce lima)
Rime aspre e fosche far soavi e chiare.

E certo ogni mio studio in quel temp' era
Pur di sfogare il doloroso core
In qualche modo, non d' acquistar fama.

Pianger cercai, non già del pianto onore.
Or vorrei ben piacer; ma quella altera,
Tacito, stanco, dopo se mi chiama.

SONNET XXV.

Il reconnaît tardivement combien ses rimes d'amour furent bien agréées; il voudrait bien les perfectionner davantage, mais il ne peut.

Si j'avais pu penser que le son de mes rimes ,
Écho de mes soupirs , au monde tant plaisait,
J'aurais alors bien pu que mon amour naissait
Plus nombreuses les faire, et même plus sublimes.

Lorsque Laure n'est plus qui me donnait mes limes ,
Et qui tous mes pensers de son nom remplissait,
Je ne puis (elle seule bien parler me faisait)
Mes rimes adoucir par leur rudesse infimes.

Dans ce temps je cherchais à calmer les douleurs
Si grandes de mon cœur et ma flamme secrète,
Et je n'ambitionnais du renom la conquête.

Je recherchais les pleurs, non l'honneur dans mes pleurs.
Ce jour je voudrais plaire; et ma Laure immortelle,
A la suivre en silence et fatigué, m'appelle.

SONETTO XXVI.

Morta Laura, ei perdette ogni bene, e nulla più gli avanza,
che sospirare.

Soleasi nel mio cor star bella e viva,
Com' alta donna in loco umile e basso :
Or son fatt' io, per l' ultimo suo passo,
Non pur mortal ma morto ; ed ella è diva.

L' alma d' ogni suo ben spogliata e priva,
Amor della sua luce ignudo e casso
Devrian della pietà romper un sasso :
Ma non è chi lor duol riconti o scriva ;

Che piangon dentro, ov' ogni orecchia è sorda,
Se non la mia, cui tanta doglia ingombra,
Ch' altro che sospirar, nulla m' avanza.

Veramente siam noi polvere ed ombra ;
Veramente la voglia è cieca e 'ngorda ;
Veramente fallace è la speranza.

SONNET XXVI.

Laure morte, il a perdu tout bien, il ne lui reste plus
qu'à soupirer.

Tel qu'une grande dame en un lieu simple et bas,
Belle et vive en mon cœur elle restait sans cesse ;
Maintenant je suis fait, alors qu'elle est déesse,
Non mortel, mais bien mort, par son fatal trépas.

Mon âme, dont la vie a perdu tout appas,
Et l'amour pauvre et nu de sa belle richesse,
Devraient faire éclater tout rocher de tristesse ;
Et pourtant leur douleur on ne raconte pas.

Dans moi j'entends leurs pleurs, pour d'autres ce mystère
Demeure inaperçu ; si grand est mon tourment,
Qu'il ne me reste plus qu'à gémir constamment.

Oui, l'homme, en vérité, n'est qu'ombre et que poussière !
Oui, bien aveugle et folle est notre passion !
Oui, l'espérance est bien une déception !

SONETTO XXVII.

S' egli non pensava che a lei, spera ch' or essa volgerà
lo sguar.lo verso di lui.

Soleano i miei pensier soavemente
Di lor obbietto ragionar insieme :
Pietà s' appressa, e del tardar si pente :
Forse or parla di noi o spera o teme.

Poi che l' ultimo giorno e l' ore estreme
Spogliar di lei questa vita presente,
Nostro stato dal ciel vede, ode e sente :
Altra di lei non è rimasto speme.

O miracol gentile ! o felice alma !
O beltà senza esempio altera e rara,
Che tosto è ritornata ond' ella uscìo !

Ivi ha del suo ben far corona e palma
Quella ch' al mondo sì famosa e chiara
Fe la sua gran virtute e 'l furor mio.

SONNET XXVII.

Il ne pensait qu'à elle ; il espère que maintenant elle daignera tourner
ses regards sur lui.

De s'entretenir d'elle et d'un commun accord,
Tous mes pensers avaient la douce accoutumance,
Disant : La pitié vient, regrettant son absence ;
De nous Laure, peut-être, ou parle, ou craint encor.

Puisque son dur départ et la cruelle mort
A mes yeux ont ravi sur terre sa présence,
D'elle j'ai conservé cette unique espérance
Que, du ciel, elle voit et comprend bien mon sort.

O prodige charmant ! âme tant fortunée !
O fière et sans égale et bien rare beauté,
Qui dans son vrai séjour est trop tôt retournée !

Pour elle, qui si haut dans ce monde a porté
Ses vertus, et si loin mon amoureuse ivresse,
Là réside le prix de sa grande sagesse.

SONETTO XXVIII.

Doleasi a torto d' amarla; ed ora è pur contento di morire
infelice per lei.

I' mi soglio accusare; ed or mi scuso,
Anzi mi pregio, e tengo assai più caro
Dell' onesta prigion, del dolce amaro
Colpo ch' i' portai già molt' anni chiuso.

Invide Parche, sì repente il fuso
Troncaste ch' attorcea soave e chiaro
Stame al mio laccio, e que'l' aurato e raro
Strale onde morte piacque oltra nostr' uso!

Che non fu d' allegrezza a' suoi dì mai,
Di libertà, di vita alma sì vaga,
Che non cangiasse 'l suo natural modo,

Togliendo anzi per lei sempre trar guai,
Che cantar per qualunque; e di tal piaga
Morir contenta, e vivere in tal nodo.

SONNET XXVIII.

Il se plaignait à tort de l'aimer ; maintenant il s'estime heureux de mourir infortuné pour elle.

Lorsque je m'accusais, je change de langage,
Je me fais même gloire, au lieu d'être fâché,
Dans si chaste prison d'avoir été caché,
Et de mon amoureux et prolongé servage.

Pourquoi le fil bien doux as-tu, Parque, en ta rage,
Si brusquement rompu, qui tenait attaché
Mon trésor à la vie, et ce beau dard haché,
Dont la mort a paru plus belle que d'usage ?

Jamais de son vivant il ne fut dans nuls seins
De liberté, de joie, âme si délirante,
Qui n'eût modifié ses naturels desseins,

Pour elle préférant vivre dans la tourmente
Que chanter pour autrui ; désirant d'un tel sort
Ne point se départir, sans redouter la mort.

SONETTO XXIX.

Farà immortale quella donna in cui l' Onestà e la Bellezza
si stavano in pace.

Due gran nemiche insieme erano aggiunte,
Bellezza ed Onestà, con pace tanta
Che mai rebellion l' anima santa
Non senti poi ch' a star seco fur giunte;

Ed or per morte son sparse e disgiunte :
L' una è nel ciel, che se ne gloria e vanta;
L' altra sotterra, ch' e' begli occhi ammanta
Ond' uscir già tante amoroze punte.

L' atto soave, e 'l parlar saggio umile,
Che movea d' alto loco, e 'l dolce sguardo,
Che piagava 'l mio core (ancor l' accenna),

Sono spariti : e s' al seguir son tardo,
Forse avverrà che 'l bel nome gentile
Consacrerò con questa stanca penna.

SONNET XXIX.

Il rendra immortelle cette femme , dans laquelle l'honnêteté et
la beauté vivaient en parfaite harmonie.

En elle résidaient deux grandes ennemies ,
La beauté, la pudeur, et si grande union
Les lia que jamais nulle rébellion
N'eut lieu depuis l'instant qu'elles furent amies.

Maintenant par la mort elles sont désunies :
L'une habite les cieux , qui grand honneur s'en font ;
L'autre est sous sol : là sont les beaux yeux en prison,
D'où souvent de l'Amour les flèches sont parties.

Le maintien ravissant et le bien doux regard
Qui mon cœur ulcérait, qui toujours me torture ,
Et le sage parler humble de sa nature ,

Ne sont plus ici-bas ; si je mets du retard
A les suivre, peut-être est-il permis de croire
Que ma plume pourra couvrir son nom de gloire.

SONETTO XXX.

Riandando la sua vita passata, si riscuote e conosce
la propria miseria.

Quand' io mi volgo indietro a mirar gli anni
C' hanno, fuggendo, i miei pensieri sparsi,
E spento 'l foco ov' agghiacciando i' arsi,
E finito il riposo pien d' affanni ;

Rotta la fe' degli amorosi inganni ;
E sol due parti d' ogni mio ben farsi,
L' una nel cielo e l' altra in terra starsi ;
E perduto 'l guadagno de' miei danni ;

I' mi riscuoto, e trovomi sì nudo
Ch' i' porto invidia ad ogni estrema sorte :
Tal cordoglio e paura ho di me stesso.

O mia stella, o fortuna, o fato, o morte,
O per me sempre dolce giorno e crudo,
Come m' avete in basso stato messo !

SONNET XXX.

En parcourant sa vie passée, il réfléchit et reconnaît
sa propre misère.

Quand je me ressouviens que mes douces pensées,
Par la suite des ans ont tellement changé,
Qu'éteints sont les doux feux dont froid j'étais rongé,
Et mon repos si plein de peines entassées ;

Et mes illusions d'amour bien éclipsées ;
En deux lots seulement tout mon bien partagé,
Le premier pour le ciel, l'autre au sol adjudgé ;
Et perdu tout le gain de mes peines passées ;

Le frisson me saisit, si nu je vois mon sort
Que je suis envieux du sort le plus extrême,
Si grand est mon chagrin, tant j'ai peur de moi-même.

Triste étoile, fortune, ô bien cruelle mort !
O pour moi toujours douce et pénible journée !
C'est de vous que me vient ma triste destinée.

SONETTO XXXI.

Somma è la perdita di Laura, perchè rare e somme erano le bellezze di lei.

Ov' è la fronte che con picciol cenno
Volgea 'l mio core in questa parte e 'n quella?
Ov' è 'l bel ciglio e l' una e l' altra stella
Ch' al corso del mio viver lume denno?

Ov' è 'l valor, la conoscenza e 'l senno,
L' accorta, onesta, umil, dolce favella?
Ove son le bellezze accolte in ella,
Che gran tempo di me lor voglia fenno?

Ov' è l' ombra gentil del viso umano,
Ch' ôra e riposo dava all' alma stanca,
E là 've i miei pensier scritti eran tutti?

Ov' è colei che mia vita ebbe in mano?
Quanto al misero mondo e quanto manca
Agli occhi miei, che mai non fieno asciutti!

SONNET XXXI.

La perte de Laure est immense, parce que ses beautés étaient rares et sans pareilles.

Où donc est-il ce front dont le moindre signal
Faisait mouvoir mon cœur et de toute manière ?
Où sont donc les beaux cils, où la double lumière,
Qui de ma vie était le guide et le fanal ?

Où donc est le savoir et du bien et du mal ?
Et la parole douce, honnête et salulaire ?
Où l'essaim des beautés qui savaient tant me plaire,
Dont j'ai senti longtemps l'empire sans égal ?

Où donc est-il l'aspect charmant du beau visage
Qui donnait à mon âme ombre, paix et courage,
Qui prit sur mes pensers un pouvoir surhumain ?

Où celle qui ma vie eut toujours dans sa main ?
Oh ! monde je te vois dépouillé de tes charmes !
Et vous, mes yeux, jamais ne tariront vos larmes !

SONETTO XXXII.

Invidia alla terra, al cielo, alla morte, quel bene senza cui
e' non può vivere.

Quanta invidia io ti porto, avara terra,
Ch' abbracci quella cui veder m' è tolto,
E mi contendi l' aria del bel volto
Dove pace trovai d' ogni mia guerra!

Quanta ne porto al ciel, che chiude e serra
E sì cupidamente ha in se raccolto
Lo spirto dalle belle membra sciolto,
E per altrui sì rado si desserra!

Quanta invidia a quell' anime che 'n sorte
Hann' or sua santa e dolce compagnia,
La qual io cercai sempre con tal brama!

Quant' alla dispietata e dura morte,
Ch' avendo spento in lei la vita mia,
Stassi ne' suoi begli occhi e me non chiama!

SONNET XXXII.

Il envie à la terre, au ciel, à la mort, le bien sans lequel
il ne saurait vivre.

Que je te porte envie, avare et sombre terre !
Toi qui peux embrasser l'objet que j'ai perdu ,
Par toi du beau visage est l'aspect défendu ,
Où je trouvais toujours le calme dans ma guerre !

Combien je porte envie au ciel qui seul l'enserme ,
L'ayant par égoïsme invisible rendu ,
L'esprit, du beau lien terrestre libre et nu ,
Quand pour si peu d'humains sa porte se desserre !

Combien je porte envie aux âmes dont le sort
Est d'être maintenant en sa sainte présence ,
Moi qui la recherchais avec persévérance !

Combien je porte envie à l'inhumaine mort !
Elle a tari ma vie en me prenant ma belle ,
Elle est dans ses beaux yeux, et pourtant ne m'appelle !

SONETTO XXXIII.

Rivede Valchiusa, che i suoi occhi riconoscono quella stessa,
ma non il suo cuore.

Valle che de' lamenti miei se' piena,
Fiume che spesso del mio pianger cresci,
Fere silvestre, vaghi augelli, e pesci
Che l' una e l' altra verde riva affrena;

Aria de' miei sospir calda e serena,
Dolce sentier che sì amaro riesci,
Colle che mi piacesti, or mi rincresci,
Ov' ancor per usanza Amor mi mena;

Ben riconosco in voi l' usate forme,
Non, lasso, in me, che da sì lieta vita
Son fatto albergo d' infinita doglia.

Quinci vedea 'l mio bene; e per quest' orme
Torno a veder ond' al ciel nuda è gita,
Lasciando in terra la sua bella spoglia.

SONNET XXXIII.

Il revoit Vaucluse, ses yeux la reconnaissent et la trouvent la même,
mais il n'en est pas de même pour son cœur.

Vallon, qui de ma plainte est tout retentissant,
Et vous charmants oiseaux, et vous bêtes sauvages,
Vous poissons qui nagez entre deux verts rivages,
Fleuve que de mes pleurs j'ai vu souvent croissant,

Air que mes soupirs font tiède et resplendissant,
Doux sentier qui mon cœur désormais ne soulages,
Coteau qui tant me plus, à pleurer qui m'engages,
Où par instinct je viens, et l'Amour me pressant,

Comme alors vous étiez, tels vous êtes encore ;
Hélas ! moi j'ai changé : maintenant me dévore
Le chagrin, quand j'étais autrefois si joyeux !

De là je la voyais ; et, marchant sur ses traces.
Les lieux je vais revoir d'où partit vers les cieux
L'âme, laissant au sol sa dépouille et ses grâces.

SONETTO XXXIV.

Levossi col pensiero al cielo. La vide, l' udi, e, beato,
la quasi rimase.

Levommi il mio pensier in parte ov' era
Quella ch' io cerco e non ritrovo in terra :
Ivi, fra lor che 'l terzo cerchio serra,
La rividi più bella e meno altera.

Per man mi prese e disse : In questa spera
Sarai ancor meco, se 'l desir non erra :
l' son colei che ti die' tanta guerra,
E compie' mia giornata innanzi sera.

Mio ben non cape in intelletto umano :
Te solo aspetto, e, quel che tanto amasti,
E laggiuso è rimasto, il mio bel velo.

Deh perchè tacque ed allargò la mano ?
Ch' al suon de' detti sì pietosi e casti
Poco mancò ch' io non rimasi in cielo.

SONNET XXXIV.

Par la pensée il monte au ciel. Il la voit, il l'entend, et dans son bonheur il y reste presque.

Sur l'aile du penser je monte dans les cieux,
Où vit celle qu'en vain je cherche sur la terre ;
Là, dans le beau circuit qui les amants enserre,
Plus belle et moins altière elle s'offre à mes yeux.

Me prenant par la main, elle dit : En ces lieux
Tu seras avec moi, si ma croyance n'erre ;
Car c'est moi qui te fis une si longue guerre,
Et qui bien jeune ai fait au monde mes adieux.

Je n'attends que toi seul et ma prison mortelle¹,
Par toi tant adorée, et que le sol recèle :
Mon bonheur ne saurait saisir l'esprit humain.

Pourquoi donc se tut-elle et me rendit ma main ?
Car séduit par l'appât de son touchant présage,
Peu s'en fallut qu'au ciel me retint son langage.

SONETTO XXXV.

Sfoga 'l suo dolore con tutti que' che furono testimonj della sua
passata felicità.

Amor, che meco al buon tempo ti stavi
Fra queste rive a' pensier nostri amiche,
E per saldar le ragion nostre antiche,
Meco e col fiume ragionando andavi;

Fior, frondi, erbe, ombre, antri, onde, aure soavi,
Valli chiuse, alti colli e piagge apriche,
Porto dell' amorose mie fatiche,
Delle fortune mie tante e sì gravi;

O vaghi abitator de' verdi boschi,
O ninfe, e voi che 'l fresco erboso fondo
Del liquido cristallo alberga e pasce;

I dì miei fur sì chiari, or son sì foschi
Come morte, che 'l fa. Così nel mondo
Sua ventura ha ciascun dal dì che nasce.

SONNET XXXV.

Il adoucit sa douleur en compagnie de tout ce qui fut témoin
de son bonheur passé.

Toi qui, dans mes beaux jours, sur cet ami rivage,
De nos pensers, Amour, avec moi séjournais,
Et qui, le long du fleuve, avec moi raisonnais
De mon deuil, de ma joie, en parcourant la plage ;

Herbes, fleurs et rameaux, antres, zéphyr, ombrage,
Vallons, clos et coteaux vers le soleil tournés,
Où, quand l'amour lassait mon cœur, je retournais,
Où toujours je sentis la tempête et l'orage ;

Vous qui dans les forêts choisissez vos séjours,
Vous, nymphes et poissons, qui de l'onde limpide
Habitez et vivez dans le cristal liquide ,

Quand si clairs je les vis, si sombres sont mes jours,
Tels que la mort les fait. Ainsi chacun sur terre
A son sort en naissant, pour la paix, pour la guerre.

SONETTO XXXVI.

S' ella non fosse morta sì giovane, egli avria cantato più degnamente
le lodi di lei.

Mentre che 'l cor dagli amorosi vermi
Fu consumato, e 'n fiamma amorosa arse,
Di vaga fera le vestigia sparse
Cercai per poggi solitari ed ermi.

Ed ebbi ardir, cantando, di dolermi
D'Amor, di lei, che sì dura m' apparse.
Ma l' ingegno e le rime erano scarse
In quella etate a' pensier novi e 'nfermi.

Quel foco è morto, e 'l copre un picciol marmo :
Che se col tempo fosse ito avanzando,
Come già in altri, infino alla vecchiezza;

Di rime armato, ond' oggi mi disarmo,
Con stil canuto avrei fatto, parlando,
Romper le pietre e pianger di dolcezza.

SONNET XXXVI.

Si elle n'était pas morte si jeune, il aurait chanté plus dignement
ses éloges.

Tant que mon cœur rongé par le ver amoureux
Je sentis, et l'amour bouillonner dans ma veine,
Je recherchai les pas d'une femme inhumaine
Sur les monts escarpés, dans les lieux ténébreux.

Et me plaindre j'osai dans mes chants douloureux
De l'Amour, d'elle aussi qui telle fit ma peine ;
Mais mon talent, mes vers, étaient de courte haleine
A l'âge où les pensers sont jeunes et douteux.

Ce feu n'est plus : un marbre exigü nous le cloître ;
Que si je l'eusse vu bien plus longtemps s'accroître,
Comme il advient souvent jusques à de vieux jours ;

De mes rimes armé, dont dessèche le cours,
Ma parole aurait fait, alors dans sa vieillesse,
Éclater les rochers et pleurer de tendresse.

SONETTO XXXVII.

La prega che almen di lassù gli rivolga tranquillo e pietoso
lo s'guardo.

Anima bella, da quel nodo sciolta
Che più bel mai non seppe ordir Natura,
Pon dal ciel mente alla mia vita oscura,
Da sì lieti pensieri a pianger volta.

La falsa opinion dal cor s' è tolta
Che mi fece alcun tempo acerba e dura
Tua dolce vista : omai tutta sicura
Volgi a me gli occhi, e i miei sospiri ascolta.

Mira 'l gran sasso donde Sorga nasce,
E vedravi un che sol tra l' erbe e l' acque
Di tua memoria e di dolor si pasce.

Ove giace 'l tuo albergo e dove nacque
Il nostro amor, vo' ch' abbandoni e lasce,
Per non veder ne' tuoi quel ch' a te spiacque.

SONNET XXXVII.

Il la prie qu'elle daigne au moins du haut du ciel tourner vers lui
un regard doux et compatissant.

Belle âme, qui libre es du corps avant le temps
La nature ne fit jamais plus belle chaîne),
Regarde donc du ciel combien grande est ma peine ;
Vois mes yeux dans les pleurs, au trefois si contents.

La fausse opinion j'ai banni qui, longtemps,
Toi douce, te peignit comme étant inhumaine
Et bien sévère aussi ; maintenant, donc, ramène
Sur moi tes yeux sans crainte, et mes soupirs entends.

Regarde le rocher d'où la Sorgue s'empresse
De jaillir ; et celui qui se pâit de tristesse
Et de ton souvenir, sur ses bords tu verras.

Mais ton regard, crois-moi, tu le détourneras
De ces lieux ¹ où jadis je vis notre amour naître,
Où ce qui te déplut n'a jamais cessé d'être.

SONETTO XXXVIII.

Dolente, la cerca, e, non trovandola, conchiude esser ella
dunque salita al cielo.

Quel Sol che mi mostrava il cammin destro
Di gire al ciel con gloriosi passi,
Tornando al sommo sole, in pochi sassi
Chiuse 'l mio lume e 'l suo carcer terrestre :

Ond' io son fatto un animal silvestro,
Che co' piè vaghi, solitari e lassi
Porto 'l cor grave, e gli occhi umidi e bassi
Al mondo, ch' è per me un deserto alpestro.

Così vo ricercando ogni contrada
Ov' io la vidi; e sol tu che m' affliggi,
Amor, vien meco, e mostrimi ond' io vada.

Lei non trov' io; ma suoi santi vestigi,
Tutti rivolti alla superna strada,
Veggio, lunge da' laghi averni e stigi.

SONNET XXXVIII.

Désolé, il cherche, et, ne la trouvant pas, il conclut qu'elle est donc
montée au ciel.

Ce Soleil qui tout droit vers la vie éternelle
Si bien me conduisait sur ses pas glorieux,
A caché ma lumière et volé vers les cieux,
Abandonnant au sol sa dépouille mortelle.

Si sauvage je suis qu'une bête cruelle ;
Je vais à pas errants, isolé, soucieux,
Au monde qui me semble un désert bien affreux,
Le cœur triste, et baissant mon humide prunelle.

Ainsi donc je la cherche à travers les pays
Où je l'ai déjà vue ; et toi, qui tant me nuis,
Amour, tu me suis seul, et mes pieds tu diriges.

Je ne puis la trouver ; mais tous ses saints vestiges
Je vois dans les sentiers des bienheureux séjours
De l'Averne et du Styx, loin des sombres parcours.

SONETTO XXXIX.

Ella era sì bella , ch' e' si reputa indegno di averla veduta , non che
di lodarla.

Io pensava assai destro esser su l' ale ,
Non per lor forza ma di chi le spiega ,
Per gir, cantando , a quel bel nodo eguale
Onde morte m' assolve, amor mi lega.

Trovaimi all' opra via più lento e frale
D' un picciol ramo cui gran fascio piega ;
E dissi : A cader va chi troppo sale ;
Nè si fa ben per uom quel che 'l Ciel nega.

Mai non poria volar penna d' ingegno ,
Non che stil grave o lingua , ove Natura
Volò tessendo il mio dolce ritegno.

Seguilla Amor con sì mirabil cura
In adornarlo, ch' i' non era degno
Pur della vista : ma fu mia ventura.

SONNET XXXIX.

Elle était si belle, qu'il se juge indigne de l'avoir vue, et aussi
de faire son éloge.

J'aurais cru que mon chant serait assez puissant,
Non seul, mais soutenu par qui fait son audace,
Pour louer dignement le nœud si plein de grâce
Que la mort a brisé, que l'amour rend pressant.

A l'œuvre je me vis plus lent et plus cassant
Qu'un rameau délicat qui sous la charge casse ;
Et je dis : Il veut choir celui qui trop embrasse ;
L'homme ne peut saillir quand le Ciel ne consent.

L'esprit le mieux ailé voudrait en vain atteindre ,
Tout style et toute langue oseraient en vain peindre
L'œuvre dont la nature a mon cœur enchainé.

Pour l'orner constamment, avec un soin insigne,
L'Amour tant s'appliqua, que j'étais bien indigne
De la voir seulement : je fus prédestiné.

SONETTO XL.

Tentò di pinger le bellezze di lei , ma non ardisce di farlo delle virtù.

Quella per cui con Sorga ho cangiat' Arno ,
Con franca povertà serve ricchezze ,
Volsè in amaro sue sante dolcezze ,
Ond' io già vissi, or me ne struggo e scarno.

Da poi più volte ho riprovato indarno
Al secol che verrà l' alte bellezze
Pinger cantando, acciocchè l' ame e prezze ;
Nè col mio stile il suo bel viso incarno.

Le lode mai non d' altra, e proprie sue ,
Che 'n lei fur, come stelle in cielo, sparte,
Pur ardisco ombreggiar or una or due :

Ma poi ch' i' giungo alla divina parte,
Ch' un chiaro e breve sol al mondo fue ,
Ivi manca l' ardir, l' ingegno e l' arte.

SONNET XL.

Il essaye de peindre ses beautés, mais il n'oserait peindre
ses vertus.

Celle pour qui j'aimai , plus que l'Arno, la rive
De la Sorgue, et bien moins l'or que la pauvreté,
En amer a changé la douce aménité
Dont je vécus longtemps, qui mes regrets avive.

Vainement bien des fois j'ai fait la tentative
De peindre ses beautés si rares, j'ai chanté,
Voulant la faire aimer de la postérité ;
Mais à rendre ses traits comme ils sont je n'arrive.

Ses merveilles qu'ailleurs on ne voit d'un tel prix ,
Qui dans elle brillaient comme au ciel les étoiles ,
L'une ou l'autre d'ombrer j'ai parfois entrepris ;

Mais sitôt que j'en viens à sa vertu sans voiles,
Qui fut un beau soleil (trop prompt fut son départ),
Là je suis sans vigueur, sans génie et sans art.

SONETTO XLI.

Laura è un miracolo; e però gli è impossibile descriverne
l' eccellenze.

L' alto e novo miracol ch' a' di nostri
Apparve al mondo, e star seco non volse ;
Che sol ne mostrò 'l Ciel, poi sel ritolse
Per adornarne i suoi stellanti chiostri;

Vuol ch' i' dipinga a chi nol vide, e 'l mostri,
Amor, che 'n prima la mia lingua sciolse ,
Poi mille volte indarno all' opra volse
Ingegno, tempo, penne, carte e 'nchiostri.

Non sono al sommo ancor giunte le rime :
In me 'l conosco; e proval ben chiunque
È infin a qui , che d' amor parli o scriva.

Chi sa pensare il ver, tacito estime,
Ch' ogni stil vince, e poi sospire : adunque
Beati gli occhi che la vider viva!

SONNET XLI.

Laure est une merveille; aussi il lui est impossible d'en décrire
les perfections.

La merveille étonnante et tellement nouvelle
Que notre âge entrevit, qui sitôt s'envola,
Que le Ciel nous fit voir, que vite il rappela
Pour servir d'ornement à la gloire éternelle ;

A qui ne la connut pour la peindre m'appelle
L'Amour, lui qui ma langue autrefois délia,
Et mille fois en vain après cette œuvre-là,
J'ai mis plume et papier, mon temps, mon étincelle ;

Pour telle œuvre ne sont (je le vois à regret)
Les vers assez puissants, et tous ceux-là le sentent,
Qui, comme moi, d'amour ou discourent ou chantent.

Qui jouit d'un sens droit, qu'il l'estime en secret,
Nul style ne l'égale, et soupirant qu'il crie :
Bienheureux sont les yeux qui la virent en vie !

SONETTO XLII.

Primavera, lieta per tutti, il rattrista nel ricordagli il grave
suo danno.

Zefiro torna, e 'l bel tempo rimena,
E i fiori e l' erbe, sua dolce famiglia,
E garrir Progne e pianger Filomena,
E primavera candida e vermiglia.

Ridono i prati, e 'l ciel si rasserena;
Giove s' allegra di mirar sua figlia;
L' aria e l' acqua e la terra è d' amor piena;
Ogni animal d' amar si riconsiglia.

Ma per me, lasso, tornano i più gravi
Sospiri, che del cor profondo tragge
Quella ch' al ciel se ne portò le chiavi :

E cantare augelletti, e fiorir piagge,
E 'n belle donne oneste atti soavi,
Sono un deserto, e fere aspre e selvagge.

SONNET XLII.

Le printemps, qui est gai pour tout le monde, l'attriste
en lui rappelant sa grande perte.

Le doux zéphyr revient et le beau temps ramène,
L'herbe et les fleurs on voit par son souffle germer,
Philomèle il fait geindre et Progné gazouiller,
Et le printemps renaît brillant à son haleine.

Les prés sont souriants, le ciel se rassérène,
Le retour de Vénus¹ paraît Jupin charmer ;
Dans l'air, dans l'eau, sur terre on parle de s'aimer,
Et l'Amour à s'aimer les animaux entraîne.

Lorsque hélas ! je me vois de soupirs assaillir,
Que du fond de mon cœur fait de nouveau jaillir
Celle qui dans le ciel en prit les clefs si belles ;

Et les oiseaux chantants et les vallons fleuris,
Et toute femme honnête au gracieux souris
Pour moi sont un désert et des bêtes cruelles.

SONETTO · XLIII.

Il pianto dell' usignuolo rammentagli quella ch' e' non credeva
mai di perdere.

Quel rosignuol che sì soave piagne
Forse suoi figli o sua cara consorte,
Di dolcezza empie il cielo e le campagne
Con tante note sì pietose e scorte;

E tutta notte par che m' accompagni
E mi rammente la mia dura sorte :
Ch' altri che me non ho di cui mi lagne ;
Che 'n Dee non credev' io regnasse Morte.

O che lieve è ingannar chi s' assecura !
Que' duo bei lumi, assai più che 'l Sol chiari,
Chi pensò mai veder far terra oscura ?

Or conosch' io che mia fera ventura
Vuol che vivendo e lagrimando impari
Come nulla quaggiù diletta e dura.

SONNET XLIII.

Les plaintes du rossignol lui rappellent ce qu'il croyait bien
ne jamais perdre.

Ce rossignol qui pleure avec tant de douceur
Ses fils ou sa compagne, objets de sa tendresse,
Qui le ciel et les champs remplit dans sa détresse
Des accents si plaintifs de sa vive douleur ;

Toute la nuit je crois l'ouïr près de mon cœur ,
Mon dur et cruel sort me rappelant sans cesse ;
Mais moi, qui ne croyais mortelle une déesse,
Je ne plains que moi-même et mon propre malheur.

Que facile est l'erreur de qui trop se rassure !
Aurait-on jamais cru que la mort des beaux yeux
Plus clairs que le soleil, rendrait la terre obscure !

Je n'ignore à présent que mon sort ennuyeux
Veut que vivant j'apprenne, et toujours dans les larmes,
Qu'ici-bas tout est bref et dépourvu de charmes.

SONETTO XLIV.

Nulla v' ha più, che lo riconforti, se non desiderar di morire
per rivederla.

Nè per sereno ciel ir vaghe stelle,
Nè per tranquillo mar legni spalmati,
Nè per campagne cavalieri armati,
Nè per bei boschi allegre fere e snelle;

Nè d' aspettato ben fresche novelle,
Nè dir d' amore in stili alti ed ornati,
Nè tra chiare fontane e verdi prati
Dolce cantare oneste donne e belle;

Nè altro sarà mai ch' al cor m' aggiunga;
Sì seco il seppe quella seppellire
Che sola agli occhi miei fu lume e specchio.

Noia m' è il viver sì gravosa e lunga,
Ch' i' chiamo 'l fine per lo gran desire
Di riveder cui non veder fu meglio.

SONNET XLIV.

Rien ne saurait plus le consoler, si ce n'est le désir de mourir
pour la revoir.

Ni les champs encombrés de cavaliers armés,
Ni dans un ciel serein les étoiles errantes,
Ni les vaisseaux enduits sur les ondes dormantes,
Ni les sauts, ni les bonds des animaux charmés ;

Ni des discours d'amour d'agrémens parsemés,
Ni d'un bien attendu les nouvelles récentes,
Ni près d'un clair ruisseau sur les plages riantes,
Des dames qu'on chérit les doux chants tant aimés :

Rien ne peut plus charmer mon cœur ou bien lui plaire,
Tellement avec elle elle le tient sous terre,
Celle qui seule fut un soleil, un miroir.

Par ses ennuis sans fin tant me pèse la vie
Que j'invoque la mort, dévoré par l'envie
De revoir ce qui tant me ravit à le voir.

SONETTO XLV.

Brama unirsi a colei che, privandolo d' ogni bene, gli tolse
anche il cuore.

Passato è 'l tempo omai, lasso, che tanto
Con refrigerio in mezzo 'l foco vissi :
Passato è quella di ch' io piansi e scrissi ;
Ma lasciato m' ha ben la penna e 'l pianto.

Passato è 'l viso sì leggiadro e santo ;
Ma, passando, i dolci occhi al cor m' ha fissi,
Al cor già mio, che seguendo, partissi,
Lei, ch' avvolto l' avea nel suo bel manto.

Ella 'l se ne portò sotterra e 'n cielo,
Ov' or trionfa ornata dell' alloro
Che meritò la sua invitta onestate.

Così, disciolto dal mortal mio velo
Ch' a forza mi tien qui, foss' io con loro,
Fuor de' sospir, fra l' anime beate !

SONNET XLV.

Il désire ardemment de s'unir à elle, qui, le privant de tout bonheur,
lui ravit aussi son cœur.

Désormais, ce beau temps, hélas ! est bien passé
Que brûlant je vécus, mais non sans avantage !
Mo te est celle que j'ai pleurée en mon langage ;
Mais la plume et les pleurs elle m'a bien laissé.

Le beau visage saint d'être en vie a cessé ,
Mais, partant, de ses yeux elle a gravé l'image
Dans mon cœur jadis mien), qui, suivant son mirage,
Disparut dans les plis de son voile enlacé.

Sous terre et dans le ciel il est en sa puissance,
Au ciel, où son front ceint la couronne des peux,
De son honnêteté la digne récompense.

Que ne puis-je d'ici m'envoler avec eux¹ ,
Libre et débarrassé de ma prison mortelle,
Exempt de mes soupirs, vers la paix éternelle !

SONETTO XLVI.

Duelsi di non aver presagiti i suoi danni nell' ultimo dì
in ch' ei la vide.

Mente mia, che presaga de' tuoi danni ,
Al tempo lieto già pensosa e trista,
Sì intentamente nell' amata vista
Requie cercavi de' futuri affanni ;

Agli atti, alle parole, al viso, ai panni,
Alla nova pictà con dolor mista,
Potei ben dir, se del tutto eri avvista :
Quest' è l' ultimo dì de' miei dolci anni.

Qual dolcezza fu quella, o miser' alma !
Come ardevamo in quel punto ch' i' vidi
Gli occhi i quai non devea riveder mai !

Quando a lor, come a duo amici più fidi ,
Partendo , in guardia la più nobil salma ,
I miei cari pensieri e 'l cor lasciai.

SONNET XLVI.

Il regrette de ne pas avoir présagé⁷ ses malheurs le dernier jour
qu'il partit.

Mon âme, qui déjà triste et méditative
En nos beaux jours cherchais, et par pressentiment,
A tous nos maux futurs quelque soulagement,
Dans ses yeux bien-aimés, alors qu'elle était vive,

A voir ses vêtements, à la voir moins active,
A voir peints sur ses traits la pitié, le tourment,
Tu pouvais dire alors avec discernement :
Ce jour est le dernier que le bonheur m'arrive.

Tel charme, ma pauvre âme, as-tu senti jamais ?
Quels furent nos transports au moment que nous vîmes
Ces yeux que nous devons ne plus voir désormais,

Quand, tel qu'à deux amis bien surs et bien intimes,
Partant, je leur laissai le dépôt précieux
De mon cœur, des pensers les plus délicieux !

SONETTO XLVII.

Morte gliela rapì, quando senza sospetti poteva intertenersi
con esso lei.

Tutta la mia fiorita e verde etade
Passava; e 'ntepidir sentia già 'l foco
Ch' arse 'l mio cor; ed era giunto al loco
Ove scende la vita, ch' alfin cade.

Già incominciava a prender securtade
La mia cara nemica a poco a poco
De' suoi sospetti; e rivolgeva in gioco
Mie pene acerbe sua dolce onestade.

Presso era 'l tempo dov' Amor si scontra
Con Castitate, ed agli amanti è dato
Sedersi insieme e dir che lor incontra.

Morte ebbe invidia al mio felice stato,
Anzi alla speme; e feglisi all' incontra
A mezza via, come nemico armato.

SONNET XLVII.

La mort la lui a ravie lorsque, sans crainte d'être soupçonnée,
elle pouvait s'entretenir avec lui.

L'âge de la vigueur et ma verte puissance
S'éclipsaient, et bien moindre était l'activité
Du feu qui m'embrasait, car là j'étais monté
D'où redescend la vie et vers sa fin s'avance.

Mon ennemie alors à vivre en ma présence
Commençant à trouver plus de sécurité,
Faisait trêve aux soupçons; sa douce honnêteté
Voyait d'un œil moqueur mon amère souffrance.

Et l'heure s'approchait qu'avec le chaste honneur
L'amour peut exister; alors peuvent ensemble
Deux amants converser de ce qui bon leur semble.

Jalouse fut la mort de mon trop grand bonheur,
Même de mon espoir, et vint à leur rencontre
A mi-chemin, ainsi qu'un ennemi se montre.

SONETTO XLVIII.

S' ella or vivesse, e' potrebbe liberamente sospirare, e ragionar
seco lei.

Tempo era omai da trovar pace o tregua
Di tanta guerra; ed erane in via forse;
Se non ch' e' lieti passi indietro torse
Chi le disagguaglianze nostre adegua.

Che, come nebbia al vento si delegua,
Così sua vita subito trascorse
Quella che già co' begli occhi mi scorse,
Ed or conven che col penser la segua.

Poco' aveva a 'ndugiar; che gli anni e 'l pelo
Cangiavano i costumi; onde sospetto
Non fora il ragionar del mio mal seco.

Con che onesti sospiri l' avrei detto
Le mie lunghe fatiche, ch' or dal cielo
Vede, son certo, e duolsene ancor meco!

SONNET XLVIII.

Si maintenant elle vivait, il pourrait librement soupirer
et s'entretenir avec elle.

De trouver paix ou trêve à mon éternel mal
L'heure venait, d'espoir mon âme était bercée ,
Quand mon illusion fut vite dispersée
Par celle qui nous fait à tous le sort égal.

Aussi subitement reçut le coup fatal
Que par le vent la nue est promptement chassée
Celle que maintenant je vois par la pensée,
Dont les beaux yeux jadis me servaient de fanal.

Ce jour-là s'approchait; mes cheveux, mes années ,
Mes coutumes changeaient; alors, sans nuls soupçons,
Nous aurions pu causer de mes afflictions.

Avec quels doux soupirs, mes peines surannées
J'aurais pu lui conter ! et je suis bien certain
Qu'elle les voit du ciel et pleure mon destin.

SONETTO XLIX.

Perdette in un punto quella cara pace che doveva essere frutto
de' suoi amori.

Tranquillo porto avea mostrato Amore
Alla mia lunga e torbida tempesta
Fra gli anni dell' età matura onesta,
Che i vizii spoglia, e virtù veste e onore.

Già traluceva a' begli occhi 'l mio core,
E l' alta fede non più lor molesta.
Ahi, Morte ria, come a schiantar se' presta
Il frutto di molt' anni in sì poche ore!

Pur vivendo veniasi ove deposto
In quelle caste orecchie avrei, parlando,
De' miei dolci pensier l' antica soma;

Ed ella avrebbe a me forse risposto
Qualche santa parola, sospirando,
Cangiati i volti e l' una e l' altra coma.

SONNET XLIX.

En un instant il perdit cette paix si chère qui devait être le fruit
de son amour.

L'Amour avait fait voir un port sûr à mes sens
Pour sortir de ma longue et pénible tempête,
Au sein de l'âge mûr, plus ami de l'honnête,
Où l'honneur, la vertu, sont ensemble présents.

Pour les beaux yeux étaient mes pensers transparents,
Laure de mon amour cessait d'être inquiète :
Comment, cruelle mort, étais-tu donc si prête
A prendre en un clin d'œil le fruit de nombreux ans !

Si morte elle ne fût, l'heure était bien prochaine
Qu'à son oreille chaste (étant la crainte vaine)
J'aurais pu raconter mes peines, mes désirs,

Et nos cheveux étant changés et nos visages,
J'eusse alors entendu quelques paroles sages,
Je ne puis en douter, et quelques doux soupirs.

SONETTO L.

Ha nel cuore si viva l'immagin di Laura, che 'nfino ei la chiama
quasi gli fosse presente.

Al cader d' una pianta, che si svelse
Come quella che ferro e vento sterpe,
Spargendo a terra le sue spoglie eccelse,
Mostrando al sol la sua squallida sterpe;

Vidi un' altra, ch' Amor obbietto scelse,
Subbietto in me Calliope ed Euterpe;
Che 'l cor m' avvinse e proprio albergo felse,
Qual per tronco o per muro edera serpe.

Quel vivo Lauro, ove solean far nido
Gli alti pensieri e i miei sospiri ardenti,
Che dei bei rami mai non mossen fronda;

Al ciel traslato, in quel suo albergo fido
Lasciò radici, onde con gravi accenti
È ancor chi chiami, e non è chi risponda.

SONNET L.

Il a le portrait de Laure si vivant dans son cœur, qu'il l'appelle
toujours comme si elle y était présente.

A la chute d'un arbre¹ au sein de la tourmente
(Comme il est par le vent, par le fer arraché)
Qui de son rare tronc tenait le sol jonché,
Sa racine au soleil étant pâle et pendante ;

J'en vis un² que ma muse a voulu que je chante,
Auquel l'Amour prescrit que je sois attaché,
Et qui s'est à mon cœur fortement accroché,
Comme le lierre à l'arbre ou bien au mur serpente.

Ce laurier plein de vie où faisaient constamment
Leur nid mes chauds désirs et mes hautes pensées,
Sur lequel on ne vit jamais feuilles dressées ,

Au ciel est transplanté, mais son asile aimant³
Ses racines retient ; là, d'une voix profonde,
Quelqu'un l'appelle encore, et sans qu'on lui réponde.

SONETTO LI.

Tanto più s' innamora di Laura nel cielo, quanto meno ci doveva
amarla quaggiù.

I dì miei più leggier che nessun cervo,
Fuggir com' ombra; e non vider più bene
Ch' un batter d' occhio e poche ore serene,
Ch' amare e dolci nella mente servo.

Misero mondo, instabile e protervo !
Del tutto è cieco chi 'n te pon sua spene :
Che 'n te mi fu 'l cor tolto; ed or sel tene
Tal ch' è già terra e non giunge osso a nervo.

Ma la forma miglior, che vive ancora,
E vivrà sempre su nell' alto cielo,
Di sue bellezze ogni or più m' innamora.

E vo, sol in pensar, cangiando 'l pelo,
Qual ella è oggi e 'n qual parte dimora;
Qual a vedere il suo leggiadro velo.

SONNET LI.

Il devient d'autant plus amoureux de Laure dans le ciel,
qu'il aurait dû moins l'aimer sur la terre.

Mes jours plus promptement que la daine légère,
Ou comme une ombre, ont fui ; ni plus ni moins constant
Qu'un clin d'œil fut leur bien, moi rarement content ;
Aussi ma souvenance est douce et bien amère.

O monde plein d'orgueil, d'erreur et de misère,
Bien aveugle est celui qui sur toi va comptant !
Mon cœur tu m'as fait perdre, et, captif à l'instant,
Celle-là le retient qui n'est plus que poussière.

Mais son âme qui vit encor présentement,
Qui toujours survivra de la vie éternelle,
Plus que jamais me semble et plus noble et plus belle.

Et je vieillis sans cesse, en pensant seulement
Ce qu'elle est aujourd'hui, puis quelle est sa demeure,
Et ce qu'est devenu son beau corps à cette heure.

SONETTO LII.

Rivede Valchiusa. Tutto gli parla di lei. Pensa al passato,
e se ne rattrista.

Sento l' aura mià antica, e i dolci colli
Veggio apparir onde 'l bel lume nacque
Che tenne gli occhi miei mentr' al Ciel piacque
Bramosi e lieti, or li tien tristi e molli.

O caduche speranze ! o pensier folli !
Vedove l' erbe, e torbide son l' acque ;
E voto e freddo 'l nido in ch' ella giacque,
Nel qual io vivo, e morto giacer volli,

Sperando al fin dalle soavi piante
E da' begli occhi suoi, che 'l cor m' hann' arso,
Riposo alcun delle fatiche tante.

Ho servito a signor crudele e scarso ;
Ch' arsi quanto il mio foco ebbi davante ;
Or vo piangendo il suo cenere sparso.

SONNET LII.

Il revoit Vaucluse. Tout lui parle de Laure. Il pense au passé,
et il s'en attriste.

L'air de jadis je sens, et je vois apparaître
Les lieux où mon Soleil naquit sur ces coteaux,
Qui fit tant qu'il vécut mes charmes si nouveaux,
Quand maintenant je dois de larmes me repaître.

Qu'il est caduc l'espoir qu'on voit dans l'homme naître !
Les herbes veuves sont, et troubles sont les eaux ;
Vide et froid est le nid où ses membres si beaux
Reposaient, où je vis, où mort je voulus être,

Comptant qu'il me viendrait de ses pieds, de ses yeux,
Qui mon cœur ont détruit par leur bien longue intrigue,
Quelque léger repos à ma longue fatigue.

Un maître j'ai servi bien avaricieux ;
Sans cesse je brûlai tant qu'elle fut en vie ;
Je la pleure aujourd'hui que la mort l'a ravie.

SONETTO LIII.

La vista della casa di Laura gli ricorda quant' ei fu felice,
e quanto è misero.

È questo 'l nido in che la mia fenice
Mise l' aurate e le purpuree penne;
Che sotto le sue ali il mio cor tenne,
E parole e sospiri anco ne elice?

O del dolce mio mal prima radice,
Ov' è 'l bel viso onde quel lume venne,
Che vivo e lieto, ardendo, mi mantenne?
Sola eri in terra; or se' nel ciel felice.

E m' hai lasciato qui misero e solo,
Tal che pien di duol sempre al loco torno
Che per te consecrato onoro e colo;

Veggendo a' colli oscura notte intorno,
Onde prendesti al ciel l' ultimo volo,
E dove gli occhi tuoi solean far giorno.

SONNET LIII.

La vue de la maison de Laure lui rappelle combien il fut heureux
et combien il est malheureux.

Le voilà donc ce nid où son plumage d'or
Mon phénix étalait et ses couleurs si belles,
Qui retenait mon cœur sous ses brillantes ailes,
Qui des chants, des soupirs en fait jaillir encor !

O toi d'où mon doux mal prit sa source d'abord,
Où sont donc les beaux yeux aux vives étincelles,
Qui vif et gai m'ont fait dans mes flammes cruelles ?
Sur terre unique, au ciel bienheureux est ton sort,

Lorsque tu m'as laissé seul ici dans la peine !
Et mon cœur plein de deuil à ce lieu me ramène
Que tu sanctifias, que j'ai tant en honneur ;

Et je vois le coteau, dans une sombre horreur,
D'où tu partis au ciel en fuyant cette terre,
D'où tes yeux éclairaient l'ambiante atmosphère.

CANZONE III.

Allegoricamente describe le virtù di lei, e ne piange la morte immatura.

Standomi un giorno, solo, alla fenestra,
Onde cose vedea tante e sì nove
Ch' era sol di mirar quasi già stanco,
Una fera m' apparve da man destra
Con fronte umana da far arder Giove,
Cacciata da duo veltri, un nero, un bianco,
Che l' uno e l' altro fianco
Della fera gentil mordean sì forte,
Che 'n poco tempo la menaro al passo
Ove chiusa in un sasso
Vinse molta bellezza acerba Morte;
E mi fe sospirar sua dura sorte.

Indi per alto mar vidi una nave
Con le sarte di seta e d' ôr la vela,
Tutta d' avorio e d' ebano contesta;
E 'l mar tranquillo e l' aura era soave,
E 'l ciel qual è se nulla nube il vela;

CANZONE III.

Il décrit allégoriquement les vertus de Laure, et il en pleure
la mort prématurée.

Un jour qu'à ma fenêtre attentif, curieux,
J'admirais des objets d'une nouveauté telle
Que j'étais presque las de repaître mes yeux,
Une bête je vis à droite, mais si belle
Que Jupiter se fût vite enflammé pour elle ;
Deux lévriers suivaient, un noir et l'autre blanc,
 Dans le droit et gauche flanc
De la fière beauté faisant telle morsure
Qu'en peu d'instants conduite elle fut sur le bord
 De l'asile de la Mort,
Qui vite s'empara de sa belle capture.
Et moi je soupirai sur sa triste aventure.

D'autre part, sur la mer un vaisseau je crus voir ;
D'ivoire il était fait, d'ébène le plus noir ;
Les cordages de soie, et d'un bel or la voile ;
Calme la mer était, et les vents en prison,
Et le ciel comme il est lorsque rien ne le voile :

Ella carica di ricca merce onesta.
Poi repente tempesta
Oriental turbò sì l' aere e l' onde,
Che la nave percosse ad uno scoglio.
O che grave cordoglio !
Breve ora oppresse e poco spazio asconde
L' alte ricchezze a null' altre seconde.

In un boschetto novo i rami santi
Fiorian d' un lauro giovenetto e schietto,
Ch' un degli arbor pareva di paradiso ;
E di sua ombra uscian sì dolci canti
Di vari augelli, e tanto altro diletto,
Che dal mondo m' avean tutto diviso.
E mirandol io fiso,
Cangiass' il ciel intorno, e tinto in vista,
Folgorando 'l percosse, e da radice
Quella pianta felice
Subito svelse : onde mia vita è trista ;
Che simil ombra mai non si racquista.

Chiara fontana in quel medesimo bosco
Sorgea d' un sasso, ed acque fresche e dolci
Spargea, soavemente mormorando :
Al bel seggio riposto, ombroso e fosco,
Nè pastori appressavan nè bifolci,
Ma ninfe e muse, a quel tenor cantando.

Honnête et précieuse était la cargaison,
Lorsque subitement gronde
Un vent de l'orient qui l'air trouble et puis l'onde,
Et le navire fut brisé sur un écueil.

O source de tant de deuil !
Un seul instant suffit pour faire disparaître
De si rares trésors , et sans pareils peut-être !

Dans un récent bosquet, les rameaux précieux
D'un laurier fleurissaient aux allures novices.
On eût dit qu'il tenait sa nature des Cieux ;
De son ombre sortaient les chants mélodieux
De différents oiseaux et tant d'autres délices
Que je croyais goûter de célestes prémices.

Et pendant que fixement
Je l'admirais, le ciel noircit subitement,
Le tonnerre frappant la bienheureuse plante,
De sa racine pendante
Elle fut aussitôt : et triste désormais
Je suis, car tel ombrage on ne verra jamais.

Dans le même bosquet, une claire fontaine
Jaillissait d'un rocher, et sa rive et la plaine
Résonnaient du doux bruit de ses limpides eaux ;
Et dans ce lieu paisible, ombragé de coteaux ,
Des pasteurs, des bouviers on ne voyait la trace ,
Mais des nymphes chantaient, des muses avec grâce.

Ivi m' assisi; e quando
 Più dolcezza prendea di tal concento
 E di tal vista, aprir vidi uno speco,
 E portarsene seco
 La fonte e 'l loco : ond' ancor doglia sento,
 E sol della memoria mi sgomento.

Una strania fenice, ambedue l' ale
 Di porpora vestita e 'l capo d' oro,
 Vedendo per la selva, altera e sola,
 Veder forma celeste ed immortale
 Prima pensai, fin ch' allo svelto alloro
 Giunse, ed al fonte che la terra invola.
 Ogni cosa alfin vola :
 Che mirando le frondi a terra sparse
 E 'l troncon rotto, e quel vivo umor secco,
 Volse in se stessa il becco
 Quasi sdegnando; e 'n un punto disparsè :
 Onde 'l cor di pietate e d' amor m' arse.

Al fin vid' io per entro i fiori e l' erba
 Pensosa ir sì leggiadra e bella donna,
 Che mai nol penso ch' i' non arda e treme :
 Umile in se, ma 'ncontr' Amor superba :
 Ed avea in dosso sì candida gonna,
 Sì testa, ch' oro e neve pareva insieme :
 Ma le parti supreme

Et quand de concerts si beaux,
Assis là, je goûtais la douceur enivrante,
Et d'une telle vue, un gouffre alors s'ouvrit
 Qui dans son sein engloutit
La fontaine et le sol. Et mon âme tremblante
Par le seul souvenir se consume et frémit.

Un étrange phénix, dont brillaient les deux ailes
Du pourpre le plus beau, d'or étant son cimier,
Je vis dans la forêt; ses formes étaient telles
Que je les croyais bien célestes, immortelles,
Jusqu'au jour qu'arraché j'aperçus le laurier,
Et dans le gouffre aussi s'engloutir la fontaine.

 Quel objet ne prend son vol!
Quand le feuillage il vit dispersé sur le sol,
Le tronc mort, du cours d'eau déjà sèche la veine,
 Dans sa colère soudaine
Se frappant de son bec, aussitôt il mourut,
Et de pitié, d'amour, un feu dans moi parut.

Une femme pensive, admirable et charmante,
Sur l'herbe enfin je vis, sur les fleurs s'avancer,
Que je ne puis sans craindre ou brûler y penser.
Très-humble elle semblait, d'amour insouciant.
Recouverte elle était d'un si blanc vêtement,
Que de neige et d'or fait on l'aurait cru vraiment.

 Mais sa tête et son visage

Erano avvolte d' una nebbia oscura.
Punta poi nel tallon d' un picciol angue,
Come fior colto langue,
Lieta si dipartio, non che sicura.
Ahi null' altro che pianto al mondo dura !

Canzon, tu puoi ben dire :
Queste sei visioni al signor mio
Han fatto un dolce di morir desio.

Paraissaient entourés d'un bien sombre nuage.
Quand piquée au talon par un petit serpent,
Comme meurt en la coupant
La fleur, elle mourut joyeuse et rassurée ;
Seuls, dans ce monde, hélas ! les pleurs sont de durée !

Tu peux bien dire, Canzon :
Oui, ces six visions ont fait naître l'envie,
Bien douce à mon seigneur t, d'abandonner la vie.

BALLATA.

Gli è mitigato il dolore di dover sopravvivere a lei perchè
ella il conosce.

Amor, quando fioria
Mia spene e 'l guidardon d' ogni mia fede,
Tolta m' è quella ond' attendea mercede.

Ahi dispietata morte ! ahi crudel vita !
L' una m' ha posto in doglia,
E mie speranze acerbamente ha spente :
L' altra mi ten quaggiù contra mia voglia ;
E lei che se n' è gita
Seguir non posso, ch' ella nol consente :
Ma pur ogni or presente
Nel mezzo del mio cor Madonna siede,
E qual è la mia vita ella sel vede.

BALLADE.

La douleur qu'il ressent de lui survivre se trouve adoucie
parce qu'elle en a connaissance.

Quand j'entrevois le port,
Amour, et de ma foi la juste récompense,
Le trépas m'a ravi Laure et mon espérance.

Hélas ! cruelle vie ! Hélas ! cruelle mort !

L'une a fait mon deuil, mes peines,
Et durement rendu mes espérances vaines ;
L'autre me tient sur terre et contre mon vouloir !

De la suivre j'ai l'envie,
Mais elle n'y consent, je n'en ai le pouvoir.

Néanmoins toujours en vie,
Au milieu de mon cœur Madonne est constamment,
Et ma triste existence elle voit clairement.

CANZONE IV.

Rammemora quelle grazie ch' e' scorse in Laura sin dal primo
di in ch' ei la vide.

Tacer non posso, e temo non adopre
Contrario effetto la mia lingua al core,
Che vorria far onore
Alla sua donna che dal ciel n' ascolta.
Come poss' io se non m' insegna, Amore,
Con parole mortali agguagliar l' opre
Divine, e quel che copre
Alta umiltate in se stessa raccolta ?
Nella bella prigione, ond' or è sciolta,
Poco era stata ancor l' alma gentile
Al tempo che di lei prima m' accorsi;
Onde subito corsi
(Ch' era dell' anno e di mia etate aprile)
A coglier fiori in quei prati d' intorno,
Sperando agli occhi suoi piacer si adorno.

Muri eran d' alabastro e tetto d' oro,
D' avorio uscio, e fenestre di zaffiro,

CANZONE IV.

Il rappelle les grâces qu'il a remarquées dans Laure depuis
le premier jour qu'il la vit.

Me taire je ne peux, et je crains que pareille
Ma parole ne soit aux desseins de mon cœur,
 Qui voudrait bien faire honneur
A sa dame qui prête en paradis l'oreille.
Si tu ne viens m'aider, comment pourrai-je, Amour,
Moi mortel, célébrer ce chef-d'œuvre angélique,
 Et ce sein chaste et pudique
Qui d'une humilité si grande est le séjour ?
Dans la belle prison dont elle est séparée,
Cette âme, quand je vis Laure le premier jour,
Était bien peu de temps encore demeurée ;
 Et promptement, et joyeux
(Car c'était au printemps de l'an et de ma vie),
J'allai cueillir des fleurs dans la proche prairie,
Comptant, ainsi paré, complaire à ses beaux yeux.

D'ivoire¹ était la porte, en saphir la fenêtre,
Les murailles d'albâtre et la toiture d'or,

Onde 'l primo sospiro
Mi giunse al cor, e giugnerà l' estremo.
Indi i messi d' Amor armati uscìro
Di saette e di foco : ond' io di loro,
Coronati d' alloro,
Pur com' or fosse, ripensando tremo.
D' un bel diamante quadro e mai non scemo
Vi si vedea nel mezzo un seggio altero,
Ove sola sedea la bella donna.
Dinanzi una colonna
Cristallina, ed iv' entro ogni pensiero
Scritto, e fuor tralucea sì chiaramente,
Che mi fea lieto e sospirar sovente.

Alle pungenti, ardenti e lucid' arme,
Alla vittoriosa insegna verde,
Contra cu' in campo perde
Giove ed Apollo e Polifemo e Marte;
Ov' è 'l pianto ognor fresco e si rinverde,
Giunto mi vidi : e non possendo aitarne
Preso lasciai menarme
Ond' or non so d' uscir la via nè l' arte.
Ma siccom' uom talor che piange, e parte
Vede cosa che gli occhi e 'l cor alletta,
Così colei perch' io son in prigione,
Standosi ad un balcone,
Che fu sola a' suoi dì cosa perfetta,

Où je vis tout d'abord naître
 Mes soupirs, d'où viendront tous mes derniers encor.
 Des messagers d'amour armés de là sortirent
 De flèches et de feu, de laurier couronnés ;
 Non moins tremblants, étonnés,
 Mes yeux sont aujourd'hui qu'à l'instant qu'ils les virent.
 Taillé dans le plus pur, le plus beau diamant,
 Un siège² apparaissait au centre, où noblement
 Assise résidait seule la belle dame ;
 Une colonne au devant,
 D'un aspect cristallin³, tout penser de son âme
 Portait écrit, dehors rendu clair pour mes yeux,
 Qui m'a fait soupirer et qui m'a fait joyeux.

Par l'aspect séduisant du triomphant emblème⁴,
 Par ses traits acérés, lumineux et perçants,
 Contre qui sont impuissants
 Jupiter, Apollon et Mars et Polyphème,
 Où la source des pleurs se rajeunit toujours,
 Vaincu je fus : et là, privé de tout secours,
 M'ont emmené comme proie,
 D'où pour sortir j'ignore et l'issue et la voie.
 Mais, semblable à celui qui pleure et qui repait
 Au même instant ses yeux d'une chose imprévue,
 Ainsi celle par qui prisonnier je suis fait,
 Apparaissant à ma vue,
 Elle qui de son temps fut l'être seul parfait,

Cominciai a mirar con tal desio,
Che me stesso e 'l mio mal posi in obblo.

l' era in terra, e 'l cor in paradiso,
Dolcemente obbliando ogni altra cura ;
E mia viva figura
Far sentia un marmo e 'mpier di maraviglia ;
Quand' una donna assai pronta e sicura,
Di tempo antica e giovene del viso,
Vedendomi sì fiso
All' atto della fronte e delle ciglia,
Meco, mi disse, meco ti consiglia,
Ch' i' son d' altro poder che tu non credi ;
E so far lieti e tristi in un momento,
Più leggiera che 'l vento ;
E reggo e volvo quanto al mondo vedi.
Tien pur gli occhi, com' aquila, in quel Sole ;
Parte dà orecchi a queste mie parole.

Il dì che costei nacque, eran le stelle
Che producon fra voi felici effetti,
In luoghi alti ed eletti,
L' una ver l' altra con amor converse :
Venere e 'l padre con benigni aspetti
Tenean le parti signorili e belle ;
E le luci empie e felle
Quasi in tutto del ciel eran disperse.

Je pris à l'admirer un plaisir si suprême
Que j'oubliai mon mal et m'oubliai moi-même.

Moi sur terre j'étais, mon cœur en paradis,
Plongé dans les douceurs et loin de tous soucis ;
Et ma vivante figure
Comme un marbre restait surprise outre mesure,
Lorsqu'une femme⁵ antique, au regard jeune et vif,
Sûre dans son maintien et prompte de manières,
En me voyant si pensif
A l'immobilité du front et des paupières :
« Écoute, me dit-elle, et sois bien attentif,
Car plus que tu ne crois est grande ma puissance :
L'homme je rends joyeux et triste en un moment,
Moi plus prompte que le vent ;
Tout au monde subit mes lois, ma convenance ;
Sur ce Soleil⁶ maintiens, comme un aigle, tes yeux,
Et prête à ma parole un soin religieux.

Le jour qu'elle naquit, les étoiles si belles
Qui produisent chez vous les plus heureux effets,
Dans les lieux les plus parfaits
Toutes avec amour se regardaient entre elles ;
Jupiter et Vénus, souriants et bénins,
En maîtres dominaient à la plus belle place ;
Et tous les astres malins
Étaient errants du ciel sur la vaste surface.

Il sol mai sì bel giorno non aperse :
L' aere e la terra s' allegrava, e l' acque
Per lo mar avean pace e per li fiumi.
Fra tanti amici lumi,
Una nube lontana mi dispiacque ;
La qual temo che 'n pianto si risolve,
Se pietate altramente il Ciel non volve.

Com' ella venne in questo viver basso,
Ch' a dir il ver, non fu degno d' averla,
Cosa nova a vederla,
Già santissima e dolce, ancor acerba,
Parea chiusa in ôr fin candida perla :
Ed or carpone, or con tremante passo
Legno, acqua, terra o sasso
Verde facea, chiara, soave ; e l' erba
Con le palme e coi piè fresca e superba ;
E fiorir co' begli occhi le campagne,
Ed acquetar i venti e le tempeste
Con voci ancor non preste
Di lingua che dal latte si scompagne ;
Chiaro mostrando al mondo sordo e cieco
Quanto lume del ciel fosse già seco

Poi che crescendo in tempo ed in virtute
Giunse alla terza sua fiorita etate,
Leggiadria nè beltate

Jamais pour si beau jour ne brilla le soleil :
Sur la terre et dans l'air résonnait l'allégresse,
Sur les ondes régnait un calme sans pareil.

Au milieu de tant d'ivresse,
Un seul nuage au loin provoqua ma tristesse,
Qui pouvait se résoudre en pleurs disgracieux,
Si bien mieux, par pitié, n'en disposaient les Cieux.

Dès l'instant qu'en ce monde elle daigna se rendre,
Lui qui peu digne fut, disons-le, de l'avoir,

Chose si nouvelle à voir,

Douce et sainte déjà, quoique d'un âge tendre,
(Une perle enchâssée en l'or fin on eût dit)
A quatre pattes soit, puis à marche incertaine,
Les bois, l'eau, terre ou cailloux,
Elle rendait ou verts, ou transparente, ou doux ;
Et de fleurs par ses yeux s'embellissait la plaine ;
Sous ses pieds, sous ses mains, l'herbe aussi-mieux verdit ;
Aux vents, à la tempête, elle imposait silence

Par son langage incomplet,

Comme il est chez l'enfant que l'on sèvre du lait ;
Au monde aveugle et sourd mettant en évidence
Quel bel astre du ciel déjà son sol foulait.

Lorsqu'en âge croissant et croissant en sagesse,
Elle fut parvenue à sa belle jeunesse,

Jamais si grande beauté

Tanta non vide il Sol, credo, giammai.
Gli occhi pien di letizia e d' onestate,
E'l parlar di dolcezza e di salute.
Tutte lingue son mute
A dir di lei quel che tu sol ne sai.
Sì chiaro ha 'l volto di celesti rai,
Che vostra vista in lui non può fermarse :
E da quel suo bel carcere terreno
Di tal foco hai il cor pieno,
Ch' altro più dolcemente mai non arse.
Ma parmi che sua subita partita
Tosto ti fia' cagion d' amara vita.

Detto questo, alla sua volubil rota
Si volse, in ch' ella fila il nostro stame ;
Trista e certa indovina de' miei danni :
Che dopo non molt' anni,
Quella per ch' io ho di morir tal fame,
Canzon mia, spense Morte acerba e rea,
Che più bel corpo occider non potea.

Phœbus ne vit, je crois, ni de grâce semblable.
La joie en ses yeux fut avec l'honnêteté,
Dans sa parole étaient la douceur, la bonté.

Toute langue est incapable,
Ce que toi seul connais, de conter dignement.
Son visage brillait de rayons si célestes
Que nul mortel n'eût pu l'admirer fixement ;
Et de son corps si beau (toi-même tu l'attestes)

Ton cœur est tant enflammé,
Que nul d'un plus doux feu ne s'est vu consumé.
Mais son trépas subit fait pour toi l'existence
Bien amère, je crois, par sa cruelle absence. »

Cela dit, à sa roue elle imprima le cours
Où des mortels la vie elle file toujours.

Trop bien elle prédit mes tristes destinées,

Car, après bien peu d'années,
Celle pour qui j'aspire à voir finir mes jours,
Canzon, fut par la mort cruellement ravie.
Et de quel plus beau corps put-elle avoir envie ?

SONETTO LIV.

Potè ben Morte privarlo delle bellezze di Laura, ma non della
memoria di sue virtù.

Or hai fatto l' estremo di tua possa,
O crudel Morte, or hai 'l regno d'Amore
Impoverito, or di bellezza il fiore
E 'l lume hai spento, e chiuso in poca fossa ;

Or hai spogliata nostra vita e scossa
D' ogni ornamento e del sovran suo onore :
Ma la fama e 'l valor, che mai non more,
Non è in tua forza : abbiti ignude l' ossa ;

Che l' altro ha 'l cielo, e di sua chiaritate,
Quasi d' un più bel sol, s' allegra e gloria ;
E fia 'l mondo de' buon sempre in memoria.

Vinca 'l cor vostro in sua tanta vittoria,
Angel novo, lassù di me pietate,
Come vinse qui 'l mio vostra beltate.

SONNET LIV.

La Mort peut bien le priver des beautés de Laure, mais jamais
du souvenir de ses vertus.

Épuisés tu les as, ô Mort ! les éléments
De ta force, et réduit l'Amour à l'indigence ;
La lumière tu l'as éteinte, et la semence
De beauté renfermée en d'étroits gisements ;

Dépouillée, oui, tu l'as de tous ses ornements,
De son plus bel honneur, notre triste existence ;
Mais valeur et renom ne craignent ta puissance,
Car ils sont immortels : pour toi les ossements ;

Le reste est dans le ciel, qui se fait une gloire,
Comme d'un beau soleil, de sa haute clarté ;
Et des bons en tout temps survivra la mémoire.

Comme ici-bas de moi votre grande beauté
Victorieuse fut, faites donc, nouvel ange,
Que là-haut la pitié votre cœur¹ pour moi change.

SONETTO LV.

S' acqueta nel suo dolore vedendola beata in cielo, ed immortal
sulla terra.

L' aura e l' odore e 'l refrigerio e l' ombra
Del dolce lauro, e sua vista fiorita,
Lume e riposo di mia stanca vita,
Tolto ha colei che tutto 'l mondo sgombra.

Come a noi 'l Sol, se sua soror l' adombra,
Così l' alta mia luce a me sparita,
Io cheggio a Morte incontr' a Morte aita.
Di sì scuri pensieri Amor m'ingombra.

Dormito hai, bella donna, un breve sonno :
Or se' svegliata fra gli spirti eletti,
Ove nel suo Fattor l'alma s' interna.

E, se mie rime alcuna cosa ponno,
Consecrata fra i nobili intelletti,
Fia del tuo nome qui memoria eterna.

SONNET LV.

Il calme sa douleur en la voyant heureuse dans le ciel
• et immortelle sur la terre.

L'air du bien doux laurier, sa présence fleurie,
Son ombre et son parfum, qui faisaient mon bonheur,
Ma lumière et ma paix, dans mon triste malheur,
Celle-là m'a tout pris, qui met fin à la vie.

Si Phébus on ne voit quand la lune est sortie,
De ma lumière ainsi l'aspect manque à mon cœur,
La Mort contre la Mort j'invoque en ma douleur ;
L'Amour a de pensers si noirs mon âme emplie.

Maintenant, belle dame, après un court sommeil,
Parmi tous les élus te trouve ton réveil,
Où de son Créateur l'âme a le doux partage.

Et si quelque puissance encor reste à mes vers ,
Je veux que ton nom soit survivant d'âge en âge
Parmi les plus fameux esprits de l'univers.

SONETTO LVI.

Nell' ultimo di in ch' ei la vide, tristo presagi a se stesso
grandi sventure.

L'ultimo, lasso, de' miei giorni allegri,
Che pochi ho visto in questo viver breve,
Giunt' era ; e fatto 'l cor tepida neve,
Forse presago de' di tristi e negri.

Qual ha già i nervi e i polsi e i pensier egri
Cui domestica febbre assalir deve,
Tal mi sentia, non sapend' io che leve
Venisse 'l fin de' miei ben non integri.

Gli occhi belli, ora in ciel chiari e felici
Del lume onde salute e vita piove,
Lasciando i miei qui miseri e mendici,

Dicean lor con faville oneste e nove :
Rimanetevi in pace, o cari amici,
Qui mai più no, ma rivedrenne altrove.

SONNET LVI.

Le dernier jour qu'il la vit, il se prédit, dans sa tristesse,
de grandes infortunes.

De mes jours fortunés c'était l'heure dernière :
Dans cette vie, hélas ! j'en ai si peu comptés
Et mon cœur présageait qu'ils seraient attristés,
Entouré qu'il était d'une froide glacière.

Comme l'homme qui craint sa fièvre journalière,
A les penses, le pouls, et les nerfs irrités,
Tel j'étais, ignorant que mes félicités
S'avançaient vers leur fin d'une aile bien légère.

Les beaux yeux qui ce jour jouissent dans les cieux,
De qui vie et santé fait pleuvoir sur nos têtes ,
Laisant ici les miens tristes et soucieux,

Leur dirent, rayonnants d'étincelles honnêtes :
Chers amis, calmez-vous, car sur terre jamais
Nous ne nous reverrons, mais ailleurs désormais.

SONETTO LVII.

Cieco non conobbe che gli sguardi di lei in quel di doveano
essere gli ultimi.

O giorno, o ora, o ultimo momento,
O stelle congiurate a 'mpoverirme !
O fido sguardo, or che volei tu dirme,
Partend'io per non esser mai contento ?

Or conosco i miei danni, or mi risento :
Ch' i' credeva (ahi credenze vane e 'nfirmo !)
Perder parte, non tutto, al dipartirme.
Quante speranze se ne porta il vento !

Che già 'l contrario era ordinato in cielo ;
Spegner l' almo mio lume ond' io vivea ;
E scritto era in sua dolce amara vista.

Ma 'nnanzi agli occhi n' era posto un velo,
Che mi fea non veder quel ch' i' vedea,
Per far mia vita subito più trista.

SONNET LVII.

Aveugle, il ne connut point que ses regards en ce jour devaient
être les derniers.

O jour ! ô le dernier instant de jouissance !
Astres tous conjurés contre moi sans égard !
Que voulais-tu me dire, ô bien-aimé regard ,
Quand je partis, quittant pour toujours ta présence ?

Aujourd'hui clairement je vois mon indigence ;
Car je croyais, hélas ! (espoir trop plein de fard)
Perdre un peu, non le tout, le jour de mon départ.
Si prompt que le vent s'enfuit notre espérance !

Car il était déjà décrété dans les cieux
D'éteindre ce soleil dont je vivais joyeux ,
Et bien écrit aussi dans sa feinte allégresse.

Mais un voile à mes yeux la vérité cachait,
Qui ce que je voyais de saisir m'empêchait,
Pour rendre plus soudaine et vive ma tristesse.

SONETTO LVIII.

E' doveva antiveder il suo danno all' insolito sfavillare
degli occhi di lei.

Quel vago, dolce, caro, onesto sguardo
Dir pareva : To' di me quel che tu puoi ;
Che mai più qui non mi vedrai da poi
Ch' arai quinci 'l piè mosso a mover tardo.

Intelletto veloce più che pardo,
Pigro in antiveder i dolor tuoi,
Come non vedestu negli occhi suoi
Quel che ved' ora, ond' io mi struggo ed ardo ?

Taciti, sfavillando oltre lor modo,
Dicean : O lumi amici, che gran tempo,
Con tal dolcezza feste di noi specchi,

Il ciel n' aspetta : a voi parrà per tempo ,
Ma chi ne strinse qui, dissolve il nodo ;
E 'l vostro, per farv' ira, vuol che 'nvecchi.

SONNET LVIII.

Il devait prévoir son malheur aux éclairs insolites de ses yeux.

Cet honnête, ce doux, cet aimable regard
Semblait dire : De moi prends à ta convenance ,
Car tu vas pour toujours perdre ici ma présence,
Du jour que partira ton pied qui se meut tard.

Toi, mon esprit, plus prompt que le vif léopard,
Mais qui si tardif es à prévoir la souffrance,
Que n'as-tu dans ses yeux bien su lire d'avance
Ce qui tant me désole et que tu vois sans fard ?

Silencieux, mais pleins d'un éclat insolite,
Ils disaient : Yeux amis, qui prîtes si longtemps,
A vous mirer dans nous, des plaisirs si constants,

On nous attend au ciel : pour vous c'est bien trop vite ;
Qui nous y mit nous sort de ces mortels séjours ;
Et, malgré vous, il veut que plus durent vos jours.

CANZONE V.

Visse lieto, e non visse che per lei. E' doveva dunque saper morire
a suo tempo.

Solea dalla fontana di mia vita
Allontanarme, e cercar terre e mari,
Non mio voler, ma mia stella seguendo;
E sempre andai (tal Amor diemmi aita),
In quelli esilii, quanto e' vide, amari,
Di memoria e di speme il cor pascendo.
Or, lasso, alzo la mano, e l' arme rendo
All' empia e violenta mia fortuna,
Che privo m' ha di sì dolce speranza.
Sol memoria m' avanza;
E pasco 'l gran desir sol di quest' una :
Onde l' alma vien men, frale e digiuna.

Come a corrier tra via, se 'l cibo manca,
Conven per forza rallentar il corso,
Scemando la virtù che 'l fea gir presto;
Così, mancando alla mia vita stanca
Quel caro nutrimento, in che di morso

CANZONE V.

Il vécut joyeux , et il ne vécut que par elle ; il aurait dû savoir mourir à temps.

Souvent je m'éloignais de ma source de vie,
Parcourant monts et mers, et des pays lointains,
Non d'après mon vouloir , mais suivant mes destins ;
Et de l'Amour j'allais sans cesse en compagnie ,
Dans ces exils si durs elle a bien dû le voir,
Mon cœur de souvenir nourrissant et d'espoir.
Mes armes maintenant entre les mains j'abdique
De ma fortune, hélas ! pour moi toujours inique ,
Qui ma douce espérance a de sa main détruit.

Seul le souvenir persiste ;
Et de ce soutien seul mon grand désir existe :
Aussi mon âme à jeun tremble et s'évanouit.

Comme le voyageur manquant de nourriture
Sa marche ralentit, contraint par la nature,
La vertu qui pressait sa course diminuant,
Ainsi, ne pouvant plus me nourrir maintenant
De ce cher aliment, dont a privé le monde

Diè chi 'l mondo fa nudo e 'l mio cor mesto,
Il dolce acerbo, e 'l bel piacer molesto
Mi si fa d' ora in ora : onde 'l cammino
Sì breve non fornir spero e pavento.
Nebbia o polvere al vento,
Fuggo per più non esser pellegrino.
E così vada, s' è pur mio destino.

Mai questa mortal vita a me non piacque
(Sassel Amor, con cui spesso ne parlo)
Se non per lei che fu 'l suo lume e 'l mio.
Poi che 'n terra morendo, al ciel rinacque
Quello spirto ond' io vissi, a seguitarlo
(Licito fosse) è 'l mio sommo desio.
Ma da dolermi ho ben sempre perch' io
Fui mal accorto a provveder mio stato,
Ch' Amor mostrommi sotto quel bel ciglio,
Per darmi altro consiglio :
Che tal morì già tristo e sconsolato,
Cui poco innanzi era 'l morir beato.

Negli occhi ov' abitar solea 'l mio core,
Fin che mia dura sorte invidia n' ebbe,
Che di sì ricco albergo il pose in bando,
Di sua man propria avea descritto Amore,
Con lettere di pietà, quel ch' avverrebbe
Tosto del mio sì lungo ir desiando ;

L'avare mort qui fait ma tristesse profonde ,
Le doux pour moi devient amer de jour en jour,
Et fade le plaisir, et craintif je n'espère
De voir longtemps durer sur terre mon séjour :

Car tel qu'au vent la poussière
Je m'enfuis pour cesser d'être ici pèlerin.
Qu'il en soit donc ainsi, si tel est mon destin.

Que la mortelle vie à mon cœur ne sut plaire
Nous en parlons souvent, il le sait bien l'Amour),
Hors par elle, qui fut la sienne et ma lumière,
Puisque, mourant sur terre, au céleste séjour
Vit encor cet esprit, mon soutien (de le joindre
Que ne m'est-il permis !), c'est mon plus grand désir.
Mais de moi j'ai tant lieu de me plaindre à loisir,
Qui si mal prévoyant fus de ne pas voir poindre
Mon malheur, que l'Amour me montrait dans ses yeux,

En conseiller officieux :

De là vient que tel meurt abreuvé de tristesse ,
Qui naguère pouvait mourir dans l'allégresse.

Dans les yeux dont mon cœur avait fait son séjour,
Jusqu'à l'instant qu'il fut de demeure si belle
Banni par ma fortune envieuse et cruelle,
J'aurais pu voir écrit par les mains de l'Amour ,
En lettres de pitié, la triste conséquence,
Qui de mes longs désirs menaçait l'existence ;

Bello e dolce morire era allor quando,
Morend' io, non moria mia vita insieme,
Anzi vivea di me l' ottima parte :
Or mie speranze sparte
Ha morte, e poca terra il mio ben preme;
E vivo; e mai nol penso ch' i' non treme.

Se stato fosse il mio poco intelletto
Meco al bisogno, e non altra vaghezza
L' avesse, desviando, altrove volto,
Nella fronte a Madonna avrei ben letto :
Al fin se' giunto d' ogni tua dolcezza
Ed al principio del tuo amaro molto.
Questo intendendo, dolcemente sciolto
In sua presenza del mortal mio velo
E di questa noiosa e grave carne,
Potea innanzi lei andarne
A veder preparar sua sedia in cielo :
Or l' andrò dietro omai con altro pelo.

Canzon, s' uom trovi in suo amor viver queto,
Di : Muor mentre se' lieto :
Che morte al tempo è non duol, ma refugio ;
E chi ben può morir, non cerchi indugio.

Ah ! qu'il eût été beau, bien plus doux de mourir,
Alors que moi mourant, et bien loin de périr,
Ma vie ¹ aurait vécu, puis ma noble partie ² :

Maintenant anéantie

L'espérance je vois, mon bien sous terre git ;
Et je vis ! d'y penser, dans moi la peur surgit.

Si quand il le fallait mon peu d'intelligence
Fût venue à mon aide , et qu'un autre désir
Ne l'eût sollicitée ailleurs pour son plaisir,
De Laure sur le front j'eusse alors lu d'avance :
« De tes douceurs la source est bientôt pour tarir ,
Et des douleurs pour toi l'ère est près de s'ouvrir. »
J'aurais à cet aspect, puis en présence d'elle ,
Rompu tous les chaînons de ma chaîne mortelle ,
Laisant là cette chair d'un poids si molesant ,
Car, avant elle partant,
J'aurais vu préparer au paradis son siège ,
Quand j'irai la revoir le front couvert de neige ³.

Un homme si tu vois dans ses amours joyeux,
Dis-lui, Canzon : Meurs donc, tant que tu vis heureux :
Car mourir à propos, loin d'être un deuil, profite ;
Et qui peut bien mourir, qu'il se hâte bien vite.

SESTINA.

Misero, tanto più brama la morte, quanto più sa ch' ei fu contento
e felice.

Mia benigna fortuna e 'l viver lieto,
I chiari giorni e le tranquille notti,
E i soavi sospiri, e 'l dolce stile
Che solea risonar in versi e 'n rime,
Volti subitamente in doglia e 'n pianto,
Odiar vita mi fanno e bramar morte.

Crudele, acerba, inesorabil Morte,
Cagion mi dai di mai non esser lieto,
Ma di menar tutta mia vita in pianto,
E i giorni oscuri e le dogliose notti.
I miei gravi sospir non vanno in rime,
E 'l mio duro martir vince ogni stile.

Ov' è condotto il mio amoroso stile?
A parlar d' ira, a ragionar di morte.
U' sono i versi, u' son giunte le rime
Che gentil cor udia pensoso e lieto?

SEXTINE.

Malheureux, il désire d'autant plus la mort qu'il sait combien
il fut heureux et content.

Ma riante fortune et mon vivre joyeux,
Mes jours beaux et sereins et mes pénibles nuits,
Mes suaves soupirs et l'agréable style
Qui si bien résonnait dans mes vers, dans mes rimes,
Vite changés en deuil, vite changés en larmes,
Me font haïr la vie et convoiter la mort.

Inhumaine et barbare, inexorable Mort,
Par toi je suis bien loin d'être jamais joyeux ;
Ma vie est un torrent de douloureuses larmes,
Mes jours sont ténébreux, bien chagrines mes nuits.
Mes pénibles soupirs je ne traduis en rimes,
Combien je suis martyr ne peut dire mon style.

A quoi donc est réduit mon bien amoureux style ?
A parler de colère, à parler de la mort !
Où sont-ils donc mes vers, où sont-elles mes rimes,
Qu'un cœur noble entendait, et pensif, et joyeux ?

Or' è 'l favoleggiar d' amor le notti ?
Or non parl' io nè penso altro che pianto.

Già mi fu col desir sì dolce il pianto,
Che condia di dolcezza ogni agro stile,
E vegghiar mi faceva tutte le notti :
Or m' è 'l pianger amaro più che morte,
Non sperando mai 'l guardo onesto e lieto,
Alto soggetto alle mie basse rime.

Chiaro segno Amor pose alle mie rime
Dentro a' begli occhi ; ed or l' ha posto in pianto,
Con dolor rimembrando il tempo lieto :
Ond' io vo col penser cangiando stile,
E ripregando te, pallida Morte,
Che mi sottragghi a sì penose notti.

Fuggito è 'l sonno alle mie crude notti,
E 'l suono usato alle mie roche rime,
Che non sanno trattar altro che morte ;
Così è 'l mio cantar converso in pianto.
Non ha 'l regno J' amor sì vario stile ;
Ch' è tanto or tristo, quanto mai fu lieto.

Nessun visse giammai più di me lieto ;
Nessun vive più tristo e giorni e notti :
E doppiando 'l dolor, doppia lo stile,

Où mes rêves d'amour sont-ils pendant mes nuits ?
Je ne sais plus penser et parler que de larmes !

Jadis, dans mes désirs, douces furent mes larmes ,
Qui savaient tempérer l'âcreté de mon style,
Et me faisaient veiller durant toutes les nuits.
Les larmes maintenant je hais plus que la mort,
Ne comptant plus revoir le regard si joyeux ,
Le but tant élevé de mes très-humbles rimes.

L'Amour un noble but prescrivit à mes rimes :
De parler des beaux yeux ; et maintenant des larmes
Je verse en souvenir de mes jours si joyeux ;
Et, changeant de penser, je change aussi de style,
Sans cesse te priant, pâle et livide Mort,
De bientôt mettre fin à mes pénibles nuits.

Le sommeil s'est enfui de mes cruelles nuits,
Et l'harmonie a fui de mes bien rauques rimes ,
Qui ne font maintenant que parler de la mort ;
Aussi mes chants se sont tous convertis en larmes.
Dans le règne d'amour tant ne change le style ;
Car plus triste est le mien qu'il fut jadis joyeux.

Personne ne fut plus que moi-même joyeux ;
Et nul ne vit plus triste et les jours et les nuits ;
La douleur redoublant, je redouble mon style ,

Che trae del cor sì lagrimose rime.
Vissi di speme ; or vivo pur di pianto,
Nè contra morte spero altro che morte.

Morte m' ha morto, e sola può far morte
Ch' i' torni a riveder quel viso lieto,
Che piacer mi faceva i sospiri e 'l pianto,
L' aura dolce e la pioggia alle mie notti;
Quando i pensieri eletti tessea in rime,
Amor alzando il mio debile stile.

Or avess' io un sì pietoso stile
Che Laura mia potesse torre a Morte,
Com' Euridice Orfeo sua senza rime :
Ch' i' viverei ancor più che mai lieto.
S' esser non può, qualcuna d' este notti
Chiuda omai queste due fonti di pianto.

Amor, i' ho molti e molt' anni pianto
Mio grave danno in doloroso stile ;
Nè da te spero mai men fere notti ;
E però mi son mosso a pregar Morte
Che mi tolla di qui, per farme lieto
Ov' è colei ch' io canto e piango in rime.

Se sì alto pon gir mie stanche rime,
Ch' aggiungan lei ch' è fuor d' ira e di pianto,

Qui de mon cœur extrait de larmoyantes rimes.
J'ai vécu d'espérance, et maintenant de larmes ;
Et je ne saurais plus compter que sur la mort.

La mort m'a fait mourir, et seule peut la mort
Me faire encor revoir ce visage joyeux :
Il me faisait aimer les soupirs et les larmes,
Qui furent et la pluie et les vents de mes nuits ,
Quand mes pensers choisis je transformais en rimes,
L'amour donnant la force à mon bien faible style.

Que n'ai-je maintenant un assez touchant style ,
Pour arracher ma Laure à la cruelle Mort,
Comme Orphée Eurydice, et sans l'aide des rimes !
Oh ! je vivrais alors plus que jamais joyeux.
Si je n'y puis compter, que l'une de ces nuits
Tarisse pour toujours ces deux sources de larmes.

Un si long temps, Amour , j'ai répandu des larmes
Sur mon bien triste sort, dans un douloureux style ,
Et je n'attends de toi de moins cruelles nuits ;
Si fréquemment pourtant j'ai supplié la Mort
De m'enlever d'ici, pour me rendre joyeux
Où vit celle qu'en pleurs je chante et dans mes rimes.

Si parler assez haut pouvaient mes tristes rimes,
Pour qu'elle les entende, elle qui, loin des larmes,

E fa 'l ciel or di sue bellezze lieto ;
Ben riconoscerà 'l mutato stile,
Che già forse le piacque, anzi che morte
Chiaro a lei giorno, a me fesse atre notti.

O voi che sospirate a miglior notti,
Ch' ascoltate d' amore o dite in rime,
Pregate non mi sia più sorda Morte,
Porto delle miserie e fin del pianto ;
Muti una volta quel suo antico stile,
Ch' ogni uom attrista, e me può far sì lieto.

Far mi può lieto in una o 'n poche notti :
E 'n aspro stile e 'n angosciose rime
Prego che 'l pianto mio finisca Morte.

De ses grandes beautés rend le ciel si joyeux,
Elle verrait combien il est changé mon style,
Qu'elle aima, je l'espère, avant que, par la mort,
Le jour se fit pour elle, et pour moi d'autres nuits.

O vous qui soupirez vers de meilleures nuits,
Qui parlez ou chantez de l'amour dans vos rimes,
Priez qu'elle ne soit pour moi sourde, la Mort,
Port de mon infortune et terme de mes larmes ;
Et qu'au moins une fois elle change de style.
Ce qu'on redoute tant me rendrait si joyeux !

Je puis être joyeux dans une ou quelques nuits ;
Et, dans un rude style, ou de plaintives rimes,
De mes larmes la fin je demande à la Mort.

SONETTO LIX.

Invia sue rime al sepolcro di lei, perchè la preghino
di chiamarlo seco.

Ite, rime dolenti, al duro sasso
Che 'l mio caro tesoro in terra asconde;
Ivi chiamate chi dal ciel risponde,
Benchè 'l mortal sia in loco oscuro e basso.

Ditele ch' i' son già di viver lasso,
Del navigar per queste orribili onde;
Ma ricogliendo le sue sparte fronde,
Dietro le vo par così passo passo,

Sol di lei ragionando viva e morta,
Anzi pur viva, ed or fatta immortale,
Acciocchè 'l mondo la conosca ed ame.

Piacciale al mio passar esser accorta,
Ch' è presso omai; siami a l' incontro, e quale
Ella è nel cielo, a se mi tiri e chiami.

SONNET LIX.

Il envoie ses rimes au tombeau de Laure , pour la prier
de l'appeler à elle.

Tristes rimes, allez au rocher qui tient close
La fosse qui ravit mon trésor à mes yeux ,
Et là celle appelez qui nous répond des cieux ,
Quoi qu'en lieu sombre et bas son corps mortel repose.

Dites-lui que la vie ici-bas m'indispose ,
Et surtout de voguer sur ces flots furieux ,
Mais qu'en bien recueillant ces rameaux¹ précieux,
Mon pied, et pas à pas, sur ses traces je pose ;

D'elle seule parlant, soit morte, soit vivante ,
D'elle qui toujours vit dans le ciel triomphante ,
Désirant qu'ici-bas tout homme en soit aimant.

Que lors de mon passage¹ elle soit attentive,
Il ne saurait tarder, m'attirant vivement ,
Pour qu'immortel au ciel comme elle je survive.

SONETTO LX.

Or ch' ella sa ch' ei fu onesto nell' amor suo, vorrà al fin consolarlo
pietosa.

S' onesto amor può meritar mercede,
E se pietà ancor può quant' ella suole,
Mercede avrò, che più chiara che 'l sole
A Madonna ed al mondo è la mia fede.

Già di me paventosa, or sa, nol crede,
Che quello stesso ch' or per me si vole,
Sempre si volse; e s' ella udia parole
O vedea 'l volto, or l' animo e 'l cor vede.

Ond' i' spero che 'nfin dal ciel si doglia
De' miei tanti sospiri: e così mostra,
Tornando a me sì piena di pietate.

E spero ch' al por giù di questa spoglia,
Venga per me con quella gente nostra,
Vera amica di Cristo e d' onestate.

SONNET LX.

Maintenant qu'elle n'ignore plus qu'il fut honnête dans son amour,
elle daignera enfin se montrer compatissante et le consoler.

D'un pur amour parfois si le prix on reçoit ,
Si la pitié possède encore sa puissance,
J'obtiendrai mon pardon, si claire l'évidence
De mon amour à Laure, au monde sembler doit.

Jadis de moi craintive, en ce jour elle croit
Que tel est mon vouloir, tel il était d'avance ;
Si ma voix elle ouït, ou bien vit ma souffrance,
Mon âme maintenant et mon cœur elle voit.

Et du ciel, je l'espère, elle entend avec peine
Enfin mes longs soupirs, et que de pitié pleine
Elle viendra vers moi, voulant me le prouver.

Et qu'au jour où sera ma dépouille défaite,
Je la verrai venir bien prompte me trouver,
Avec les vrais amis du Christ et de l'honnête.

SONETTO LXI.

Videla in immagine quale spirito celeste. E' voleva seguitarla :
ed ella spari.

Vidi fra mille donne una già tale,
Ch' amorosa paura il cor m' assalse,
Mirandola in immagini non false
Agli spirti celesti in vista eguale.

Niente in lei terreno era o mortale,
Siccome a cui del ciel, non d' altro, calse.
L' alma, ch' arse per lei sì spesso ed alse,
Vaga d' ir seco, aperse ambèdue l' ale.

Ma tropp' era alta al mio peso terrestre :
E poco poi m' uscì 'n tutto di vista;
Di che pensando, ancor m' agghiaccio e torpo.

O belle ed alte e lucide fenestre
Onde colei che molta gente attrista
Trovò la via d' entrare in sì bel corpo!

SONNET LXI.

Il la voit en image telle qu'un esprit céleste ; il voulait la suivre,
mais elle disparaît.

De femmes sur un mille, une jadis si belle,
Qui d'amoureuse peur mon cœur tremblant rendit,
Parfaitement semblable au plus céleste esprit,
En image je vis, non fausse, mais réelle.

En elle rien n'était à l'allure mortelle,
Comme celle à qui rien, hors le ciel, ne sourit.
Mon âme, qui toujours pour elle tant souffrit,
Désirant la rejoindre, ouvrit vite son aile.

Mais trop haute elle était pour mon être pesant,
Et bientôt je la vis prompte disparaissant :
D'y penser seulement mon sang frémit et glace.

Grand était votre éclat, beaux yeux si pleins de grâce,
Par où celle qui fait l'effroi du genre humain
Pour entrer dans son corps si beau prit le chemin !

SONETTO LXII.

Gli sta si fisa nel cuore e negli occhi, ch' e' giunge talvolta
a crederla viva.

Tornami a mente, anzi v' è dentro, quella
Ch' indi per Lete esser non può sbandita,
Qual io la vidi in su l' età fiorita,
Tutta accesa de' raggi di sua stella.

Si nel mio primo occorso onesta e bella
Veggiola in se raccolta e sì romita,
Ch' i' grido : Ell' è ben dessa ; ancora è in vita :
E 'n don le cheggio sua dolce favella.

Talor risponde e talor non fa motto.
I', com' uom ch' erra e poi più dritto estima,
Dico alla mente mia : Tu se' 'ngannata !

Sai che 'n mille trecento quarantotto,
Il dì sesto d' aprile, in l' ora prima,
Del corpo uscio quell' anima beata.

SONNET LXII.

Il l'a toujours si présente dans son cœur et dans ses yeux,
qu'il arrive parfois à la croire vivante.

Dans mon esprit je vois, même en intimité,
Telle que je la vis, jeune encore et fleurie,
Des rayons de son astre éclatante, embellie,
Celle que ne saurait en bannir le Léthé.

Et, quand si chaste elle est, et telle sa beauté,
Tant je la vois modeste, à tel point recueillie,
Que je crie : Oui, déesse elle est, et même en vie !
Daigne donc me parler, dis-je surexcité.

Tantôt elle répond, et tantôt elle écoute ;
Moi, comme un homme errant qui dissipe son doute,
A mon âme je dis : Mais l'erreur te séduit !

Tu sais bien que l'an mil trois cent quarante-huit,
Le six du mois d'avril, et sur la sixième heure,
Cette âme déserta sa terrestre demeure.

SONETTO LXIII.

Natura, oltr' al costume, riuni in lei ogni bellezza, ma fecela
tosto sparire.

Questo nostro caduco e fragil bene,
Ch' è vento ed ombra ed ha nome beltate,
Non fu giammai, se non in questa etate,
Tutto in un corpo; e ciò fu per mie pene.

Che natura non vol, nè si conviene,
Per far ricco un, por gli altri in povertate :
Or versò in una ogni sua largitate :
Perdonimi qual è bella, o si tene.

Non fu simil bellezza antica o nova ;
Nè sarà, credo ; ma fu sì coverta,
Ch' appena se n' accorse il mondo errante.

Tosto disparve : onde 'l cangiar mi giova
La poca vista a me dal cielo offerta
Sol per piacer alle sue luci sante.

SONNET LXIII.

La nature, bien plus qu'elle n'a coutume, réunit en elle toutes
les beautés, mais elle la fit disparaître bien rapidement.

Ce bien dont la durée, hélas! est si volage,
Qui n'est qu'une ombre, un vent, qu'on appelle beauté,
Dans un seul corps ne fut dans son intégrité,
A moins dans notre siècle, et pour mon grand dommage.

Car le sort ne voudrait, il ne serait pas sage,
Qu'un seul eût tout, faisant d'autrui la pauvreté;
Entière elle eut pourtant sa libéralité :
Beauté vraie ou fictive, excusez mon langage.

Et nul âge jamais ne vit de tels attraits;
Jamais on n'en verra; sa réserve fut telle,
Que les gens même errants ne s'aperçurent d'elle.

Vite elle disparut, et je perds sans regrets
Le bien trop court plaisir qui flatta mes paupières,
Et seulement pour plaire à ses saintes lumières.

SONETTO LXIV.

Disingannato dall' amor suo di quaggiù, rivolgesi ad amarla
nel cielo.

O tempo, o ciel volubil, che fuggendo
Inganni i ciechi e miseri mortali;
O di veloci più che vento e strali,
Or ab esperto vostre frodi intendo.

Ma scuso voi, e me stesso riprendo :
Che natura a volar v' aperse l' ali;
A me diede occhi : ed io pur ne' miei mali
Li tenni ; onde vergogna e dolor prendo.

E sarebbe ora, ed è passata omai ,
Da rivoltarli in più sicura parte,
E poner fine agl' infiniti guai.

Nè dal tuo giogo, Amor, l' alma si parte,
Ma dal suo mal ; con che studio, tu 'l sai :
Non a caso è virtute, anzi è bell' arte.

SONNET LXIV.

Désabusé de son amour d'ici-bas, il s'applique à l'aimer dans le ciel.

O ciel mobile, ô temps qui, fuyant vite,
De l'aveugle mortel faites l'erreur si sûre ;
O jours dont le trajet bien moins que l'éclair dure,
Vos fraudes par l'essai je sais présentement.

Je sais vous excuser, moi-même en me blâmant ;
Des ailes pour voler vous donna la nature,
Moi des yeux je reçus, mais une voie impure
Je leur traçai : de là ma honte et mon tourment.

Et l'heure est bien venue, elle est même passée,
De bien les diriger vers des destins plus beaux,
Et de poser un terme enfin à tous mes maux.

Ce n'est pas de ton joug que mon âme est lassée,
Amour, mais de mon mal ; et tu sais par quel art
Le vouloir sage rend, non l'effet du hasard.

SONETTO LXV.

Ben a ragione e' teneasi felice in amarla, se Dio se la tolse
come cosa sua.

Quel che d' odore e di color vincea
L' odorifero e lucido oriente,
Frutti, fiori, erbe e frondi ; onde 'l ponente
D' ogni rara eccellenzia il pregio avea ;

Dolce mio lauro, ov' abitar solea
Ogni bellezza, ogni virtute ardente,
Vedeva alla sua ombra onestamente
Il mio Signor sedersi e la mia Dea.

Ancor io il nido di pensieri eletti
Posi in quell' alma pianta ; e 'n foco e 'n gelo
Tremando, ardento, assai felice fui.

Pieno era 'l mondo 'e' suoi onor perfetti ;
Allor che Dio, per adornarne il cielo,
La si ritolse : e cosa era da lui

SONNET LXV.

Il avait bien raison de se trouver heureux de l'aimer, si Dieu
la lui a ravie comme lui appartenant.

Celui dont la couleur et l'odeur surpassaient
L'éclat de l'Orient, son parfum, sa richesse,
Dans ses fleurs, dans ses fruits; d'où le prix de sagesse
Et le prix de valeur pour l'Occident naissaient;

Mon bien-aimé laurier, où toujours résidaient
La suprême beauté, la vertu, la noblesse,
Sous son ombre voyait l'Amour et ma déesse
Qui très-honnêtement ensemble s'asseyaient.

Mes doux pensers aussi sur cette belle plante
Avaient placé leur nid, et, quoique bien souffrante
Dans la glace et le feu, mon âme eut du bonheur.

Et le monde était plein de son parfait honneur,
Alors qu'il plut à Dieu, pour orner sa demeure,
D'ordonner qu'ici-bas sonnât sa dernière heure.

SONETTO LXVI.

Ei sol, che la piange, e 'l cielo, che la possiede, la conobbero
mentre visse.

Lasciato hai, Morte, senza sole il mondo
Oscuro e freddo, Amor cieco ed inerme,
Leggiadria ignuda, le bellezze inferme,
Me sconsolato ed a me grave pondo ;

Cortesìa in bando ed onestate in fondo :
Dogliom' io sol, nè sol ho da dolerme ;
Che svelt' hai di virtute il chiaro germe.
Spento il primo valor, qual fia il secondo ?

Pianger l' aer e la terra e 'l mar devrebbe
L' uman legnaggio, che, senz' ella, è quasi
Senza fior prato, o senza gemma anello.

Non la conobbe il mondo mentre l'ebbe :
Conobbil' io, ch' a pianger qui rimasi,
E 'l Ciel, che del mio pianto or si fa bello.

SONNET LXVI.

Lui seul, qui la pleure, et le ciel, qui la possède, la connurent
pendant qu'elle vivait.

O Mort, obscur et froid tu l'as laissé le monde
Sans soleil, et l'Amour aveugle, et la beauté
Infirme, quand la grâce est dans la nudité,
Moi pliant sous le faix de ma douleur profonde.

L'honnêteté n'est plus, ni l'amitié féconde ;
Quand je ne souffre seul, je suis seul tourmenté ;
Pris tu l'as de vertu le germe et d'équité ;
La valeur vraie éteinte, où trouver sa seconde ?

L'air, la terre, la mer, devraient bien déplorer
Le sort du genre humain, qui comme les prairies
Sans fleurs se trouve nu, l'anneau sans pierreries.

Tant que le monde l'eut, il parut l'ignorer ;
Moi seul je la connus, qui verse ici des larmes,
Et le Ciel, dont l'objet de mon deuil fait les charmes.

SONETTO LXVII.

Si scusa di non averla lodata com' ella merita, perchè gli era impossibile.

Conobbi, quanto il Ciel gli occhi m' aperse,
Quanto studio ed Amor m' alzaron l' ali,
Cose nove e leggiadre, ma mortali,
Ch' n un soggetto ogni stella cosperse.

L' altre tante, sì strane e sì diverse
Forme altere, celesti ed immortali,
Perchè non furo all' intelletto eguali,
La mia debile vista non sofferse.

Onde quant' io di lei parlai nè scrissi,
Ch' or per lodi anzi a Dio preghi mi rende,
Fu breve stilla d' infiniti abissi :

Che stilo oltra l' ingegno non si stende ;
E per aver uom gli occhi nel sol fissi ,
Tanto si vede men , quanto più splende.

SONNET LXVII.

Il s'accuse de ne pas l'avoir louée comme elle le mérite,
parce que la chose lui était impossible.

Je connus, quand le Ciel m'ouvrit les yeux pour voir,
Quand l'étude et l'amour déployèrent mes ailes,
Des grâces, des beautés si grandes, mais mortelles,
Qu'en un être à l'envi les cieus firent pleuvoir.

Et je vis des vertus d'un si puissant valoir,
D'un éclat inconnu, célestes, éternelles,
Mon esprit les trouva si nombreuses et telles,
Que mes yeux redoutaient de les apercevoir.

Et tout ce qu'en parlant j'en dis et dans mes rimes,
Qu'en priant maintenant au ciel elle me rend,
C'est une goutte d'eau dans de profonds abîmes.

Au delà de l'esprit le style ne s'étend :
Tel qui sur le soleil tient fixes ses paupières
Voit d'autant moins que sont plus vives ses lumières.

SONETTO LXVIII.

La prega di consolarlo almen con la dolce e cara vista
della sua ombra.

Dolce mio caro e prezioso pegno,
Che natura mi tolse e 'l Ciel mi guarda,
Deh come è tua pietà ver me sì tarda,
O usato di mia vita sostegno?

Già suo' tu far il mio sonno almen degno
Della tua vista, ed or sostien ch' i' arda
Senz' alcun refrigerio; e chi 'l ritarda?
Pur lassù non alberga ira nè sdegno,

Onde quaggiuso un ben pietoso core
Talor si pasce degli altrui tormenti,
Si ch' egli è vinto nel suo regno Amore.

Tu che dentro mi vedi, e 'l mio mal senti,
E sola puoi finir tanto dolore,
Con la tua ombra acqueta i miei lamenti.

SONNET LXVIII.

Il la prie de le consoler au moins par la douce et chère vue
de son ombre.

Mon bien-aimé trésor, toi qui me fus si chère,
Qui n'es plus, que le Ciel couve de son regard,
Ta pitié viendra donc me secourir bien tard,
O l'unique soutien de mes jours sur la terre !

De ta vue autrefois tu daignais satisfaire
Mon sommeil, maintenant et sans le moindre égard
Tu souffres que je brûle ; et qui fait ce retard ?
Là-haut pourtant ne sont le dédain, la colère,

Qui parmi les mortels rendent un cœur aimant
Parfois content de voir autrui dans le tourment.
Ainsi l'Amour se voit vaincu dans son domaine.

Toi qui vois mes pensers, toi qui connais ma peine,
Et qui seule peux mettre un terme à mes douleurs,
Calme donc par ton ombre et mon deuil et mes pleurs.

SONETTO LXIX.

È rapito fuori di se, contento e beato di averla veduta
e sentita parlare.

Deh qual pietà, qual angel fu sì presto
A portar sopra 'l cielo il mio cordoglio?
Ch' ancor sento tornar pur come soglio
Madonna in quel suo atto dolce onesto

Ad acquetar il cor misero e mesto,
Piena sì d' umiltà, vota d' orgoglio,
E 'n somma tal, ch' a morte i' mi ritoglio,
E vivo, e 'l viver più non m' è molesto.

Beata s' è, che può beare altrui
Con la sua vista, ovver con le parole
Intellette da noi soli ambedui.

Fedel mio caro, assai di te mi dole;
Ma pur per nostro ben dura ti fui:
Dice, e cos' altre d' arrestar il sole.

SONNET LXIX.

Il est hors de lui-même, heureux et content de l'avoir vue
et entendue parler.

Hélas ! quelle pitié ! quel ange a donc pu faire
Si vite parvenir ma plainte dans les cieux ?
Car de nouveau je sens apparaître à mes yeux
Laure avec sa douceur et sa vertu première

Pour calmer de mon cœur la peine et la misère,
Et tellement son dire est loin d'être orgueilleux
Que de vouloir mourir je cesse tous mes vœux ;
Je vis donc, et bien plus l'existence m'est chère.

Qu'elle est heureuse autrui de rendre fortuné
Par sa seule présence, ou bien par sa parole ;
Qu'à nous deux de comprendre, et seuls, il est donné !

Cher ami, me dit-elle, oui, ton sort me désole ;
Dure envers toi je fus pour un bien sans pareil ;
Et d'autres mots pouvant arrêter le soleil.

SONETTO LXX.

Mentr' ei piange, essa accorre ad asciugargli le lagrime,
e lo riconforta.

Del cibo onde 'l signor mio sempre abbonda ,
Lagrime e doglia , il cor lasso nutrisco ;
E spesso tremo e spesso impallidisco ,
Pensando alla sua piaga aspra e profonda.

Ma chi nè prima , simil , nè seconda
Ebbe al suo tempo , al letto in ch' io languisco ,
Vien tal ch' appena a rimirar l' ardisco ,
E pietosa s' asside in su la sponda.

Con quella man che tanto desiai ,
M' asciuga gli occhi , e col suo dir m' apporta
Dolcezza ch' uom mortal non senti mai.

Che val , dice , a saver , chi si sconforta ?
Non pianger più ; non m' hai tu pianto assai ?
Ch' or fostu vivo com' io non son morta .

SONNET LXX.

Pendant qu'il pleure, elle accourt pour lui essuyer les larmes
et pour le consoler.

Toujours des aliments dont mon seigneur régale,
De larmes, de chagrins, mon cœur las je nourris ;
Et bien souvent je tremble et souvent je pâlis,
A sa plaie en pensant qui profonde s'étale.

Son siècle eut-il jamais plus belle ou son égale,
Ou même qui l'approche ? Au lit où je languis
Telle elle vient qu'à peine élever l'œil je puis,
Et sur son bord s'assied, de pitié toute pâle.

Mes deux yeux elle essuie avec la belle main
Que j'ai tant désirée, et puis de sa parole
Plus de douceur je sens que n'en eut être humain.

A quoi sert le savoir à qui tant se désole ?
Cesse, dit-elle, assez t'a fait pleurer ma mort ?
En mourant puissés-tu partager mon beau sort.

SONETTO LXXI.

E' morrebbe di dolore, s' ella talvolta nol consolasse
co' suoi apparimenti.

Ripensando a quel, ch' oggi il cielo onora,
Soave sguardo, al chinare l' aurea testa,
Al volto, a quella angelica modesta
Voce, che m' addolciva ed or m' accora ;

Gran meraviglia ho com' io viva ancora :
Nè vivrei già, se chi tra bella e onesta,
Qual fu più, lasciò in dubbio, non si presta
Fosse al mio scampo là verso l' aurora.

O che dolci accoglienze e caste e pie !
E come intentamente ascolta e nota
La lunga istoria delle pene mie !

Poi che 'l dì chiaro par che la percota,
Tornasi al ciel, che sa tutte le vic,
Umida gli occhi e l' una e l' altra gota.

SONNET LXXI.

Il mourrait de douleur, si de temps en temps elle ne le consolait
par ses apparitions.

Quand je pense au regard dont le ciel tant s'honore,
Quand je pense aux saluts que son front m'adressait,
Quand je pense au visage, à sa voix qui faisait
Mon charme, et maintenant le deuil qui me dévore;

Je suis vraiment surpris comment je vis encore :
Je serais mort, si celle en doute qui laissait
Si dans elle l'honnête ou le beau surpassait
Vers moi n'était si promptë au réveil de l'aurore.

Qu'il est doux, et touchant, et chaste, son accueil !
Oh ! combien je la vois écouter attentive
Le triste et long récit de ma douleur si vive !

Mais, si tôt que le jour de loin frappe son œil,
Elle revient au ciel, de tout sentier bien sûre,
Et de larmes baignant son aimable figure.

SONETTO LXXII.

Il dolore di averla perduta è sì forte, chè niente più varrà
a mitigarglielo.

Fu forse un tempo dolce cosa amore
(Non perch' io sappia il quando); or è sì amara
Che nulla più. Ben sa 'l ver chi l' impara,
Com' ho fatt' io con mio grave dolore.

Quella che fu del secol nostro onore,
Or è del ciel che tutto orna e rischiara;
Fe mia requie a' suoi giorni e breve e rara,
Or m' ha d' ogni riposo trattq fore.

Ogni mio ben crudel Morte m' ha tolto;
Nè gran prosperità il mio stato avverso
Può consolar di quel bel spirito sciolto.

Piansi e cantai; non so più mutar verso,
Ma dì e notte il duol nell' alma accolto
Per la lingua e per gli occhi sfogo e verso.

SONNET LXXII.

La douleur qu'il éprouve de l'avoir perdue est si forte, que rien
ne saurait plus l'atténuer.

L'Amour peut-être un temps m'offrit quelque douceur,
(Sans que sache quand); maintenant bien amère
Son essence je dis : à tel je m'en réfère,
Qui comme moi l'apprit abreuvé de douleur.

Celle qui de son temps fut la gloire et l'honneur
Est maintenant au ciel, qu'elle orne, qu'elle éclaire;
Si peu calme je fus quand elle était sur terre,
Du repos aujourd'hui ne goûte plus mon cœur.

La Mort tout mon bonheur m'a ravi, la barbare,
Et le prospère état de cette âme si rare
Ne saurait mon état si souffrant soulager.

J'ai pleuré, j'ai chanté; je ne sais plus changer,
Et nuit et jour le deuil, qui mon cœur tant oppresse,
Par la langue et les yeux je déverse sans cesse.

SONETTO LXXIII.

Pensando che Laura è in cielo, si pente del suo dolor eccessivo,
e si acqueta.

Spinse amor e dolor ov' ir non debbe,
La mia lingua avviata a lamentarsi,
A dir di lei per ch' io cantai ed arsi,
Quel che, se fosse vèr, torto sarebbe;

Ch' assai 'l mio stato rio quietar devrebbe
Quella beata, e 'l cor racconsolarsi
Vedendo tanto lei domesticarsi
Con colui che, vivendo, in cor sempr' ebbe.

E ben m' acqueto e me stesso consolo ;
Nè vorrei rivederla in questo inferno ;
Anzi voglio morire e viver solo :

Che più bella che mai, con l' occhio interno,
Con gli angeli la veggio alzata a volo
A' piè del suo e mio Signore eterno.

SONNET LXXIII.

Pensant que Laure est au ciel, il regrette de s'être tant désolé,
et il se calme.

La douleur et l'amour ont pu déterminer
Ma langue, toujours prête à tort à la réclame,
A tenir des propos ¹ sur l'objet de ma flamme,
Qui, s'ils étaient bien vrais, seraient tant à blâmer ;

Car il devrait si bien mes angoisses calmer ;
Cet esprit bienheureux, et consoler mon âme,
Lorsque intime je vois cette bien sainte dame
Avec Dieu, que vivante elle sut tant aimer.

Et je me trouve en paix, me consolant moi-même ;
La voir dans cet enfer ² je ne veux désormais ;
Je veux mourir, et vivre en solitaire j'aime.

En penser je la vois plus belle que jamais,
Et des anges au sein voltigeant sur ses ailes,
Au pied du Souverain des gloires éternelles.

SONETTO LXXIV.

Erge tutti i suoi pensieri al cielo, dove Laura lo cerca, lo aspetta
e lo invita.

Gli angeli eletti e l' anime beate
Cittadine del cielo, il primo giorno
Che Madonna passò, le fur intorno
Piene di meraviglia e di pietate

Che luce è questa? qual nova beltate?
Dicean tra lor; perch' abito sì adorno
Dal mondo errante a quest' alto soggiorno
Non salì mai in tutta questa etate.

Ella contenta aver cangiato albergo,
Si paragona pur coi più perfetti;
E parte ad or ad or si volge a tergo

Mirando s' io la seguo, e par ch' aspetti:
Ond' io voglie e pensier tutti al ciel ergo;
Perch' io l' odo pregar pur ch' i' m' affretti.

SONNET LXXIV.

Il élève tous ses pensers vers le ciel, où Laure le cherche,
l'attend, l'invite.

Les anges, les esprits, qui la céleste cour
Habitent constamment, quand, pour être immortelle,
Ils virent arriver Madonne, à l'entour d'elle
Se groupèrent, remplis de surprise et d'amour.

Quelle est cette lumière ? Encor jusqu'à ce jour,
(Se disaient-ils entre eux), jamais femme si belle
On n'a vu parvenir, ni beauté si nouvelle,
De ce siècle pervers dans ce très-haut séjour !

Elle, d'avoir changé d'asile bien contente,
Déjà se croit égale aux plus prétentieux ;
Et parfois en arrière elle porte ses yeux.

Pour voir si je la suis, et paraît dans l'attente ;
Moi, mes pensers, mes vœux, tous vers le ciel je tends,
Car de hâter mes pas me prier je l'entends.

SONETTO LXXV.

Chiede in premio dell' amor suo ch' ella gli ottenga di vederla
ben presto.

Donna, che lieta col principio nostro
Ti stai, come tua vita alma richiede,
Assisa in alta e gloriosa sede,
E d' altro ornata che di perle o d' ostro;

O delle donne altero e raro mostro,
Or nel volto di lui, che tutto vede,
Vedi 'l mio amore e quella pura fede,
Per ch' io tante versai lagrime e 'nchiostro;

E senti che ver te il mio core in terra
Tal fu qual ora è in cielo, e mai non volsi
Altro da te che 'l sol degli occhi tuoi.

Dunque per ammendar la lunga guerra,
Per cui dal mondo a te sola mi volsi,
Prega ch' i' venga tosto a star con voi.

SONNET LXXV.

Il demande en récompense de son amour qu'elle lui obtienne
de la voir bientôt.

Madonne, qui joyeuse au milieu des splendeurs
Du ciel te tiens, pour prix de ta conduite sage,
Sur un siège élevé ton glorieux partage,
Et parée autrement que de pourpre et de fleurs ;

Toi qui des femmes fus le prodige en grandeurs,
De Celui qui voit tout vois donc sur le visage,
De mon constant amour et de ma foi l'image,
Pour qui j'ai tant écrit et tant versé de pleurs.

Sache que mon cœur fut, quand tu vivais sur terre,
Tel qu'il est en ce jour que tu brilles aux cieus ;
De toi j'ai voulu seul le soleil de tes yeux.

Et pour me soulager de la si longue guerre
Qui m'a fait pour toi seule au monde tout quitter,
Fais qu'avec vous le ciel j'aïlle vite habiter.

SONETTO LXXVI.

Privo d' ogni conforto, spera ch' ella gl' impetri di rivederla
nel cielo.

Da' più begli occhi e dal più chiaro viso
Che mai splendesse, e da' più bei capelli,
Che facean l' oro e 'l sol parer men belli;
Dal più dolce parlar e dolce riso;

Dalle man, dalle braccia che conquiso,
Senza moversi, avrian quai più rebelli
Fur d' Amor mai; da' più bei piedi snelli;
Dalla persona fatta in paradiso,

Prendean vita i miei spirti : or n' ha diletto
Il Re celeste, i' suo' alati corrieri;
Ed io son qui rimaso ignudo e cieco.

Sol un conforto alle mie pene aspetto :
Ch' ella, che vede tutt' i miei pensieri,
M' impetre grazia ch' i' possa esser seco.

SONNET LXXVI.

Privé de tout soulagement, il espère qu'elle lui obtiendra de la voir
dans le ciel.

Des yeux les plus charmants et des plus beaux cheveux,
Qui du soleil, de l'or, rendaient pâle l'image,
Et du plus rayonnant et du plus beau visage,
Du langage si doux, du rire gracieux ;

Des mains, des bras, qu'on eût vus seuls victorieux,
Même sans se mouvoir, du cœur le plus sauvage
Pour l'amour, et des pieds si légers au passage ;
De la personne enfin qui fut l'œuvre des cieus,

Mes jours tenaient leur vie ; et, seul, de tous ces charmes
Le Roi du ciel jouit et ses courriers ailés ;
Moi sur terre je reste aveugle et dans les larmes.

Un seul secours j'attends pour mes sens désolés :
Que Laure, qui connaît mes pensers, ma souffrance,
De partager m'obtienne au ciel sa jouissance.

SONETTO LXXVII.

Spera e crede già vicino quel dì in ch' ella a se 'l chiama
per volarsene a lei.

E' mi par d' or in ora udire il messo
Che Madonna mi mande a se chiamando :
Così dentro e di for mi vo cangiando,
E sono in non molt' anni sì dimesso,

Ch' appena riconosco omai me stesso .
Tutto 'l viver usato ho messo in bando.
Sarei contento di sapere il quando :
Ma pur devrebbe il tempo esser da presso.

O felice quel dì, che del terreno
Carcere uscendo, lasci rotta e sparta
Questa mia grave e frale e mortal gonna ;

E da sì folte tenebre mi parta,
Volando tanto su nel bel sereno,
Ch' i' veggia il mio Signore e la mia Donna !

SONNET LXXVII.

Il espère et croit déjà bien proche le jour où elle l'appellera
pour s'envoler avec elle.

A tout instant je crois ouïr le messager
Qui m'invite à partir pour rejoindre Madonne :
Au dedans, au dehors, ma vigueur m'abandonne,
Et si rapidement je me vois dégrader,

Mes goûts, mes appétits je sais si peu garder,
Qu'à peine désormais je connais ma personne.
Je dois donc désirer que l'heure bientôt sonne !
Mais de sonner, pourtant, elle ne peut tarder.

Oh ! bienheureux ce jour où, ma prison mortelle
Quittant, je laisserai sans souffle sur le sol
Ma fragile et pesante enveloppe charnelle ;

Vers des lieux plus sereins partant d'un léger vol,
Désertant ces maudits, ces ténébreux parages,
De Madonne et de Dieu pour voir les beaux visages !

SONETTO LXXVIII.

Le parla in sonno de' suoi mali. Ella s'attrista. Ei vinto dal dolore
si sveglia.

L' aura mia sacra al mio stanco riposo
Spira sì spesso, ch' i' prendo ardimento
Di dirle il mal ch' i' ho sentito e sento;
Che vivend' ella, non sarei stato oso.

Io incomincio da quel guardo amoroso,
Che fu principio a sì lungo tormento;
Poi seguo, come misero e contento,
Di dì in dì, d' ora in ora, amor m' ha roso.

Ella si tace, e di pietà dipinta
Fiso mira pur me; parte sospira
E di lagrime oneste il viso adorna :

Onde l' anima mia dal dolor vinta,
Mentre piangendo allor seco s' adira,
Sciolta dal sonno a se stessa ritorna.

SONNET LXXVIII.

Pendant le sommeil, il lui parle de ses maux ; elle s'attriste.
Vaincu par la douleur, il se réveille.

Alors que bien lassés se reposent mes sens,
Elle revient vers moi si fréquemment que j'ose
(Lorsque pendant sa vie on m'eût vu bouche close)
Lui raconter les maux que j'ai sentis et sens.

Je commence d'abord par ses yeux si pressants,
Qui de mes longs tourments furent la grande cause,
Et je lui dis comment, dans la joie ou morose,
L'amour m'a consumé par ses feux incessants.

Elle écoute en silence, et puis, compatissante,
Fixement me regarde ; et, poussant des soupirs,
Sa figure de pleurs chastes est ruisselante.

Mais mon âme, à l'aspect de ses durs déplaisirs,
Par l'excès de douleur subitement vaincue,
Voit rompu son sommeil, à soi seule est rendue.

SONETTO LXXIX.

Brama la morte che Cristo sòstenne per lui, e che Laura pure
in quello sostenne.

Ogni giorno mi par più di mill' anni,
Ch' i' segua la mia fida e cara duce,
Che mi condusse al mondo, or mi conduce
Per miglior via a vita senza affanni.

E non mi posson ritener gl' inganni
Del mondo, ch' il conosco : e tanta luce
Dentr' al mio core infin dal ciel traluce,
Ch' i' 'ncomincio a contar il tempo e i danni.

Nè minacce temer debbo di morte,
Che 'l Re sofferse con più grave pena,
Per farne a seguitar costante e forte ;

Ed or novellamente in ogni vena
Intrò di lei che m' era data in sorte ;
E non turbò la sua fronte serena.

SONNET LXXIX.

Il désire la mort, que le Christ a supportée pour lui et que Laure
a aussi subie en Jésus-Christ.

Chacun des jours me semble au moins mille ans durer.
Que je tarde à revoir mon étoile si chère,
Qui fut mon guide au monde et qui paraît se plaire
Vers un état meilleur à pouvoir me guider !

Le monde et ses appas ne sauraient m'arrêter,
Si bien je les connais ; et telle est la lumière
Qui du ciel jusqu'ici profondément m'éclaire,
Que ma perte et le temps je commence à compter.

Je ne dois de la mort redouter les menaces ;
Mon Dieu, lui, la souffrit avec tant de disgrâces ,
Je dois donc constamment le suivre courageux.

Et naguère elle a pu pénétrer dans les veines
De celle dont mon cœur porta les douces chaînes ;
Mais elle n'altéra son front si radieux.

SONETTO LXXX.

Dacch' ella morì, ei non ebbe più vita. Disprezza dunque
ed affronta la morte.

Non può far morte il dolce viso amaro ;
Ma 'l dolce viso, dolce può far morte.
Che bisogna a morir ben altre scorte ?
Quella mi scorge ond' ogni ben imparo.

E quei che del suo sangue non fu avaro,
Che col piè ruppe le tartaree porte,
Col suo morir par che mi riconforte.
Dunque vien, Morte; il tuo venir m' è caro.

E non tardar, ch' egli è ben tempo omai;
E se non fosse, e' fu 'l tempo in quel punto
Che Madonna passò di questa vita.

D' allor innanzi un dì non vissi mai :
Seco fu' in via, e seco al fin son giunto ;
E mia giornata ho co' suoi piè fornita.

SONNET LXXX.

Depuis qu'elle est morte, il ne vit plus. Il méprise donc
et ne craint plus la mort.

Un visage bien doux peut la mort douce rendre ;
Mais la mort ne peut faire un doux visage amer.
De mon guide j'appris l'honnête à tant aimer,
Toute autre à bien mourir ne saurait mieux m'apprendre

Et Dieu, qui tout son sang ne craignit de répandre,
Qui de son pied brisa les portes de l'enfer,
Me semble par sa mort mon cœur fortifier :
Arrive donc, ô Mort ! tu me vois les bras tendre.

Ne tarde point surtout ; il est temps, ou jamais ;
S'il n'est temps aujourd'hui, c'était alors sans doute
Que Madonne partit vers la céleste voûte.

Depuis, je ne saurais vivre un jour désormais :
Par elle je vécus ; mort, je suis Laure morte,
Et mes jours sont finis en perdant son escorte.

CANZONE VI.

Gli riapparisce : e cerca , più che mai pietosa , di consolarlo
ed acquetarlo.

Quando il soave mio fido conforto,
Per dar riposo alla mia vita stanca,
Ponsi del letto in su la sponda manca
Con quel suo dolce ragionare accorto;
Tutto di pietà e di paura smorto,
Dico : Onde vien tu ora, o felice alma ?
Un ramoscel di palma
Ed un di lauro trae del suo bel seno ;
E dice : Dal sereno
Ciel empireo e di quelle sante parti
Mi mossi, e vengo sol per consolarti.

In atto ed in parole la ringrazio
Umilmente, e poi domando : Or donde
Sai tu il mio stato ? Ed ella : Le trist' onde
Del pianto, di che mai tu non se' sazio,
Con l' aura de' sospir, per tanto spazio
Passano al cielo e turban la mia pace.

CANZONE VI.

Laure lui apparaît de nouveau , et, plus compatissante que jamais,
elle cherche à le consoler et à le calmer.

Lorsque ma bien aimable et fidèle assistance,
Pour donner du repos à ma vive souffrance,
Vient s'asseoir sur mon lit, sur son senestre bord,
Avec son doux parler, d'un si prudent abord,
Tremblant d'émotion et d'amoureuse flamme,
Je lui dis: D'où tu viens , ô la bienheureuse âme?
 Quand, un rameau de palmier
Tirant de son beau sein, et puis un de laurier:
 Des régions si sereines,
Dit-elle, je descends, du paradis altier,
Et je viens seulement pour alléger tes peines.

En actes, en discours, des grâces humblement
Je lui rends, et je dis : Raconte-moi comment
Tu connais mon état ? — C'est par le bruit des ondes
De tes larmes, dit-elle, en tes yeux si fécondes,
Par l'air de tes soupirs, qui, les champs éthérés
Traversant , font ma paix et mon calme altérés.

Sì forte ti dispiace
Che di questa miseria sia partita,
E giunta a miglior vita?
Che piacer ti devria, se tu m' amasti
Quanto in sembianti e ne' tuo' dir mostrasti.

Rispondo : Io non piango altro che me stesso,
Che son rimasto in tenebre e 'n martire,
Certo sempre del tuo al ciel salire
Come di cosa ch' uom vede da presso.
Come Dio e Natura avrebber messo
In un cor giovenil tanta virtute,
Se l' eterna salute
Non fosse destinata al suo ben fare?
O dell' anime rare,
Ch' altamente vivesti qui fra noi ,
E che subito al ciel volasti poi !

Ma io che debbo altro che pianger sempre ,
Misero e sol, che senza te son nulla?
Ch' or foss' io spento al latte ed alla culla,
Per non provar dell' amoroze tempore !
Ed ella : A che pur piangi e ti distempore ?
Quant' era meglio alzar da terra l' ali ;
E le cose mortali
E queste dolci tue fallaci ciance
Librar con giusta lance ;

Pourquoi si grande est ta peine,
Quand j'ai changé d'ici les tourments acérés
Contre une paix si sereine ?
Et mon état devrait te rendre satisfait,
Si, comme tu l'as dis, tu m'aimes en effet.

De moi seul je me plains, moi sitôt de lui dire,
Qui reste ici plongé dans l'ombre et le martyre ;
De ton départ je suis bien certain pour le ciel,
Si bien que de près voit un objet l'œil mortel.

Pourquoi tant de vertu le ciel et la nature
Dans un si jeune cœur auraient mis en parure,
Si le séjour éternel
N'était de ses hauts faits la sûre destinée ?
Ame tant prédestinée,
Qui parmi les humains vécus si noblement,
Et qui plus tard partis au ciel trop promptement !

Puis-je donc faire mieux que de verser des larmes,
Moi qui suis nul sans toi, malheureux vermisseau ?
Que n'ai-je vu la mort au sein, dans le berceau,
Pour n'avoir à sentir l'amour et tous ses charmes !
Elle dit : A quoi bon tes pleurs et tes tourments ?

Mieux valait t'élever vers le ciel sur tes ailes,
Et toutes choses mortelles

Bien mieux apprécier et tes enchantements
Par de justes jugements ;

E seguir me, s' è ver che tanto m' ami,
Cogliendo omai qualcun di questi rami !

I' volea dimandar, rispond' io allora,
Che voglion importar quelle due frondi.
Ed ella : tu medesimo ti rispondi,
Tu la cui penna tanto l' una onora.
Palma è vittoria; ed io, giovene ancora,
Vinsi 'l mondo e me stessa : il lauro segna
Trionfo, ond' io son degna,
Mercè di quel Signor che mi diè forza.
Or tu , s' altri ti sforza ,
A lui ti volgi, a lui chiedi soccorso ;
Si che siam seco al fine del tuo corso.

Son questi i capei biondi e l' aureo nodo,
Dico io, ch' ancor mi stringe, e quei begli occhi
Che fur mio sol ? Non errar con gli sciocchi,
Nè parlar, dice, o creder a lor modo.
Spirito ignudo sono, e 'n ciel mi godo :
Quel che tu cerchi, è terra già molt' anni :
Ma per trarti d' affanni,
M' è dato a parer tale. Ed ancor quella
Sarò, più che mai bella,
A te più cara, sì selvaggia e pia,
Salvando insieme tua salute e mia.

Que si tu m'aimes tant , imite ma conduite ,
Quelqu'un de ces rameaux récoltant dans la suite.

Quelle valeur, lui dis-je alors, peuvent avoir
Ces rameaux ? Je serais désireux de savoir.
La réponse, dit-elle, est dans tes écrits mêmes,
Toi, qui fais tant d'honneur à l'un de ces emblèmes.
Jeune encor, je vainquis le monde, et du vainqueur
La palme est l'attribut, et du triomphateur
 Le laurier pare la tête,
Et, grâce au Seigneur, digne en fut rendu mon cœur.
 Toi, quand mugit la tempête ,
Tourne vers lui tes yeux, implore son secours,
Pour qu'avec lui tu sois à la fin de tes jours.

Ce sont ces blonds cheveux, leur or, leur élégance,
Qui m'enchaînent encor, lui dis-je, et les beaux yeux
Qui furent mon soleil ! Des sots fuis la démence,
Dit-elle, et ne suis point leur style, leur croyance.
Je suis un pur esprit, et j'habite les cieux :
Ce que tu cherches gît depuis longtemps sous terre ;
 Mais, pour tarir ta misère,
Telle je t'apparais, telle et plus belle encor
 Tu me verras que d'abord
Et pour toi bien plus chère, étant dure et pieuse,
De ton propre salut et du mien soucieuse.

I' piango ; ed ella il volto
Con le sue man m' asciuga ; e poi sospira
Dolcemente ; e s' adira
Con parole che i sassi romper ponno :
E dopo questo, si parte ella e 'l sonno.

Je pleure, et de son doigt cher
Mon visage elle essuie et doucement soupire ;
Et je l'entends se fâcher
En paroles pouvant briser un dur rocher.
Cela dit, elle part et du sommeil me tire.

CANZONE VII.

Amore accusato forma, nel discolarsi, il più splendido
elogio di Laura.

Quell' antiquo mio dolce empio signore
Fatto citar dinanzi alla reina
Che la parte divina
Tien di nostra natura e 'n cima sede,
Ivi, com' oro che nel foco affina,
Mi rappresento carico di dolore,
Di paura e d' orrore,
Quasi uom che teme morte e ragion chiede;
E 'ncomincio : Madonna, il manco piede
Giovenetto pos' io nel costui regno :
Ond' altro ch' ira e sdegno
Non ebbi mai ; e tanti e sì diversi
Tormenti ivi soffersi,
Ch' al fine vinta fu quella infinita
Mia pazienza, e 'n odio ebbi la vita.

Così 'l mio tempo infin qui trapassato
È in fiamma e 'n pene ; e quante utili oneste

CANZONE VII.

L'Amour, en se disculpant, fait le plus splendide éloge de Laure.

Mon antique seigneur¹, mon doux et cruel maître ,
Devant la reine² j'ai sommé de comparaître,
 Qui fait la haute valeur
De notre genre humain, qui par elle domine ;
Là, de même que l'or qui dans le feu s'affine ,
Je me suis présenté surchargé de douleur,
 Et tout tremblant de frayeur,
Comme un homme qui craint la mort et qui réclame
Justice; et je lui dis : Mon pied gauche, madame,
Jeune encor, je posai dans son règne charmant ;
 Et le dédain, les colères ,
Seuls je goûtai sans cesse, et si grandes misères
 J'ai supporté constamment ,
Que vaineue à la fin devint ma patience,
Et je pris aussitôt en haine l'existence.

Ma vie est un accès dur et continu
De flammes, de douleurs ; des plaisirs plus honnêtes,

Vie sprezzai, quante feste,
 Per servir questo lusinghier crudele !
 E qual ingegno ha sì parole preste
 Che stringer possa 'l mio infelice stato,
 E le mie d' esto ingrato
 Tante e sì gravi e sì giuste querele ?
 Oh poco mel, molto aloè con fele !
 In quanto amaro ha la mia vita avezza
 Con sua falsa dolcezza,
 La qual m'attrasse all' amorosa schiera !
 Che, s' i' non m'inganno, era
 Disposto a sollevarmi alto da terra :
 E' mi tolse di pace e pose in guerra.

Questi m' ha fatto men amare Dio
 Ch' i' non devea, e men curar me stesso :
 Per una donna ho messo
 Eguamente in non cale ogni pensiero.
 Di ciò m' è stato consiglier sol esso,
 Sempr' aguzzando il giovenil desio
 All' empia cote ond' io
 Sperai riposo al suo giogo aspro e fero.
 Misero ! a che quel chiaro ingegno altero,
 E l' altre doti a me date dal Cielo ?
 Che vo cangiando 'l pelo,
 Nè cangiar posso l' ostinata voglia :
 Così in tutto mi spoglia

Et de plus belles conquêtes
 Méprisant pour servir ce séducteur cruel.
 Quel génie aurait donc paroles assez prêtes
 Pour tracer le tableau de mon bien triste état,
 Des ruses de cet ingrat,
 De ma grave et bien juste et trop constante plainte ?
 Oh ! pour si peu de miel, que de fiel ! que d'absinthe !
 De combien d'amertume il abreuva mes jours
 Par ses mensongers atours,
 Qui me firent entrer dans l'escorte amoureuse !
 Car, si ma foi n'est trompeuse,
 Mon esprit était né pour des destins plus hauts,
 Et sans trêve il m'expose à ses constants assauts.

C'est par lui que mon Dieu bien moins que je dois j'aime,
 Et c'est lui qui me rend peu soigneux de moi-même.

Pour une femme j'ai pris
 De tout autre penser le dégoût, le mépris ;
 Lui seul me suggéra ma passion fébrile,
 A la pierre ² aiguisant mon ardeur juvénile
 D'où constamment j'attendis,
 Pour porter son dur joug, une ferme assistance.
 Hélas ! que m'ont servi ma noble intelligence
 Et tous les autres dons que je reçus des cieux ?
 Je vois blanchis mes cheveux,
 Mais mon brûlant désir, loin de changer, persiste,
 Et nulle trace n'existe

Di libertà questo crudel ch' i' accuso,
Ch' amaro viver m' ha volto in dolce uso.

Cercar m' ha fatto deserti paesi,
Fiere e ladri rapaci, ispidi dumi,
Dure genti e costumi,
Ed ogni error ch' e' pellegrini intrica ;
Monti, valli, paludi e mari e fiumi ;
Mille lacciuoli in ogni parte tesi ;
E 'l verno in strani mesi,
Con pericol presente e con fatica :
Nè costui nè quell' altra mia nemica
Ch' i' fuggia, mi lasciavan sol un punto :
Onde, s' i' non son giunto
Anzi tempo da morte acerba e dura,
Pietà celeste ha cura
Di mia salute ; non questo tiranno,
Che del mio duol si pasce e del mio danno.

Poi che suo fui, non ebbi ora tranquilla,
Nè spero aver ; e le mie notti il sonno
Sbandiro, e più non ponno
Per erbe o per incanti a se ritrarlo.
Per inganni e per forza è fatto donno
Sovra miei spirti ; e non sonò poi squilla,
Ov' io sia in qualche villa,
Ch' i' non l' udissi : ei sa che 'l vero parlo :

De liberté pour moi, grâce à ce corrupteur,
Qui mes peines me fait goûter avec douceur.

Par lui seul j'ai bravé les lieux les plus sauvages,
Les bêtes, les déserts, les rapaces voleurs,

Tant de méchants, tant d'usages

Et de tout voyageur les nombreuses erreurs ;

Monts, vallons et marais, les mers et les naufrages ;

Mille pièges tendus et de mille façons,

Des hivers hors de saisons,

Avec tous les dangers qui menaçaient ma vie ;

Et ce chef si cruel, et cette autre ennemie ⁴

Que je fuyais, ont fait mes maux toujours constants ;

Que si bien avant le temps

Je n'ai déjà senti du trépas la morsure,

C'est qu'au ciel mon Dieu s'assure

De mon futur salut, non ce cruel tyran

Qui trouve tant de charme à me voir si souffrant.

Sitôt que je fus sien, toujours dans l'insomnie,

Je n'eus et je n'attends un seul paisible jour ;

Et ni plantes, ni magie

Ne sauraient du sommeil provoquer le retour.

Par la ruse et la force il s'est rendu le maître

De mes sens ; et jamais ne résonne à l'entour

Un son, où que je puisse être,

Que je ne l'aie ouï. Je ne suis point menteur,

Che legno vecchio mai non rose tarlo
Come questi 'l mio core, in che s' annida,
E di morte lo sfida.

Quinci nascon le lagrime e i martiri,
Le parole e i sospiri,
Di ch' io mi vo stancando, e forse altrui.
Giudica tu, che me conosci e lui.

Il mio avversario con agre rampogne
Comincia : o donna, intendi l'altra parte,
Che 'l vero, onde si parte
Quest' ingrato, dirà senza difetto.
Questi in sua prima età fu dato all' arte
Da vender parolette, anzi menzogne :
Nè par che si vergogne,
Tolto da quella noia al mio diletto,
Lamentarsi di me, che puro e netto
Contra al desio, che spesso il suo mal vole,
Lui tenni, ond', or si dole,
In dolce vita, ch' ei miseria chiama,
Salito in qualche fama
Solo per me, che 'l suo intelletto alzai
Ov' alzato per se non fora mai.

Ei sa che 'l grande Atride e l' alto Achille,
Ed Annibal al terren vostro amaro,
E di tutti il più chiaro

Il le sait. Le vieux bois n'usa le ver rongeur,
 Comme il ronge mon cœur, celui-là qui l'habite,
 Et qui sa mort tant sollicite.

De là naissent les pleurs, les cruels déplaisirs,
 Les paroles, les soupirs,
 Dont moi-même et les gens peut-être je fatigue.
 Sois juge, tu connais mon sort et son intrigue.

Mon adversaire alors, d'un ton aigre et bien dur,
 Commence ainsi : Daignez, madame, aussi m'entendre,

Le vrai je vais vous apprendre,
 Que l'ingrat méconnaît, j'y compte et j'en suis sûr.
 Celui-ci, jeune encor, voulut bien entreprendre
 De conter des propos mensongers et douteux,
 Et lui ne paraît honteux

(Lorsque je substitue à ses ennuis mes charmes)
 De se plaindre de moi, qui si pur par mes armes
 Le conservai, malgré ses désirs, qui sa mort

Conspiraient; et son doux sort
 Que moi-même j'ai fait, il l'appelle misère,
 Moi qui seul ait pu lui faire
 Son renom, élevant son esprit à tel point
 Qu'il n'eût jamais atteint par son unique appoint.

Vous savez qu'Annibal, grand ennemi de Rome;
 Que le vaillant Achille et l'Atride fameux,
 Et de tous le plus grand homme⁶,

Un altro e di virtute e di fortuna,
Com' a ciascun le sue stelle ordinario,
Lasciai cader in vil amore d' ancille :
Ed a costui di mille

Donne elette eccellenti n' elessi una
Qual non si vedrà mai sotto la luna.
Benchè Lucrezia ritornasse a Roma ;
E sì dolce idioma

Le diedi ed un cantar tanto soave,
Che pensier basso o grave
Non potè mai durar dinanzi a lei.
Questi fur con costui gl' inganni miei. .

Questo fu il fel, questi gli sdegni e l' ire
Più dolci assai che di null' altra il tutto.
Di buon seme mal frutto

Mieto : e tal merito ha chi 'ngrato serve.
Sì l' avea sotto l' ali mie condotto,
Ch' a donne e cavalier piaceva 'l suo dire ;
E sì alto salire

Il feci, che tra' caldi ingegni ferve
Il suo nome, e de' suoi detti conserve
Si fanno con diletto in alcun loco ;
Ch' or saria forse un roco

Mormorador di corti, un uom del vulgo :
I' l' esalto e divulgò
Per quel ch' egli 'mparò nella mia scola
E da colci che fu nel mondo sola.

Par ses grandes vertus, par ses hauts faits nombreux,
(Comme à chacun l'avaient bien ordonné les cieux)
J'abandonnai chacun dans son amour servile :

Et de femmes sur un mille,
Des plus rares beautés une que tant j'aimais,
Je lui choisais ; si belle on ne verra jamais,
Quand même reviendrait Lucreèce encore à Rome ;
Et si charmant idiome
Je sus lui suggérer et des chants si flatteurs,
Que toute basse pensée
Fut toujours de son cœur bien promptement chassée,
Tels furent envers lui mes procédés trompeurs.

Les voilà donc, ce fiel, ces dédains, ces colères,
Plus doux que les faveurs d'autrui, plus salutaires !

Moi, je cueille un mauvais fruit
D'une bonne semence ; or, voilà le produit
Des ingrats bien servis. D'attentions si chères
J'usai, que tant il plut et sut même enchanter ;
Si haut je le fis monter,
Que parmi les esprits même les plus sublimes
Son nom est éclatant ; je dis plus, de ses rimes
Quelque part on conserve un bien doux souvenir,
Et bien loin de devenir
Un sournois courtisan, soit un homme sans lustre,
Il s'ennoblit et s'illustre
Par mes propres leçons, par mes efforts constants
Et par celle qui n'eut d'égale en aucun temps.

E per dir all' estremo il gran servizio,
Da mill' atti inonesti l' ho ritratto ;
Che mai per alcun patto
A lui piacer non poteo cosa vile ;
Giovene schivo e vergognoso in atto
Ed in pensier, poi che fatt' era uom ligio
Di lei, ch' alto vestigio
L' impresse al core, e fecel suo simile.
Quanto ha del pellegrino e del gentile,
Da lei tene e da me, di cui si biasma,
Mai notturno fantasma
D' error non fu sì pien, com' ei ver noi ;
Ch' è in grazia, da poi
Che ne conobbe, a Dio ed alla gente :
Di ciò il superbo si lamenta e pente.

Ancor (e questo è quel che tutto avanza)
Da volar sopra 'l ciel gli avea dat' ali
Per le cose mortali,
Che son scala al Fattor, chi ben l' estima.
Che mirando ei ben fiso quante e quali
Eran virtuti in quella sua speranza,
D' una in altra sembianza
Potea levarsi all' alta cagion prima :
Ed ei l' ha detto alcuna volta in rima.
Or m' ha posto in obbligo con quella donna
Ch' i' li die' per colonna

A mille actes pervers j'ai voulu le soustraire ,
Pour qu'enfin vous sachiez ma plus belle leçon ;
Jamais d'aucune façon

Il ne put rien aimer de vil ni de vulgaire ;
En actes, en pensers, il devint si sensé,
Du jour qu'à cette dame il s'efforça de plaire,
Qui dans son cœur a laissé

Si forte impression et l'a fait son semblable ;
Tout ce qu'il a produit de rare, d'agréable,
De moi, d'elle, il le tient, vois pourtant ses fureurs !
Jamais nocturnes fantômes

Ne furent comme il l'est pour nous si pleins d'erreurs.

Lui qui près Dieu, près des hommes,
Depuis qu'il nous connut est en accord si doux,
Et l'orgueilleux se plaint, paraît même en courroux.

Pour s'envoler au ciel je lui donnai des ailes
(Et de tous mes bienfaits c'est même le plus grand),
Par les choses mortelles

Qui mènent droit à Dieu, quand juste on les comprend.
Car en bien contemplant si nombreuses et telles
Les vertus qui brillaient dans son flatteur espoir⁵,
L'une après l'autre à les voir,

Il pouvait s'élever jusqu'aux sources sublimes ;
Bien souvent il l'a dit lui-même dans ses rimes ;
Quand dans l'oubli moi-même et cette dame il tient,
Que je donnai pour soutien

Della sua frale vita. A questo, un strido
Lagrimoso alzo, e grido :
Ben me la diè, ma tosto la ritolse.
Risponde : Io no, ma chi per se la volse.

Al fin ambo conversi al giusto seggio,
Io con tremanti, ei con voci alte e crude,
Ciascun per se conchiude :
Nobile donna, tua sentenza attendo.
Ella allor sorridendo :
Piacemi aver vostre questioni udite;
Ma più tempo bisogna a tanta lite.

A sa frêle existence. A ces mots, je m'écrie,
L'âme de chagrins meurtrie :
C'est vrai qu'il la donna, mais vite il la reprit.
Moi, dit-il, non ; mais bien Dieu qui pour lui la fit.

Puis, regardant tous deux l'arbitre souveraine,
Moi timide et tremblant, lui d'une voix hautaine,
Chacun pour soi concluant :
Reine, chacun lui dit, ton arrêt daigne rendre.
Lorsqu'elle dit en souriant :
Satisfaite je suis d'avoir pu vous entendre ;
Mais pour tel jugement, un long temps je dois prendre.

SONETTO LXXXI.

La sua grave età e i saggi consigli di lei lo fanno rientrare
in se stesso.

Dicemi spesso il mio fidato specchio,
L' animo stanco e la cangiata scorza
E la scemata mia destrezza e forza :
Non ti nasconder più ; tu se' pur veglio.

Obbedir a natura in tutto è il meglio ;
Ch' a contender con lei il tempo ne sforza.
Subito allor, com' acqua il foco ammorza,
D' un lungo e grave sonno mi risveglio :

E veggio ben che 'l nostro viver vola,
E ch' esser non si può più d' una volta ;
E 'n mezzo 'l cor mi sona una parola

Di lei ch' è or dal suo bel nodo sciolta,
Ma ne' suoi giorni al mondo fu sì sola,
Ch' a tutte, s' i' non erro, fama ha tolta.

SONNET LXXXI.

Son âge mûr et les sages conseils de Laure le font rentrer
en lui-même.

Mon fidèle miroir me dit bien fréquemment
Et l'esprit déjà las et ma changeante écorce,
Et l'amoindrissement de mon antique force :
Tu vieillis, sache donc le voir bien clairement.

On doit à la nature obéir sagement,
Car de lui résister vainement on s'efforce.
Alors d'un long sommeil je m'arrache à l'amorce,
Comme le feu par l'eau s'éteint subitement,

Et je vois que la vie, hélas ! vite s'envole,
Qu'une fois seulement on saurait en user ;
Puis j'entends dans mon cœur vibrer une parole

De celle qui son nœud terrestre a vu briser ;
Mais qui, vivante, fut unique, si je n'erre,
Et qui tant fit pâlir toutes beautés sur terre.

SONETTO LXXXII.

Ha sì fiso in Laura il pensiero, che gli par d' esser in cielo
e di parlar seco lei.

Volo con l' ali de' pensieri al Cielo
Si spesse volte, che quasi un di loro
Esser mi par c' hann' ivi il suo tesoro,
Lasciando in terra lo squarciato velo.

Talor mi trema 'l cor d' un dolce gelo,
Udendo lei per ch' io mi discoloro,
Dirmi : Amico, or t' am' io ed or t' onoro,
Perc' hai costumi variati e 'l pelo.

Menami al suo Signor : allor m' inchino,
Pregando umilmente che consenta
Ch' i' sti' a veder e l' uno e l' altro volto.

Risponde : Egli è ben fermo il tuo destino ;
E per tardar ancor vent' anni o trenta,
Parrà a te troppo, e non fia però molto.

SONNET LXXXII.

Sa pensée est si fixe sur Laure, qu'il croit être dans le ciel
et parler avec elle.

Sur l'aile du penser je vole dans les cieux,
Et si fréquentes fois, qu'enfin je me suppose
L'un de ces bienheureux dont l'esprit là repose,
Sur terre ayant laissé son édifice osseux.

Mon cœur parfois ressent un tiède accès fiévreux,
Quand j'entends celle-là qui de mon deuil est cause
Me dire : Ami, je t'aime, et te l'avouer j'ose,
Puisque je vois changés tes mœurs et tes cheveux.

Elle me mène à Dieu : moi, la tête inclinée,
Je le prie humblement, pour qu'il me soit permis
D'y rester pour jouir de leurs regards amis.

Non, dit-il, dès longtemps fixe est ta destinée ;
Et si vingt ans ou trente encor tu vis mortel,
Tu diras que c'est trop, pourtant ce n'est point tel.

SONETTO LXXXIII.

Sciolto da' lacci d' Amore, infastidito e stanco di sua vita,
ritornasi a Dio.

Morte ha spento quel Sol ch' abbagliar suolmi,
E 'n tenebre son gli occhi interi e saldi;
Terra è quella ond' io ebbi e freddi e caldi:
Spenti son i miei lauri, or querce ed olmi:

Di ch' io veggio 'l mio ben; e parte duolmi.
Non è chi faccia e paventosi e baldi
I miei pensier, nè chi gli agghiacci e scaldi,
Nè chi gli empia di speme e di duol colmi.

Fuor di man di colui che punge e molece,
Che già fece di me sì lungo strazio,
Mi trovo in libertate amara e dolce:

Ed al Signor ch' i' adoro e ch' i' ringrazio,
Chē pur col ciglio il ciel governa e folce,
Torno stanco di viver, non che saziò.

SONNET LXXXIII.

Déarrassé des chaînes de l'Amour, ennuyé et fatigué de l'existence,
il revient à Dieu.

La Mort a bien éteint mes lumières sereines,
Et dans l'ombre plongé, quoique bien sains, mes yeux ;
Terre est celle qui fit mes sens vifs ou peureux :
Mes lauriers, maintenant, sont des ormes, des chênes ;

De là vient mon salut, de là viennent mes peines.
Morte est celle qui fit timide ou courageux
Mon penser, qui le fit souvent triste ou joyeux,
Qui me comblait de maux ou d'espérances vaines.

De celui ¹ qui m'a fait tant repaître de deuil,
Qui peines et douceurs à satiété prodigue,
Je suis morne et content d'avoir laissé l'intrigue,

Et vers Dieu, qui le ciel gouverne de son œil,
Je reviens plein d'amour et de reconnaissance,
Du monde dégoûté, bien las de l'existence.

SONETTO LXXXIV.

Conosce i suoi falli; se ne duole; e prega Dio di salvarlo
dall' eterna pena.

Tennemi Amor anni ventuno ardendo
Lieta nel foco, e nel duol pien di speme;
Poi che Madonna e 'l mio cor seco insieme
Saliro al ciel, dicci altri anni piangendo.

Omai son stanco, e mia vita riprendo
Di tanto error, che di virtute il seme
Ha quasi spento; e le mie parti estreme,
Alto Dio, a te devotamente rendo,

Pentito e tristo de' miei sì spesi anni;
Che spender si deveano in miglior uso,
In cercar pace ed in fuggir affanni.

Signor, che 'n questo carcer m' hai rinchiuso,
Trammene salvo dagli eterni danni;
Ch' i' conosco 'l mio fallo, e non lo scusò.

SONNET LXXXIV.

Il reconnaît ses fautes ; il les regrette, et il prie Dieu
de le sauver de la peine éternelle.

Vingt et un ans l'Amour me tint, me consumant,
Bien joyeux dans le feu, souffrant plein d'espérance ;
Mais depuis que Madonne et mon cœur en présence
De Dieu sont, j'ai pleuré dix ans et constamment.

Désormais je suis las ; de mon égarement
Bien long je me repens, qui du bon la semence
A presque éteint en moi ; mais de mon existence
Je te rends, ô mon Dieu, la fin dévotement ,

Contrit d'avoir si mal dépensé mes années,
Quand pour un but meilleur elles m'étaient données,
Pour vivre en paix et fuir les actes criminels.

Seigneur, par qui mon âme en ce corps fut incluse,
Je reconnais ma faute, aussi je ne l'excuse ;
Fais que j'en sorte sauf des tourments éternels.

SONETTO LXXXV.

Si umilia dinanzi a Dio, e, piangendo, ne implora la grazia
al punto di morte.

I' vo piangendo i miei passati tempi
I quai posi in amar cosa mortale,
Senza levarmi a volo, avend' io l' ale
Per dar forse di me non bassi esempi.

Tu, che vedi i miei mali indegni ed empì,
Re del cielo, invisibile, immortale,
Soccorri all' alma disviata e frale,
E 'l suo difetto di tua grazia adempi :

Si che, s' io vissi in guerra ed in tempesta,
Mora in pace ed in porto; e se la stanza
Fu vana, almen sia la partita onesta.

A quel poco di viver che m' avanza
Ed al morir degni esser tua man presta.
Tu sai ben che n' altrui non ho speranza.

SONNET LXXXV.

Il s'humilie devant Dieu, et, versant des larmes, il implore sa grâce
au moment de la mort.

Je pleure mon passé : pourquoi donc, malheureux,
N'ai-je aimé si longtemps qu'une chose mortelle,
Lorsque je n'aurais eu qu'à déployer mon aile
Pour m'élever bien haut par des faits glorieux ?

Toi qui vois mes méfaits indignes et nombreux,
Roi du ciel invisible et d'essence éternelle,
Secours-la donc mon âme égarée et si frêle,
Et fais-lui ressentir ton pardon gracieux ;

Et que, si j'ai vécu luttant dans la tempête,
En paix et dans le port je finisse ; et qu'au moins,
Si mon séjour fut vain, le départ soit honnête.

Fais donc qu'à bien mourir j'arrive par tes soins ;
Au reste de mes jours prête ton assistance :
En toi seul, tu le sais, j'ai mis mon espérance.

SONETTO LXXXVI.

Ei deve la propria salvezza alla virtuosa condotta di Laura
verso di lui.

Dolci durezza e placide repulse,
Piene di casto amore e di pietate;
Leggiadri sdegni, che le mie infiammate
Voglie tempraro (or me n' accorgo) e 'nsulse;

Gentil parlar, in cui chiaro refulse
Con somma cortesia somma onestate;
Fior di virtù, fontana di beltate,
Ch' ogni basso pensier del cor m' avulse;

Divino sguardo, da far l' uom felice,
Or fiero in affrenar la mente ardita
A quel che giustamente si disdice,

Or presto a confortar mia frale vita;
Questo bel variar fu la radice
Di mia salute, che altramente era ita.

SONNET LXXXVI.

Il doit son propre salut à la conduite vertueuse de Laure à son égard

Bien douces duretés, répulsions sensées,
Pleines d'un chaste amour et de douce piété;
Délicieux dédains qui si bien arrêté
Ont de ma passion les fougues insensées ;

Langage séduisant, où furent bien placées
L'extrême courtoisie avec l'honnêteté,
Rare fleur de vertu, fontaine de beauté,
Qui chassa de mon cœur toutes viles pensées ;

Regard divin, pouvant rendre un mortel heureux,
Qui tantôt modérait mon cœur trop désireux
Des choses qui pouvaient blesser la convenance,

Ou tantôt ranimait ma bien frêle existence :
De cette alternative ainsi vint mon salut,
De ma perte j'allais sans elle droit au but.

SONETTO LXXXVII.

Era sì piena di grazie, che, in sua morte, partirsi del mondo Cortesia
ed Amore.

Spirto felice, che sì dolcemente
Volgei quegli occhi più chiari che 'l sole,
E formavi i sospiri e le parole
Vive ch' ancor mi sonan nella mente,

Già ti vid' io d' onesto foco ardente
Mover i piè fra l' erbe e le viole,
Non come donna ma com' angel sole,
Di quella ch' or m' è più che mai presente ;

La qual tu poi, tornando al tuo Fattore,
Lasciasti in terra, e quel soave velo
Che per alto destin ti venne in sorte.

Nel tuo partir partì del mondo Amore
E Cortesia, e 'l sol cadde del cielo,
E dolce incominciò farsi la Morte.

SONNET LXXXVII.

Elle était si pleine de grâces, qu'elle mourant, la Courtoisie
et l'Amour désertèrent le monde.

Esprit bien fortuné qui ces yeux animais,
Plus clairs que le soleil, et de si douce flamme,
Qui les touchants soupirs qu'entend encor mon âme
Et la douce parole également formais,

Je te vis autrefois, quand chastement j'aimais,
Faire mouvoir les pieds, du gazon sur la trame,
Bien plutôt comme un ange et non comme une dame,
De celle qui m'est plus présente que jamais.

Que plus tard, retournant vers l'auteur de ta vie,
Sur terre tu laissas et ce gracieux corps
Qui ton partage fut par le meilleur des sorts.

Toi du monde partant, partit la Courtoisie
Et l'Amour ; d'un soleil furent privés les cieus :
Dès lors la Mort parut bien plus douce à mes yeux.

SONETTO LXXXVIII.

Rivolgesi ad Amore perchè lo aiuti o cantar degnamente
le lodi di Laura.

Deh porgi mano all' affannato ingegno,
Amor, ed allo stile stanco e frale,
Per dir di quella ch' è fatta immortale
E cittadina del celeste regno.

Dammi, signor, che 'l mio dir giunga al segno
Delle sue lode, ove per se non sale;
Se virtù, se beltà non ebbe eguale
Il mondo, che d' aver lei non fu degno.

Risponde : Quanto 'l Ciel ed io possiamo
E i buon consigli e il conversar onesto,
Tutto fu in lei di che noi Morte ha privi.

Forma par non fu mai dal dì ch' Adamo
Aperse gli occhi in prima : e basti or questo.
Piangendo il dico, e tu piangendo scrivi.

SONNET LXXXVIII.

Il s'adresse à l'Amour pour qu'il l'aide à chanter dignement
les louanges de Laure.

Amour, de mon esprit ranime donc l'ardeur,
Ranime aussi mon style et si bas et si frêle,
Pour bien parler de Laure, à présent immortelle,
Qui réside au séjour de l'éternel bonheur.

De chanter son beau nom rends-moi digne, seigneur :
Seul je ne puis prôner une merveille telle.
Jamais telles vertus, telles beautés eut-elle,
La terre, qui n'eût dû jouir d'un tel honneur.

Tous les dons ¹ que le Ciel et moi pouvons produire,
Et les sages conseils, dit-il, et le bon sens,
Dans celle que la Mort nous a prise on vit luire.

De plus, et que ces mots soient pour toi suffisants,
Depuis qu'Adam naquit, on n'a vu pareils charmes :
Je le dis en pleurant, écris-le dans les larmes.

SONETTO LXXXIX.

Il mesto canto d' un augelletto gli rammenta i proprj
e più gravi affanni.

Vago augelletto che cantando vai,
Ovver piangendo il tuo tempo passato,
Vedendoti la notte e 'l verno a lato,
E 'l dì dopo le spalle e i mesi gai,

Se come i tuoi gravosi affanni sai,
Così sapessi il mio simile stato,
Verresti in grembo a questo sconsolato
A partir seco i dolorosi guai.

I' non so se le parti sarian pari ;
Che quella cui tu piangi è forse in vita,
Di ch' a me Morte e 'l Ciel son tanto avari :

Ma la stagione e l' ora men gradita,
Col membrar de' dolci anni e degli amari,
A parlar teco con pietà m' invita.

SONNET LXXXIX.

Le chant plaintif d'un petit oiseau lui rappelle sa propre
et grave tristesse.

Oiseau qui dans tes chants, dans tes pleurs langoureux,
Regrettes tristement du temps passé l'absence,
Te voyant dans la nuit, de l'hiver en présence,
Et déjà loin le jour et les beaux mois joyeux,

Si, comme tu connais tous tes maux douloureux,
Tu savais de mon sort la grande ressemblance,
Tu viendrais sur mon sein partager ma souffrance ;
Dans mon affliction je suis si malheureux !

Mais celle qui tes pleurs cause est peut-être en vie ;
Serait-il donc alors bien égal notre sort,
Lorsque avarès pour moi sont le Ciel et la Mort.

Mais l'heure ¹ et la saison que l'homme moins envie,
Des jours amers et doux le constant souvenir,
De mon deuil avec toi me font entretenir.

SONETTO XC.

La morte di Laura lo consiglia a meditar seriamente
su la vita avvenire.

La bella donna che cotanto amavi,
Subitamente s' è da noi partita,
E, per quel ch' io ne spero, al ciel salita;
Sì furon gli atti suoi dolci soavi.

Tempo è da ricovrare ambe le chiavi
Del tuo cor, ch' ella possedeva in vita,
E seguir lei per via dritta e spedita;
Peso terren non sia più che t' aggravi.

Poi che se' sgombro della maggior salma,
L' altre puoi giuso agevolmente porre,
Salendo quasi un pellegrino scarco.

Ben vedi omai siccome a morte corre
Ogni cosa creata, e quanto all' alma
Bisogna ir leve al periglioso varco.

SONNET XC.

La mort de Laure l'engage à méditer sérieusement sur la vie future.

La charmante beauté que tellement j'aimais
Est d'au milieu de nous subitement partie,
Et pour prix des vertus dont elle fut remplie,
Elle est montée au ciel, moi du moins je l'admets.

De recouvrer ¹ les clefs il est temps ou jamais
De ton cœur qu'elle tint captif pendant sa vie,
Et de suivre la voie où marcha cette amie :
Rien sur terre ne doit t'arrêter désormais ?

Libre étant maintenant de ta plus grande affaire,
Du reste tu peux bien aisément te défaire,
Et pèlerin léger t'envoler vers le port ;

Car tu vois aujourd'hui que tout est de la mort
Tributaire ici-bas, et combien il importe
Pour l'âme d'arriver leste à franchir la porte.

CANZONE VIII.

Pentito, invoca Maria, e la scongiura a voler soccorrerlo
in vita ed in morte.

Vergine bella, che di sol vestita,
Coronata di stelle, al sommo Sole
Piacesti sì, che 'n te sua luce ascose;
Amor mi spinge a dir di te parole:
Ma non so 'ncominciar senza tu' aita,
E di colui ch' amando in te si pose.
Invoco lei che ben sempre rispose
Chi la chiamò con fede.
Vergine, s' a mercede
Misera estrema dell' umane cose
Giammai ti volse, al mio prego t' inchina;
Soccorri alla mia guerra;
Bench' i' sia terra, e tu del ciel regina.

Vergine saggia, e del bel numer una
Delle beate vergini prudenti,
Anzi la prima e con più chiara lampa;
O saldo scudo dell' afflitte genti

CANZONE VIII.

Repentant, il invoque Marie, et il la supplie de venir à son aide pendant sa vie et à l'heure de sa mort.

Vierge, unique beauté, d'étoiles couronnée
Et de soleil vêtue, ô toi qui tant ornée
Plus tellement à Dieu qu'en ton sein il prit jour,
A parler de ton nom me presse mon amour ;
Mais sans toi je ne peux, et sans ton assistance,
Et sans celui qui mit en toi sa complaisance.
Toi qui réponds si bien à l'invocation,
Écoute donc ma prière.

Vierge, si notre misère
Te porta quelquefois à la compassion,
Daigne donc à mes vœux prêter attention ;
Assiste-moi dans ma peine,
Quoique terre je sois, et toi du ciel la reine.

Vierge sage, qui tiens dans le groupe éclatant
Des vierges que l'on dit sièges de la prudence
Le premier rang, que dis-je, et qui l'emportes tant ;
O ferme bouclier de l'humaine souffrance ,

Contra' colpi di Morte e di Fortuna,
Sotto 'l qual si trionfa, non pur scampa :
O refrigerio al cieco arder ch' avvampa
Qui fra' mortali sciocchi :
Vergine, que' begli occhi,
Che vider tristi la spietata stampa
Ne' dolci membri del tuo caro figlio,
Volgi al mio dubbio stato,
Che sconsigliato a te vien per consiglio.

Vergine pura, d' ogni parte intera,
Del tuo parto gentil figliuola e madre,
Ch' allumi questa vita e l' altra adorni ;
Per te il tuo Figlio e quel del sommo Padre ,
O fenestra del ciel lucente, altera,
Venne a salvarne in su gli estremi giorni ;
E fra tutt' i terreni altri soggiorni
Sola tu fosti eletta,
Vergine benedetta,
Che 'l pianto d' Eva in allegrezza torni.
Fammi, che puoi, della sua grazia degno,
Senza fine, o beata,
Già coronata nel superno regno.

Vergine santa, d' ogni grazia piena,
Che per vera ed altissima umiltate
Salisti al ciel, onde miei preghi ascolti ;

Qui pares du Destin les coups et de la Mort,
 Sous lequel on se sauve et triomphant on sort ;
 O de l'aveugle ardeur des mortels en démence

Le remède précieux :

Vierge, tourne tes beaux yeux,

Qui bien tristes ont vu les blessures profondes
 De ton glorieux fils, en grâces si fécondes,

Vers mon état sans pareil,

Et daigne m'éclairer par ton sage conseil.

Vierge pure et sans tache, et qui fus fille et mère

Dans ton bien précieux et rare enfantement ;

Toi l'éclat de ce monde et du ciel l'ornement ;

Porte du ciel sublime, éblouissante, altière,

Par toi ton divin Fils et du souverain Père

Vint pour notre salut dans nos plus sombres jours ;

Et parmi les nombreux et terrestres séjours

Oui seule tu fus choisie,

Vierge adorable et bénie ;

Qui d'Ève transformas en délices les pleurs.

Dans le ciel où déjà tu règues couronnée,

Toi sans fin, ô fortunée,

Rends-moi, car tu le peux, digne de ses faveurs.

Vierge sainte qui fus de toutes grâces pleine,

Qui par ta véritable et haute humilité

Du ciel, d'où tu m'entends prier, devins la reine,

Tu partoristi il fonte di pietate,
E di giustizia il Sol, che rasserena
Il secol pien d' errori oscuri e folti :
Tre dolci e cari nomi ha' in te raccolti,
Madre, figliuola e sposa ;
Vergine gloriosa,
Donna del Re che nostri lacci ha sciolti,
E fatto 'l mondo libero e felice ;
Nelle cui sante piaghe,
Prego ch' appaghe il cor, vera beatrice.

Vergine sola al mondo, senza esempio ;
Che 'l Ciel di tue bellezze innamorasti ;
Cui nè prima fu, simil, nè seconda ;
Santi pensieri, atti pietosi e casti
Al vero Dio sacrato e vivo tempio
Fecero in tua virginità feconda.
Per te può la mia vita esser gioconda,
S' a' tuoi preghi, o Maria,
Vergine dolce e pia,
Ove 'l fallo abbondò la grazia abbonda.
Con le ginocchia della mente inchine
Prego che sia mia scorta,
E la mia torta via drizzi a buon fine.

Vergine chiara e stabile in eterno,
Di questo tempestoso mare stella,

Par toi virent le jour la source de bonté,
Et ce juste Soleil qui si bien rassérène
Ce siècle enseveli dans de sombres erreurs.
Toi seule réunis trois doux noms, trois grandeurs
 D'épouse, de fille, de mère ;
 O vierge au nom glorieux !
Souveraine du roi qui d'Adam, premier père,
Racheta le délit et libres put nous faire ;
 O toi qui fais les heureux,
Satisfais donc mon cœur, dans son flanc douloureux.

Vierge par excellence, unique en ce bas monde,
Dont les rares beautés séduisirent les Cieux,
Qui ne fus surpassée et qui n'eus de seconde,
Tes célestes pensers et tes actes pieux
Dressèrent au vrai Dieu son vivant et saint temple
Dans ta virginité féconde et sans exemple.
Si tu le veux, tu peux rendre mes jours joyeux ;
 Car toi priant, ô Marie !
 Vierge de douceur et pie,
Où régna le péché vient pleuvoir la faveur !
Et dans l'humilité profonde de mon cœur
 Daigne me servir d'escorte
Pour que mes pas errants vers le grand but je porte.

Vierge dont la beauté, l'éclat, sont éternels,
Qui d'étoile nous sers sur cette mer perfide,

D' ogni fedel nocchier fidata guida;
Pon mente in che terribile procella
I' mi ritrovo, sol, senza governo,
Ed ho già da vicin l' ultime strida.
Ma pur in te l' anima mia si fida;
Peccatrice, i' nol nego,
Vergine; ma ti prego
Che 'l tuo nemico del mio mal non rida:
Ricorditi che fece il peccar nostro
Prender Dio, per scamparne,
Umana carne al tuo virginal chiostro.

Vergine, quante lagrime ho già sparte,
Quante lusinghe e quanti preghi indarno,
Pur per mia pena e per mio grave danno!
Da poi ch' i' nacqui in su la riva d' Arno,
Cercando or questa ed or quell' altra parte,
Non è stata mia vita altro ch' affanno.
Mortal bellezza, atti e parole m' hanno
Tutta ingombrata l' alma.
Vergine sacra ed alma,
Non tardar, ch' i' son forse all' ultim' anno.
I dì miei, più correnti che saetta,
Fra miserie e peccati
Sonsen andati, e sol morte n' aspetta.

Vergine, tale è terra e posto ha in doglia
Lo mio cor, che vivendo in pianto il tenne;

Toi du nocher fidèle, ô le fidèle guide,
Daigne donc remarquer les ouragans cruels
Où seul, sans gouvernail, je me vois si timide,
Et la fin de mes jours je crois apercevoir.
Mais mon âme dans toi place tout son espoir ;
 Coupable elle est, je ne nie
 Vierge, mais je t'en supplie,
Fais qu'à ton ennemi ne profite mon mal :
Souviens-toi bien que Dieu, pour nos péchés, vint prendre
 Voulant libres nous en rendre,
Son humaine nature en ton sein virginal.

Vierge, après tant de pleurs, tant de vaines prières,
Après m'être bercé d'un espoir erroné,
Quel est donc mon profit ? Des peines, des misères !
Depuis que de l'Arno sur les bords je suis né,
Parcourant tantôt l'une et tantôt d'autres terres,
Mes jours furent sans cesse un tissu de tourments ;
L'esclave aussi je fus des sons, des mouvements
 D'une beauté périssable.

Vierge sainte et secourable,
Ne tarde point, je suis du tombeau sur le bord ;
Mes jours plus vite ont fui que la flèche légère,
 Dans le péché, la misère :
Maintenant je ne dois attendre que la mort.

Vierge, poussière elle est celle qui sut vivante
Nourrir mon cœur de pleurs, au deuil qui l'a rivé ;

E di mille miei mali un non sapea;
 E per saperlo, pur quel che n' avvenne
 Fora avvenuto; ch' ogni altra sua voglia
 Era a me morte ed a lei fama rea.
 Or tu, donna del ciel, tu nostra dea
 (Se dir lice e conviensi),
 Vergine d' alti sensi,
 Tu vedi il tutto; e quel che non potea
 Far altri, è nulla alla tua gran virtute,
 Por fine al mio dolore;
 Che a te onore ed a me fia salute.

Vergine, in cui ho tutta mia speranza
 Che possi e vogli al gran bisogno aitar me,
 Non mi lasciare in su l' estremo passo :
 Non guardar me, ma chi degnò crearme;
 No 'l mio valor, ma l' alta sua sembianza
 Ch' è in me, ti mova a curar d' uom sì basso.
 Medusa e l' error mio m' han fatto un sasso
 D' umor vano stillante;
 Vergine, tu di sante
 Lagrime e pie adempi 'l mio cor lasso;
 Ch' almen l' ultimo pianto sia devoto,
 Senza terrestre limo,
 Come fu 'l primo non d' insania vòto.

Vergine umana e nemica d' orgoglio,
 Del comune principio amor t' induca;

Et de mes mille maux elle fut ignorante ;
 Les eût-elle connus, ce qui m'est arrivé
 Tel devait m'advenir. Étant plus complaisante,
 C'était pour moi la mort, pour elle déshonneur.
 Mais toi, reine du ciel, déesse de mon cœur,
 (S'il m'est permis ce langage)
 Vierge si prudente et sage,
 Tu vois tout. Quand autrui n'aurait atteint ce but,
 C'est un jeu, je le sais, pour ta grande puissance
 De terminer ma souffrance ;
 Ce sera ton honneur, et pour moi le salut.

Vierge dans qui j'ai mis toute mon espérance,
 Qui peux dans mon malheur me prêter assistance,
 Veille donc sur ma vie à la fin de son cours ;
 Ne me regarde point, mais l'auteur de mes jours ;
 Et que non ma valeur, mais bien sa (1) ressemblance
 Qu'en moi je porte, à moi t'engage à t'attacher.
 Méduse (2) et mon erreur m'ont fait un dur rocher
 Ruisselant d'une humeur vaine :
 Vierge, d'une sainte veine
 De larmes remplis donc mon cœur triste et lassé ;
 Qu'au moins mon dernier pleur soit un pleur de sagesse,
 Sevré de toute bassesse,
 Tout aussi bien que fut mon premier insensé.

Vierge humaine, qui fus de l'orgueil ennemie,
 Par amour du commun principe de nos jours

Miserere d' un cor contrito, umile :
Che se poca mortal terra caduca
Amar con sì mirabil fede soglio,
Che devrò far di te, cosa gentile ?
Se dal mio stato assai misero e vile
Per le tue man resurgo,
Vergine, i' sacro e purgo
Al tuo nome e pensieri e 'ngegno e stile,
La lingua e 'l cor, le lagrime e i sospiri.
Scorgimi al miglior guado ;
E prendi in grado i cangiati desiri.

Il di s' appressa, e non pote esser lunge ;
Si corre il tempo e vola,
Vergine unica e sola ;
E 'l cor or coscienza or morte punge.
Raccomandami al tuo Figliuol, verace
Uomo e verace Dio,
Ch' accolga il mio spirto ultimo in pace.

Prends pitié de mon cœur contrit qui s'humilie ;
Que si d'un tel amour sut m'enflammer toujours
Un atome de terre et caduque et mortelle,
Que ferai-je pour toi, pour toi surnaturelle ?
Si de mon vil état rempli de déplaisirs

Par tes mains je me délivre,

Vierge, je consacre et livre

A ton nom mes pensers, mes larmes, mes soupirs,
Et ma langue et mon cœur, mon génie et mon style :

Fais que j'aïlle au saint asile,

Me sachant gré d'avoir permuté mes désirs.

Mon tombeau va s'ouvrir, je suis bien près du bord ;

Le temps si vite détale,

Vierge qui n'eus de rivale ;

Mon cœur sent l'aiguillon du trépas, du remord.

Recommande-moi donc à ton Fils, qui fut homme,

Lui qui seul vrai Dieu se nomme ;

Que la paix il me donne au moins après la mort.

NOTES

DU TROISIÈME VOLUME.

Canzone I.

1. Le corps.

Sonnet XIX.

1. Le troisième ciel : c'était le séjour particulier des amants.

Sonnet XXXVII.

1. Avignon. Il fait toujours allusion aux désordres de la cour papale de son temps.

Sonnet XLII.

1. Vénus, déesse du printemps.

Sonnet XLV.

1. Aller rejoindre son cœur, et Laure qui l'a emporté en partant pour le ciel.

Canzone L.

1. La mort de Laure.
2. Laure imaginaire.
3. Le cœur du poète.

Canzone IV.

1. Par l'ivoire, il entend parler des *dents* ; par la fenêtre, des *yeux* ; par les murailles, du *corps* ; par la toiture d'or, de sa *chevelure blonde*.

2. Le cœur.
3. Les yeux.
4. Le laurier, c'est Laure.
5. La fortune.
6. Ce soleil, c'est Laure.

Sonnet XLIV.

1. Il désire qu'elle l'aime sincèrement maintenant qu'elle est au ciel, puisqu'il n'a pu en être aimé sur terre.

Sonnet LIX.

1. En imitant ses vertus.
2. Le passage de cette vie dans l'autre.

Sonnet LXXIII.

1. Propos tenus dans les vers 10 et 11 du sonnet qui précède celui-ci.
2. Sur cette terre.

Canzone VII.

1. L'amour.
2. La raison.
3. Cette pierre, c'est l'espérance.
4. C'est Laure.
5. Scipion l'Africain. Le poète avait un culte tout particulier pour ce héros de l'antiquité.
6. C'est Laure.

Sonnet LXXXIII.

1. L'Amour.

Sonnet LXXXVIII.

1. C'est l'Amour qui répond.

Sonnet LXXXIX.

1. C'est-à-dire le soir et l'hiver.

Sonnet XC.

1. Le poète s'adresse à lui-même la parole.

Canzone VIII.

1. L'âme.
2. Laure.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.





UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 084203949